

VOYAGE

DANS

L'ITALIE MÉRIDIONALE.

VOYAGE

DANS

L'ITALIE MÉRIDIONALE,

PAR

J.-C. Fulchiron.



PISE, FLORENCE, SIENNE ET CAMPAGNE DE ROME.

TOME PREMIER.



LYON.

IMPRIMERIE DE DUMOULIN, RONET ET SIBUET,

Quai Saint-Antoine, 33.

1840.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

PRÉFACE.

Résultat de quelques recherches sur l'Italie méridionale, cet ouvrage ne doit point paraître au grand jour; plus modeste, et pour cause, il est offert seulement à l'indulgence de mes amis; cependant, s'il n'est pas trop indigne de leur attention, ce volume se rasuivi de deux autres sur l'Etat-Romain et le royaume de Naples.

Sans doute quand on prononce le nom de l'Italie et qu'on réveille une foule de souvenirs divers, on ne peut se dispenser de s'oc-

cuper des monuments de ce beau pays, mais tant de voyageurs ont parlé longuement et avec enthousiasme de ses peintures, de ses statues, de ses églises, de ses musées, que je me suis moins attaché à les décrire, qu'à quelques considérations générales sur les arts du moyen-âge, et à l'influence que les mœurs du temps ont exercée sur eux.

Toutefois, par goût et par devoir, le but réel que je me suis proposé a été tout ce qui concerne l'agriculture, le commerce, les manufactures, la législation, l'instruction populaire, et les travaux d'utilité publique, tels que ceux des aqueducs et du desséchement des Marais-Pontins.

Malheureusement beaucoup de documents m'ont manqué pour donner à ces objets principaux de mes études tous les développements que j'aurais désirés. Ainsi que je le dirai, dans le cours de ma narration, ces recherches sont difficiles dans une contrée où l'on ne publie aucun tableau statistique. Je présente donc au lecteur non ce que j'aurais voulu, mais ce que j'ai pu recueillir. Cependant, si l'on juge que la suite de ce voyage mérite de paraître, elle contiendra un tableau plus complet de la

situation agricole, commerciale et financière de Rome et surtout de Naples, dont on n'a pas une idée exacte en France; car, tandis qu'on les y croit stationnaires, ces états marchent et trop rapidement peut-être pour nos intérêts manufacturiers. Outre les Mémoires qui m'ont été confiés par des Italiens instruits et mes propres observations, j'ai eu le bonheur de me procurer des pièces officielles sur lavéracité desquelles je crois pouvoir compter.



PISE,

FLORENCE, SIENNE,

ET CAMPAGNE DE ROME,

EN 1838.

TRAVERSÉE.

Nous partîmes de Marseille le 11 septembre à sept heures du soir. Je ne m'attacherai point à décrire un gros temps, avec vent contraire, qui retarda notre arrivée à Livourne de quelques heures, ni les bancs d'énormes dauphins entourant le vaisseau et se jouant au travers des vagues, ni les angoisses et les soupirs des passagers, atteints du mal de mer, et maudissant l'heure où ils s'étaient confiés au perfide élément; ce sont accidents et tristes spectacles très-communs à bord des bâtiments; mais je ne puis passer sous silence la belle

construction, la solidité et l'élégance intérieure des paquebots à vapeur de l'Etat, qui font le service dans la Méditerranée; il faut aussi louer hautement l'instruction des officiers, leurs soins assidus pour les voyageurs et la discipline des équipages attachés, ainsi que leurs chefs, à la marine militaire. On sent là qu'il y a commandement et obéissance; et si en revenant de Naples, où nos paquebots n'abordaient pas en 1838, on s'est embarqué sur des vaisseaux italiens, on a été promptement à même de comparer et de voir combien les nôtres leur sont préférables.

Ces paquebots, destinés au transport des hommes et des lettres de Marseille à Constantinople et en Egypte, et touchant à Malte et à Smyrne, ne sont armés, en temps de paix, que de quelques pièces de trente-six placées sur le pont supérieur; mais propres également au service de guerre et construits en conséquence de leur double destination, on peut à volonté établir des batteries dans l'entre-pont. Ainsi l'Etat possède, dans le grand lac français, douze vaisseaux à vapeur prêts au combat; avantage immense et que l'on doit à la prévoyance du directeur-général de nos postes; c'est lui qui a donné l'impulsion à cette belle et utile entreprise. Aucune puissance maritime n'a organisé un semblable service avec un pareil nombre de bâtiments, une pareille régula-

rité, et l'Angleterre elle-même a recours à nous pour le transport de ses dépêches en Orient.

Après quarante-cinq heures d'une pénible traversée nous entrâmes dans la rade de Livourne. Outre le vent contraire, cette lenteur de notre marche provenait de la mauvaise qualité de la houille embarquée à bord, et le capitaine comptait en porter ses plaintes; les roues ne faisaient que dix-sept tours par minutes.



LIVOURNE.

Livourne, simple château de défense au moyen-âge, et appartenant à un seigneur de la contrée, fut acheté par les Florentins, privés de ports, lorsqu'ils voulurent créer une rivale maritime à Pise, et avoir un libre débouché pour les produits de leurs manufactures, alors si actives et si célèbres. Mais leurs efforts furent stériles, soit qu'ils n'eussent pas l'intelligence de la marine, soit plutôt que ne possédant encore qu'une petite partie du territoire de la Toscane, et qu'en guerre continuelle

avec leurs voisins, ils ne fussent ni assez riches, ni assez puissants pour creuser un port, élever des fortifications, et construire une flotte pour se défendre contre les attaques des Pisans, des Génois, et même des Vénitiens, jaloux de leurs tentatives.

Livourne resta dans la médiocrité et n'acquit graduellement toute son importance que sous le gouvernement des Médicis, devenus souverains héréditaires au seizième siècle, et lorsque Pise perdit son influence commerciale par les atterrissements formés à l'embouchure de l'Arno, et surtout par la perte de sa liberté et par sa soumission au joug florentin.

Cette ville est donc toute moderne. Aucunes traces de l'antiquité ou du moyen-âge, si fréquentes en Italie, ne se trouvent dans son enceinte; elle ressemble à tous les ports de mer de France, d'Angleterre et de Hollande. Toutes les nations y affluent avec leurs mœurs et leurs costumes. A côté de l'homme du nord et des Etats-Unis paraissent les Levantins, les Egyptiens, les Catalans, et au premier coup d'œil on ne sait qui commande dans la cité.

Cependant la prédominance appartient, en réalité, aux enfants d'Israël; ils composent le quart de la population domiciliée; le quartier qu'ils habitent de préférence est le plus beau, le mieux bâti. Livourne est le paradis des Juifs, dont plu-

sieurs jouissent d'une brillante fortune et d'un grand crédit. Leur prédilection pour cette place provient de l'entière tolérance accordée à tous les cultes. Les protestants, les israélites, les sectateurs de Mahomet peuvent en pleine liberté remplir leurs devoirs religieux. C'est la seule ville d'Italie où cette condescendance existe avec tant de latitude. Aussi chaque religion y a-t-elle son cimetière; celui des anglicans est magnifique, plein de marbres précieux, et toutefois on peut lui reprocher, justement à cause de ce luxe, de cet éclat, de manquer du caractère sévère que doit avoir un lieu consacré aux sépultures.

Une rade précède le port, et beaucoup de vaisseaux sont obligés d'y rester, à cause de la petitesse du bassin intérieur et de son peu de profondeur.

Ce sont donc les bâtiments tirant le plus d'eau qui séjournent sur cette rade; elle est peu sûre, et dans les gros temps on est forcé de reprendre la haute mer pour ne pas être jeté à la côte.

Le lazaret est beau, parfaitement tenu, dit-on, et toutes les précautions sont prises pour empêcher la peste de franchir son enceinte. On ne peut en parler que sur ouï-dire; si on voulait le visiter on ne pourrait en sortir qu'après avoir accompli une quarantaine.

Sur le quai, en avant de la ville et des murailles qui le séparent du port, on voit la statue pédestre

de Ferdinand Ier; c'est un ouvrage estimé de Tacca. Quatre esclaves enchaînés et dans des poses assez tourmentées sont placés aux pieds du souverain. On ne sait pourquoi le sculpteur lui a donné ce triste entourage. Ferdinand ne fut point conquérant et ne mit jamais des vaincus en captivité. A-t-on voulu figurer les principales villes de la Toscane depuis peu déchues de leur indépendance et soumises au sceptre des Médicis? en vérité l'allégorie ne serait nullement flatteuse pour le prince et pour les sujets.

La ville, percée de rues assez larges et dont la principale, qui est le centre du mouvement commercial, de l'affluence de la population, et qui traverse Livourne dans presque toute sa longueur, contient un grand nombre d'églises qui n'offrent rien de remarquable. Le Dôme, ou cathédrale, est la plus vaste; son architecture est lourde. Il est heureux pour elle que lorsqu'on la visite on n'ait pas encore vu les admirables monuments chrétiens de Pise, de Sienne et de Florence. On sent néanmoins en l'examinant qu'elle a été bâtie dans un siècle où l'ardeur de la foi s'éteignait, où les cités ne mettaient plus leur pieux orgueil à fonder, à embellir d'immenses constructions glorifiant leur croyance.

La synanogue est la plus belle de l'Europe après celle d'Amsterdam. Les sectateurs de Moïse laissent,

les samedis et sans aucune difficulté, les étrangers assister à leurs prières.

Le magasin ou entrepôt des huiles est un vaste établissement, ainsi que la manufacture de corail. Les coraux y sont fabriqués aussi bien, mais pas mieux qu'à Marseille; ils sont principalement exportés en Orient, en Afrique et dans l'Amérique méridionale. La mode du corail est passée en Europe.

Livourne est un port franc. Je m'occuperai spécialement de son commerce lorsque je consacrerai un chapitre aux exportations et importations de la Toscane.

Rien ne fixe l'attention des touristes dans cette ville toute industrielle; aussi se hâtent-ils d'en sortir pour se rendre à Pise. Cependant pour celui qui ne s'occupe pas exclusivement de tableaux, de statues ou d'antiquités, elle est digne d'un sérieux examen, puisque c'est un des grands centres commerciaux de l'Italie, et que pour le créer il a fallu beaucoup d'art, d'argent et de persévérance.





PISE.

Renommée pour la douceur de ses hivers, Pise, jadis la ville aux mille vaisseaux, maîtresse de la Méditerranée et reine de la Sardaigne et d'une partie des côtes de la Syrie, est aujourd'hui le rendez-vous d'un grand nombre de malades qui, de toutes les contrées de l'Europe et conduits par l'espérance, y viennent chercher la santé. Ses rues, presque désertes, sont tortueuses et se croisent en tous sens comme dans toutes les villes du douzième et du treizième siècles, où le commerce et la liberté individuelle obtinrent une grande extension; chacun y usait de sa propriété comme il l'entendait. Pise fut peuplée, aux temps de sa splendeur, de cent vingt mille habitants; aujourd'hui elle en possède à peine le sixième. Ses édifices particuliers n'ont point le caractère de force et de grandeur qui distinguent ceux de Florence, et la raison en est facile à trouver. Cette ville, au milieu des guerres suscitées par les Guelfes et les Gibelins, fut cons-

tamment dévouée aux empereurs allemands; elle eut peu à souffrir de ces dissensions intestines qui changeaient presque toutes les cités italiques en perpétuelles arènes de combats; l'ordre intérieur s'y maintint mieux, et les familles riches ou nobles n'eurent pas besoin de s'y construire des espèces de citadelles pour résister aux assauts populaires. Aussi, sauf les quatre grands monuments qui illustrent Pise, tous les autres sont-ils semblables à ceux de nos villes du midi de la France.

Ses manufactures et son commerce sont si peu importants aujourd'hui qu'il est inutile de s'en occuper.

Fondée au milieu du quatorzième siècle, mais restaurée par Côme premier, l'université de Pise compte quatre cents élèves environ; écoliers pacifiques, ignorant les turbulences, les théories politiques de Messieurs les habitués des facultés de France et d'Allemagne, et se livrant assidûment à leurs études. En général la haute instruction prend un grand développement en Italie, et surtout en Toscane dont le gouvernement sagement paternel et libéral propage les lumières. En lisant les voyageurs du dix-huitième siècle et les descriptions qu'ils ont faites de la futilité, de l'indolence italiennes à cette époque, et en les comparant aux mœurs du dix-neuvième, on voit combien le mouvement intellectuel a fait de progrès dans cette contrée.

L'enseignement, divisé en trois grandes sections ou facultés, est complet et embrasse toutes les connaissances humaines au point où elles sont parvenues maintenant. On y donne un grand développement à l'histoire naturelle et aux sciences exactes dont la renaissance eut lieu en Italie aux seizième et dix-septième siècles, dont la marche s'y ralentit ensuite, et qui sont de nouveau ascensionnelles depuis une cinquantaine d'années. Les chaires sont occupées par d'habiles professeurs; plusieurs de ces savants ont su se créer un nom européen, et le souverain et la ville ont fait de louables efforts soit pour les fixer à Pise, soit pour les y attirer. Les particuliers y contribuent aussi par des dons en objets précieux et en argent. C'est un des caractères distinctifs des Italiens que l'amour de leur cité; ils mettent un juste et noble orgueil à ce qu'elle soit illustrée par des monuments, les arts, ou des établissements scientifiques, et tel citadin qui vit plus que modestement, consacre des sommes considérables à la splendeur publique. De leur côté les villes ne sont pas ingrates et perpétuent les noms de leurs bienfaiteurs ou de leurs citoyens qui ont obtenu quelque célébrité, en leur accordant des inscriptions en leur honneur, des tombeaux, et même des statues. C'est un des avantages du régime municipal qui de tous temps a été établi en Italie; c'est une tradition,

non interrompue du moyen-âge, époque ou ce gouvernement acquit toute sa vigueur en Toscane et en Lombardie. En Grèce il en fut de même, car toutes ses petites républiques et celles du littoral de l'Asie-Mineure n'étaient que des cités régies municipalement.

L'université possède une bibliothèque de plus de trente mille volumes et des manuscrits scientifiques, un jardin de botanique riche en végétaux exotiques et indigènes, et un museum d'histoire naturelle dont les collections minéralogiques et surtout celle de la mine de fer de l'île d'Elbe sont remarquables. Ce museum est beaucoup moins complet en zoologie; mais on travaille en ce moment à lui donner plus d'étendue et à l'enrichir. Lorsque je le visitai on y préparait plusieurs salles nouvelles.

Avant de s'occuper des quatre grandes constructions, toutes réunies sur la même place, colosses de l'art qui feront l'éternelle gloire de Pise, il faut jeter un rapide coup d'œil sur quelques autres monuments; car comment fixer sur eux ses regards lorsqu'on a vu le Dôme, la Tour penchée, le Baptistère et le Campo-Santo?

Saint Nicolas est d'une prodigieuse richesse en marbres et pierres dures de toutes espèces; l'Orient et l'Egypte en ont fourni une grande partie. Les dons et l'emploi de ces pierres remontent au

temps où le commerce de Pise était prospère et où les navigateurs signalaient leur dévotion en rapportant des objets précieux pour l'ornement des temples de leur patrie. De beaux tableaux décorent aussi cette église, et son campanile svelte, élégant, est un ouvrage du fameux architecte Nicolas de Pise qui fit faire tant de progrès à l'art, lors de sa renaissance, et qui ne fut surpassé que par son fils Jean, auteur du Campo-Santo.

On doit visiter l'église de Saint-Étienne, chef-lieu de l'Ordre militaire de ce nom, institué pour combattre les Musulmans, lorsque l'islamisme triomphant menaçait l'Europe et principalement l'Italie, séparée seulement de l'empire turc par un bras de mer. On y voit quelques peintures dignes d'attention, un autel en porphyre et en calcédoine d'une richesse étonnante, et l'orgue qui jouit d'une grande réputation. Aux voûtes de ce temple sont suspendus les drapeaux conquis par les chevaliers sur les ennemis de leur foi. Le plafond a été peint par le Bronzino, peintre de l'école florentine, qui occupe une des premières places parmi les artistes de seconde ligne. Devant cette église et sur une place entourée des anciennes maisons des chevaliers, se trouve la statue de Côme, fondateur de l'Ordre.

Saint Michel in Borgo, et particulièrement sa façade, œuvre de trois célèbres artistes du treizième

siècle, Nicolas et Jean de Pise, et frère Guillaume.

Santo-Sepolcro, anciennement église appartenant aux Templiers. Son constructeur fut Dioti Salvi qui éleva aussi le Baptistère dont la description viendra tout à l'heure.

Santa Maria Della Spina, charmante petite église pittoresquement située sur les bords de l'Arno, et que M. Valéry appelle avec esprit et vérité une miniature gothique. C'est le premier monument de ce genre d'architecture où l'art ait atteint toute sa perfection. Ses sculptures ont de la célébrité. Les statuettes de l'architrave d'une de ses portes doivent attirer l'attention des connaisseurs; elles sont dues encore au ciseau de Jean et d'André de Pise. Partout on retrouve dans cette ville les œuvres de cette famille extraordinaire, pour le temps où elle a vécu, par la transmission de son talent à chacun de ses membres et par la multitude de ses travaux.

Le palais du grand duc, qui vient passer une partie des hivers à Pise, n'offre rien de remarquable. C'est la modeste demeure d'un modeste souverain.

Celui Lanfranchi fut pendant quelque temps habité par lord Byron, qui y porta, comme partout ailleurs, son génie, son inquiétude et sa bizarrerie. Il a, dans son orageuse et courte carrière, donné raison à la devise du sage : moins de réputation et plus de paisible bonheur.

Enfin, on ne doit pas oublier de jeter un regard sur la fameuse tour, ou plutôt sur l'emplacement, qui vit s'accomplir le terrible drame d'Ugolin ; il n'en reste plus que quelques fragments encastrés dans le palais de l'horloge.

LE DOME.

C'est ainsi que l'on appelle en Italie presque toutes les églises métropolitaines.

Cet admirable monument, un des plus vastes de la péninsule italienne, imprime le respect par son grandiose, par sa noblesse, par son demi-jour qui pénètre au travers de cent petites ouvertures et qui permet néanmoins d'en considérer toutes les parties, par la richesse de ses ornements s'alliant si bien à la sévérité de son architecture et ne lui ôtant rien de son caractère religieux ; il fait naître la surprise lorsque l'on considère la grandeur, la beauté de ses matériaux, tous de marbre de Carrare, l'énormité de ses colonnes d'une seule pièce, et que l'on pense qu'il fut construit à une époque où l'art et peut-être les moyens mécaniques sortaient à peine d'un long sommeil. Aussi dit-on que, doué de tous les talents, son architecte, le célèbre Buschetto, inventa des machines qui élevaient avec facilité

d'immenses pierres et des fûts monolithes destinés à soutenir tout le fardeau des entablements et des vastes voûtes. Buschetto ne vécut pas assez pour achever son immortel édifice ; il ne put terminer que l'intérieur. La façade, à quatre rangs de colonnes superposées, fut élevée par Rainaldo.

Si on ne connaissait pas les grandes ressources que procuraient le commerce, la piété des citoyens toujours prête, à cette époque, à multiplier ses dons pour la construction des temples chrétiens, et les sacrifices que les communes s'imposaient dans le même but, on ne concevrait pas qu'une seule ville, possédant à peine un territoire de trente lieues de surface, eût été capable non seulement d'édifier le Dôme mais encore les trois autres monuments qui feront l'éternelle gloire de la Pise du moyen-âge.

Ce dôme, dédié à la Vierge, est à la fois un témoin du génie des artistes de ce temps et du courage des citoyens. Il fut bâti au commencement du onzième siècle pour célébrer la grande victoire remportée en Sicile, sur les Sarrazins, par les Pisans, qui forcèrent le port de Palerme, sous le commandement de leur consul Orlandi. Son architecture intérieure est un mélange des styles grec et bysantin. L'art était alors incertain sur la voie qu'il devait suivre, et le gothique n'était pas encore né ou plutôt importé de l'Orient. En

effet, la partie supérieure de l'église, sa rotonde, ses mosaïques, ses vitraux colorés, savoir ceux dont l'antiquité n'est pas contestée, sont tout-à-fait bysantins, tandis que les soixante-huit colossales colonnes de granit qui, rangées de chaque côté sur une double ligne, soutiennent la corniche et divisent le temple en trois parties, la grande nef et les deux petites, sont entièrement grecques par leurs chapiteaux corinthiens, par leurs bases et presque par leurs proportions; car leurs fûts m'ont paru tenir le milieu entre le dorique et le corinthien, ce qui les placerait dans la longueur et le diamètre assignés à l'ionique. Sauf son étendue et la splendeur de ses matériaux, cette cathédrale, dans sa partie haute, ressemble beaucoup à l'église de St-Sernin à Toulouse, qui est de la même époque. Les tribunes surmontant la corniche sont presque pareilles. Le système est à cintre refendu par des colonnettes qui divisent l'arcade en deux plus petites. Le comble ne se développe point en voûte demi-circulaire ou en ogive; mais il est à plafond, en boiserie, richement orné de caissons et de rosaces dorées. Cet usage des plafonds au lieu de voûtes est presque général dans les églises de l'Italie méridionale, et à mon sens il ôte quelque chose à leur majesté. C'est une imitation des églises grecques, une tradition transmise par les architectes de Bysance qui éle-

vèrent beaucoup de monuments religieux dans le royaume de Naples et dans la Romagne lorsque les souverains du Bas-Empire y commandaient encore.

Il est inutile de faire la description des marbres, des tombeaux, des statues, des bas-reliefs et des tableaux répandus à profusion dans ce magnifique temple ; assez d'autres voyageurs s'en sont longuement occupés. On trouvera aussi dans les historiens de la peinture, tels que Vasari et Lanzi, tous les détails que l'on peut désirer. Il suffira d'indiquer comme remarquables les sculptures de l'ancienne chaire, ouvrage de Jean de Pise, et les mosaïques sur fond d'or qui remontent au temps de la construction de l'église ; c'est dire, en assignant leur date, qu'elles participent encore au style sec et symétrique des peintres grecs qui, au sixième et au septième siècles, firent revivre la mosaïque en Italie. Cependant celles du Dôme commencent à se débarrasser des langes bysantins et présentent plus de noblesse et une imitation plus vraie et moins mesquine de la nature ; néanmoins les contours ont de la raideur, leur coloris est peu brillant, ce qui provient probablement de la médiocre fabrication des émaux ; et elles semblent toutes calquées sur un type uniforme pour les mêmes personnages ; résultat sans doute de traditions dont les artistes ne pouvaient s'af-

franchir. Les figures sont de grandeur inégale selon l'importance du personnage; celle de Jésus atteint quelquefois quinze et vingt pieds de hauteur, tandis que les Apôtres et les Saints placés près de lui sont beaucoup plus petits. Les anciens auront légué cette disparate aux artistes de la renaissance, car plusieurs peintures, sculptures et bas-reliefs antiques, représentent les héros d'une taille colossale entourés de figures de moindres proportions. Ces réflexions sont communes aux autres mosaïques des dixième, onzième et douzième siècles, répandues dans les églises italiennes.

Le plus bel ornement du Dôme est dû au pinceau d'André del Sarto, que l'on peut appeler le Raphaël florentin. Quatre de ses tableaux sont placés dans le chœur; ceux de sainte Marguerite et de sainte Catherine, pleins de grâces angéliques, les reproduisent sous des traits charmants; mais le chef-d'œuvre d'André est la sainte Agnès, que plusieurs artistes ont attribué à Raphaël; cependant il semble que la fraîcheur du coloris et la suavité des teintes et de l'exécution n'auraient pas dû les faire tomber dans cette erreur. Ce délicieux tableau fit, pendant quelques années, l'ornement de notre museum parisien, et fut revendiqué par la Toscane lors de nos désastres de 1815.

La façade est noble, grande et en harmonie avec le style du reste du monument, mais elle

présente quelques bizarreries que dans un temps postérieur on eût évitées ; elle a quatre rangs de colonnes dont les deux premiers sont exactement superposés ; quant aux deux derniers, ils portent à faux ; leurs colonnes se posent au milieu des entre-colonnements inférieurs. Cette faute de construction choque l'œil exercé. Il me semble aussi que l'on doit blâmer l'emploi qu'a fait l'architecte pour ces colonnettes, car elles sont d'assez petites proportions, de marbres de toutes couleurs ; à côté d'une blanche ou jaune clair, il s'en trouve d'autres de porphyre rouge foncé ou noir. Il en résulte que celles de couleurs brillantes ont l'air de venir en avant, et que les autres semblent reculer. Cela brise l'unité des lignes si belle et si nécessaire en architecture.

Les trois portes de bronze de cette façade, quoique inférieures à celles du Baptistère de Florence exécutées dans un siècle où l'art atteignait presque à son apogée, jouissent d'une grande réputation méritée. Celle du milieu est de la fin du onzième siècle ou du commencement du douzième ; elle est étonnante par la finesse de son exécution et les difficultés que présentait, pour une si grande quantité de figurines, la fonte du métal. Aux deux autres, représentant de sujets relatifs à la rédemption, ont travaillé plusieurs sculpteurs beaucoup plus modernes, et, entre autres, Jean de Bologne.

Deux colonnes arabesques , ornées de rinceaux et de feuillages d'une élégance extrême, décorent les montants extérieurs de la grande porte et prouvent combien l'art d'assouplir le marbre sous le ciseau était connu et pratiqué lorsque le Dôme fut construit.

En résumé , l'intérieur du Dôme est une des plus belles productions de l'architecture ; il y a dans son ensemble une simplicité ornée, un grandiose, qui élèvent l'ame, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, une magie religieuse que l'on ne trouve pas même à St-Pierre de Rome.

LA TOUR PENCHÉE.

La Tour Penchée, ou Campanile, toute bâtie en marbre , ainsi que les quatre grands monuments de Pise, est le clocher du Dôme. Comme presque tous les clochers d'Italie , il est séparé de l'église et placé à quelque distance de ses faces latérales.

Cette tour fameuse, une des plus hautes de l'Italie et l'une des principales de cette contrée, a, depuis long-temps , exercé la sagacité des architectes et des voyageurs ; elle est tellement inclinée que , d'après mon estimation , son sommet surplombe de neuf à dix pieds au moins. Plusieurs

érudits et dernièrement M. Valéry ont prétendu que l'intention primitive de ses constructeurs n'était point de la faire telle qu'elle est maintenant; mais que lorsqu'elle fut parvenue à une certaine hauteur un affaissement du sol fit céder un des côtés des fondations, et qu'alors, les architectes, s'étant assurés que la solidité du bâtiment n'était point altérée, avaient continué de l'élever selon son inclinaison acquise par cet accident. Il est impossible, je crois, d'admettre une telle opinion; d'abord, parce qu'il y a en Italie plusieurs tours penchées, et une, entre autres, à Bologne, qui est célèbre par sa beauté et par son élévation; secondement on ne peut supposer que le même accident se soit reproduit plusieurs fois, et que plusieurs fois aussi il ait respecté la solidité de la construction. Il n'est pas possible, non plus, de se persuader qu'un architecte habile, prudent et surtout responsable de ses œuvres, comme on l'était dans ces petites républiques italiennes démocratiques et capricieuses, ait eu la témérité de s'exposer à voir crouler une tour de deux cents pieds de hauteur, toute construite en marbre précieux et qui a dû coûter une somme énorme à la ville de Pise; qu'il ait osé l'achever sur des fondations et plusieurs étages nécessairement ébranlés et affaiblis par une secousse et le défaut d'aplomb. D'ailleurs, si je ne me suis pas trompé, si j'ai bien vu, l'inspec-

tion du bâtiment prouve le contraire. Les assises, supposées affaissées, m'ont paru horizontales, et elles auraient dû, dans l'hypothèse que je combats, suivre l'inclinaison générale de la tour et faire un angle avec le plan du terrain. Il en résulte qu'au lieu d'être, dans les fondations, des parallélipipèdes, il a fallu pour conserver l'horizontalité apparente des assises, les tailler en trapézoïdes. Je suis persuadé que cette conjecture se vérifiera. De plus, lors de mon passage à Pise, on travaillait à déblayer les terres amoncelées par le temps au pied de la tour, et on voyait que d'un côté les colonnes du premier rang étaient plus courtes que de l'autre, et qu'elles s'allongeaient progressivement pour s'égaler à la plus haute située à l'extrémité opposée du diamètre. Il me paraît donc évident que c'est un effet de l'art, de la volonté des constructeurs, et que, selon le plan primitif, le monument devait être penché comme il l'est aujourd'hui. On a cherché à créer ou bien à imiter un tour de force qui plaisait aux architectes italiens de cette période. Chaque âge architectural a sa mode, et plus tard on se mit à faire des trompes, des arrière-voussures, des anses de panier, pour montrer sa science dans la coupe des pierres. Au reste cette tour, si renommée et qui mérite de l'être, produit à l'œil un effet très-désagréable; il semble qu'elle va tomber, et lorsqu'on se place contre sa

base, on ne peut s'empêcher d'une confuse inquiétude; cependant un des devoirs de l'architecture, c'est de donner à ses œuvres l'aspect de la solidité; il faut que ceux qui les habitent puissent s'y croire en sûreté et y demeurer en paix.

La tour a six étages et six rangs de colonnes, toutes en marbres d'une grande beauté et de diverses couleurs, comme celles de la façade du Dôme, ce qui produit le même inconvénient; le style est également bysantin. Les colonnes des deux premiers rangs sont à chapiteaux corinthiens altérés dans leur forme, mais se rapprochant, ainsi que les fûts, des proportions générales de l'ordre. Celles des rangs supérieurs sont beaucoup plus courtes. Je ne crois pas qu'elles aient plus de six à sept diamètres, et peut-être les dernières en ont-elles encore moins, ce qui est contraire à toutes les règles de la perspective. Malgré ces défauts, le monument, sauf sa désagréable inclinaison, est beau par sa masse, son élévation, ses détails, la rareté de ses matériaux et sa hardiesse de construction.

Sa date est de 1174, et cependant il n'offre aucune apparence de gothique; l'ogive n'y paraît nulle part. Ses architectes furent Guillaume d'Inspruk et Bonanno de Pise. C'est de son sommet que Galilée, profitant de son surplomb, fit ses expériences pour calculer la chute des corps graves

auxquelles assistèrent plusieurs savants. Déjà auparavant les oscillations régulières de la grande lampe du Dôme lui avaient fait deviner le pendule et la mesure du temps.

LE BAPTISTÈRE.

Situé à l'extrémité de la place et en face du Dôme, il fut construit en 1152. Il est remarquable que les trois plus grands monuments de Pise se soient élevés dans l'espace d'un siècle et demi, et à une époque où en général on mettait tant de lenteur à les achever; témoin presque toutes les cathédrales de l'Europe. Le Baptistère surtout fut bâti, dans son commencement, avec une prodigieuse célérité, s'il est vrai, ainsi que le disent les chroniques pisanes, que les huit colonnes, les pilastres placés entre elles et les arcades qu'ils supportent, furent édifiés en quinze jours. Il est évident que les matériaux étaient taillés à l'avance et qu'il n'y eut qu'à les superposer; ce qui n'en est pas moins extraordinaire, car l'appareillage de si énormes pierres est une opération difficile et délicate par la précision qu'elle exige. Selon les historiens de Pise, elle fut commencée le premier octobre 1156 et terminée le quinze; ils sont tous d'accord sur la date et le temps employé.

Ce Baptistère est à pans coupés en dehors, et circulaire en dedans. Les colonnes de l'intérieur sont encore, comme celles de la cathédrale, du style corinthien dégénéré sous le Bas-Empire; mais les arcades qui forment les tribunes et qui supportent la coupole, commencent à montrer la naissance du gothique et s'allongent un peu en ogive. Je ne sais s'il faut l'attribuer à un mélange des deux genres ou à ce que l'argent ayant manqué, car les travaux furent interrompus, le goût gothique vint à prédominer avant l'achèvement de l'édifice.

Un écho très-remarquable répète avec une suavité et une fidélité étonnante les chants que le cicerone ne manque pas de faire entendre aux voyageurs. Cet effet, au reste, traité par les guides de *stupendissima cosa*, selon leur habitude du superlatif, est très-fréquent dans les constructions circulaires et à voûtes, et ne dépend point de la volonté des architectes, puisqu'on n'est pas encore sûr des règles qui pourraient aider à la répercussion des sons, et certainement les calculs d'acoustique étaient moins avancés au douzième siècle qu'ils ne le sont aujourd'hui.

La porte principale et la frise sont ornées de bas-reliefs. La grande cuve en marbre, destinée à conférer le sacrement du baptême, et que l'on remplit le samedi-saint pour la bénédiction des

eaux, est située au centre de la rotonde. Sur ses parois internes sont placées quatre autres petites cuves de porphyre rouge, qui ont la forme de puits cylindriques, de dix-huit pouces de diamètre et de trois pieds de profondeur, dans lesquels on baptisait par immersion selon les rites de la primitive église. Actuellement on y administre le baptême par ondoiement comme partout ailleurs.

Le morceau principal de ce monument est la fameuse chaire, un des chefs-d'œuvre de Nicolas de Pise, qui fut le plus habile restaurateur de la sculpture en Italie et lui fit faire d'immenses et rapides progrès. Les Pisans attachaient tant d'importance à cette chaire, que le samedi-saint, lorsque la foule assistait à la bénédiction des eaux, ils la faisaient garder par des hommes armés de peur qu'elle ne subît quelques dégradations. Néanmoins, tout en admettant le grand talent de Nicolas et ses heureuses dispositions, il me semble que le mérite de son ouvrage est relatif et seulement extraordinaire pour l'époque à laquelle il fut exécuté. Ses bas-reliefs ou plutôt le mélange sur le même marbre de bas-reliefs et presque de rondes bosses, ne laissent à l'œil aucun repos; ils se composent d'une multitude de figurines, toutes placées les unes au-dessus des autres, souvent ne se dépassant qu'à mi-corps et entremêlées de manière à ce qu'on

ne peut apercevoir aucune surface plane. Il en résulte nécessairement de la confusion. Il faut beaucoup d'attention pour se rendre compte des sujets. Néanmoins chacune de ces figurines, ordinairement dépourvue de beauté et qui semble un portrait pris sur nature, est remarquable par la vérité de son mouvement, l'esprit qui l'anime et par la finesse et l'habileté de l'exécution. Quels que soient ses légers défauts, on doit cependant convenir que c'est un ouvrage étonnant si on le compare aux sculptures du siècle précédent, et si l'on songe au point de départ de l'artiste.

Toutes les colonnes du Baptistère sont ainsi que celles du Dôme de gigantesques monolithes.

CAMPO SANTO.

Le Campo-Santo est sans contredit un des plus curieux, des plus beaux monuments qu'il y ait au monde, et trop élégant peut-être, pour sa destination, car c'est l'ancien cimetière de la ville. Il était principalement destiné à la sépulture des illustres Pisans. Maintenant que Pise et l'Italie n'ont plus de citoyens, de généraux, d'amiraux occupés à la grande administration des républiques ou chargés de la défense de la patrie et de la protection du commerce maritime, ce sont des savants, des

poètes, des artistes célèbres qui obtiennent les honneurs de la sépulture dans le Campo-Santo, et sa destination actuelle n'en est pas moins noble et patriotique; il faut cependant convenir que quelques riches étrangers y ont reçu trop facilement le dernier asile. Sa première destination aurait dû toujours être respectée.

Cet édifice funèbre fut construit, au treizième siècle, par Jean de Pise, supérieur comme architecte à son père Nicolas, dont le talent principal était celui de la sculpture; sa forme extérieure et intérieure est celle d'un vaste et long parallélogramme; sa construction extérieure est en briques, et ne présente presque aucun ornement, mais elle est imposante par sa masse et son étendue. Quant à l'intérieur il se compose, premièrement d'un carré très-allongé, rempli de terre apportée des environs de Jérusalem et qui avait, dit-on, la propriété de consumer les corps en vingt-quatre heures, probablement parce qu'elle contenait du carbonate de soude, comme en contiennent encore plusieurs terrains de la Palestine et de l'Egypte; elle fut amenée, en partie aux frais de l'État, par cinquante vaisseaux. Les mariniers pisans se firent aussi un devoir religieux d'en lester leurs bâtiments lorsqu'au retour du transport annuel des pélerins en Orient, ils se chargeaient des marchandises venues de l'Inde par la mer Rouge et

Alexandrie. Secondement, cette terre sanctifiée par son origine et sa destination, est entourée, sur ses quatre faces, d'un admirable portique en marbre blanc de Carrare, dont les arcades en ogive sont divisées par des colonnettes de dix-huit à vingt pieds de hauteur et qui n'ont pas plus de six pouces de diamètre. Leur extrême légèreté excite l'étonnement, et néanmoins leur solidité est grande, puisque depuis cinq cents ans elles existent sans aucun signe de dégradation. Ici la transition du bysantin au gothique est complète et déjà parvenue à sa perfection; et en effet du milieu du treizième siècle à sa fin, l'art avait accompli tous ses progrès, comme on peut en juger par la Sainte-Chapelle de Paris. Mais la partie la plus curieuse de ce portique est son intérieur dont les murs de fond sont ornés de fresques des quatorzième et quinzième siècles; tableaux immenses et qui montrent ce qu'était la peinture à sa naissance et dans les cent ans qui ont suivi. Ces fresques furent si souvent décrites que je ne m'attacherai point à parler de leurs sujets qui sont tous religieux; je me bornerai donc à des réflexions générales.

Sur les parois de ces portiques, où le jour tombe à flots en circulant sous leur svelte architecture, se trouve comme un musée du moyen-âge; là sont rassemblées les œuvres de Giotto, auteur de quatre

compartiments presque entièrement effacés et dont à peine il reste quelques linéaments. On ne saurait trop déplorer la perte de ces tableaux d'un homme si célèbre, qui de simple berger devint chef d'école, sut donner une forte impulsion à l'art, lui tracer une nouvelle route, et dont le talent calme, pur et pourtant expressif, eut de l'analogie avec celui de Léonard de Vinci qu'il précéda de près de deux siècles; de Simon Memmi, l'ami de Pétrarque, dont le pinceau reproduisit les traits de Laure et dont la vie de saint Ranieri, au Campo-Santo, est le meilleur ouvrage; de Stéfano Fiorentino, qui le premier essaya de vaincre les difficultés du raccourci; d'Antonio Veneziano, de Spinello Aretino, d'Organa sculpteur, peintre et architecte, et le plus habile de son temps après Giotto; de Buffalmacco, esprit facétieux que Boccace a illustré dans ses contes, mais peintre incorrect et que la précipitation de son travail ne fit jamais sortir de la médiocrité; de Laurati ou Lorenzetto, artiste original qui surpassa quelquefois Orgagna; enfin de Benozzo Gozzoli, placé au-dessus de presque tous ses contemporains, et dont la rapide exécution orna de 22 tableaux, dans le court espace de deux ans, tout un côté du Campo-Santo; un des premiers il sut imiter la nature, donner du mouvement aux personnages, de l'expression aux physionomies et rechercher le coloris. La reconnaissance

des Pisans l'honora d'une tombe au même lieu où furent tracées ses œuvres, et le plaça à côté de Jean de Pise (1).

Sous le rapport du matériel de la peinture et des moyens d'exécution, on voit que plusieurs couleurs dont on peut se servir aujourd'hui pour la fresque, n'étaient pas connues ou employées ; ce qui fut d'autant plus fâcheux pour les artistes de ce temps, que c'était le seul genre de peinture alors à leur disposition, celle à l'huile n'ayant été trouvée en Flandre par Van-Eych ou Jean de Bruge qu'en 1410, et la peinture à l'encaustique étant à peu près oubliée, quoique les peintres grecs l'eussent répandue en Italie depuis le neuvième siècle jusqu'à la fin du onzième. Il m'a paru que les artistes, qui ont travaillé au Campo-Santo ne s'étaient servis que de noir de charbon, de craie blanche, d'ocres rouges et jaunes, de terre de Sienne naturelle et brûlée, d'un bleu que je crois être l'indigo, déjà apporté de l'Inde à cette époque , et d'une terre verte qui est un oxide de cuivre mêlé d'alu-

(1) Voici les dates des décès de plusieurs des peintres qui ont travaillé au Campo-Santo. On pourra suivre ainsi les progrès de l'art qui ont été assez rapides. Giotto mort en 1336; Laurati en 1340; Memmi en 1344; Stefano Florentino en 1350, Orgagna en 1389; Spinello Aretino en 1400; Benozzo Gozzoli, la date de sa mort est incertaine, mais celle de l'érection de son tombeau est de 1478.

mine et peu brillant. Aussi, tout en faisant la part de l'affaiblissement des teintes que le temps a pu occasionner, ces peintures n'ont jamais dû avoir la force de ton, l'éclat et la transparence que la fresque a su acquérir plus tard.

La perspective aérienne est nulle. Les tons des plans éloignés sont aussi puissants que ceux du devant des tableaux, et les formes des arbres, des rochers et des terrains n'indiquent aucune étude faite d'après nature. Quant à la perspective linéaire, presque également inaperçue dans les premiers ouvrages, elle commence à paraître dans les derniers par la diminution successive des figures et des objets; mais la direction des lignes des bâtiments au point de vue, soit direct, soit accidentel, est encore bien imparfaite et quelquefois même, au lieu de s'élever ou de s'abaisser, comme elles le devraient, elles se dirigent à contre-sens.

Les figures ont de la naïveté dans leurs poses, dans leurs mouvements, et assez souvent elles sont heureusement groupées; mais les divers personnages ne tendent point à l'unité de l'effet et de l'action, et sont presque toujours dispersés dans le tableau qui représente à la fois plusieurs scènes. En mieux ces peintures ressemblent, sous ce rapport, à ce que nous connaissons des artistes chinois qui superposent les plans et disséminent les figures sur leurs toiles. L'expression des personnages est

quelquefois vraie, fine, et le peintre même sait exprimer de malicieuses pensées. Telle est une des filles de Noé, surnommée *la vergognosa*, qui, n'osant contempler ouvertement la nudité de son père, se cache le visage avec ses mains et regarde cependant en écartant les doigts; mais ces figures manquent souvent de beauté. On voit que les peintres se contentaient de copier strictement le modèle et de faire des portraits; ce qui, au reste, nous est historiquement utile, puisque plusieurs, pour représenter des personnages bibliques ou sanctifiés, ont choisi des hommes célèbres. Ils nous ont ainsi transmis les traits de l'empereur Henri de Bavière, de Castruccio de Lucques, de Côme de Médicis et de ses fils. Les pieds et les mains sont moins bien dessinés que les têtes, ce qui arrive toujours lorsque l'art commence; et en général, quelque soit l'âge de la personne représentée, ses extrémités appartiennent à la jeunesse.

Aucune tradition de costume n'est observée. Les patriarches sont en pantalons larges ou collants, en vestes serrées par des ceintures ou en robes longues selon la mode italienne du temps où le tableau fut commencé. Sous ce rapport ces peintures sont curieuses et montrent les variations des vêtements. On y voit qu'au commencement du quinzième siècle les habits étroits succédèrent aux amples manteaux et aux courtes tuniques;

usage qui vint probablement de France où la même révolution s'opéra ; car alors, comme aujourd'hui, la France, au dire des chroniqueurs, imposait ses modes aux autres nations de l'Europe. L'Italie surtout dut facilement les adopter, à cause de ses fréquentes relations avec les papes, siégeant alors à Avignon.



ROUTE DE PISE A FLORENCE.

Le terrain est en partie en plaines formées par des alluvions, et en partie montagneux. Les collines sont couvertes de vignobles à basses tiges et d'oliviers. La plaine est consacrée aux céréales, au maïs, aux prairies, aux mûriers, et à la vigne cultivée en hautins et s'attachant en guirlandes à l'orme et à l'érable. La culture, quoique peut-être un peu routinière, est cependant bonne. Le laboureur est actif ; il ne connaît pas les jachères, et sait faire succéder une récolte à une autre. Sauf l'olivier qui donne à ces champs un aspect méridional, ils ressemblent à ceux des bords de la

Saône aux environs de Chalons, de Mâcon et d'Anse. Le sol est analogue et composé des dépôts de l'Arno qui, pareil à notre antique Arar, a une pente presque insensible et traîne dans ses débordements des eaux limoneuses.

Les maisons et les fermes sont peu répandues dans la campagne, mais réunies en gros villages et en bourgs souvent enceints de vieilles murailles, ou qui l'ont été, ainsi que le montrent des débris de fortifications que le temps et la main des hommes ont épargnés. Cette habitude d'agglomération provient des longues guerres civiles, qui ont si long-temps désolé la Toscane et l'Italie, au temps où les nobles se battaient sans cesse contre le parti populaire, où de canton à canton on était ennemi sous les noms de Guelfe et de Gibelin ; il n'existait point de sûreté dans les habitations isolées, et c'était une nécessité pour les populations de se réunir. Comme l'intelligence se développe plus vite au milieu des rassemblements permanents de l'espèce humaine que dans l'isolement, peut-être est-ce à cette habitude que les Italiens ont dû le glorieux privilége de renaître les premiers à la civilisation. Les races germaines et gauloises ont vécu bien plus long-temps et vivent encore dispersées en grande partie dans les champs. Aussi les villes en France et en Allemagne sont-elles, en général, plus éloignées l'une de

l'autre qu'en Italie ; il en résulte que l'aspect de ces deux contrées est plus agréable et plus animé. Cependant aux approches de Florence les collines se couvrent de maisons de plaisance comme dans toutes les banlieues des grandes villes.



AGRICULTURE.

Avant de m'occuper de Florence, qu'il me soit permis d'examiner rapidement l'état de l'agriculture dans quelques cantons de la Toscane, et de son commerce. Mais je dois réclamer l'indulgence de mon lecteur ; car, dans un pays où l'on est privé de pièces officielles, où le gouvernement ne publie aucun document, aucune statistique, où le voyageur en est réduit à interroger les agriculteurs, les négociants, les manufacturiers, on sent qu'un pareil examen doit être bien incomplet.

La Toscane, divisée en plaines, en collines et en montagnes, a trois genres de cultures appropriés à la nature du sol et à son élévation au-dessus du niveau de la mer.

Les plaines sont formées de terres d'alluvions, de six à sept pieds d'épaisseur, provenant des dépôts d'anciens lacs qui se sont écoulés par des issues que des ébranlements du terrain ont ouvertes et par les travaux des hommes, comme dans les marais de Pescia et les Maremmes. Les crues des rivières exhaussent encore aujourd'hui ces plaines, ainsi que je vais l'expliquer.

Il semblerait que ces champs si pro[illegible] et composés d'un amas de limon et de [illegible] devraient être la terre promise; néanmoi[illegible] ne sont pas toujours fertiles à cause du peu de pente des cours d'eau qui s'y infiltrent au travers des digues destinées à les encaisser. D'autres terrains, au contraire, lors des inondations, sont exhaussés et fécondés par ce qui nuit à leurs voisins. Ces eaux sont chargées d'une énorme quantité de terre végétale entraînée du sommet des montagnes; précipitées sur les terres labourables ou les prairies par des ouvertures ménagées à la partie supérieure des digues, elles ne peuvent plus se retirer, quand le fleuve baisse, qu'à la volonté du cultivateur et par des canaux inférieurs pratiqués à la base de l'endiguement. Pendant leur séjour elles déposent une telle quantité de limon, que quelquefois chaque inondation élève le sol de plusieurs pouces. Ces engrais naturels, lorsqu'on les ensemence la première fois après leur dépôt

sont si productifs qu'ils rendent quelquefois vingt-cinq pour un.

Là où les champs sont plus élevés que le niveau des plus hautes eaux, on leur procure des arrosements, au moyen de canaux de dérivation entretenus par des saignées faites dans les parties supérieures des rivières. Ces travaux sont bien entendus en Toscane; il s'en est fait de remarquables et habilement exécutés qui conduisent l'arrosage jusqu'à mi-côte des collines. Ces eaux, dont chaque propriétaire jouit à son tour et à des époques déterminées, ont une double destination et servent aussi à mettre en mouvement des usines à papier, à retordre la soie, à moudre les grains et à presser les olives. Les terrains qui jouissent de constantes irrigations sont principalement réservés pour les jardins potagers et la culture en grand des légumes. Contrairement à l'opinion des cultivateurs et des jardiniers français, qui prétendent qu'il ne faut pas arroser pendant l'ardeur du jour, ceux de Toscane mettent l'eau dans leurs champs et dans leurs jardins à toute heure et n'en éprouvent aucun inconvénient.

Un grand nombre de propriétés sont entourées de peupliers lorsque l'humidité des terres permet leur plantation. Ces arbres sont une précieuse ressource pour les fermiers; taillés tous les trois ans, ils donnent du bois pour chauffer le four, des

échalas se vendant aux vignerons des collines, concurremment avec le châtaignier et le roseau, lorsqu'ils atteignent douze à quinze pieds de hauteur, et enfin par leurs feuilles, une espèce de fourrage qui, dans certaines localités, sert en automne à la nourriture des bestiaux. Comment se fait-il qu'un aliment reconnu, par un long usage, de bonne qualité et sain pour l'espèce bovine, ne soit pas généralement employé par les agriculteurs et surtout en France où le peuplier s'est tellement multiplié ?

Les jachères sont inconnues dans les plaines de la Toscane, et l'assolement se fait ordinairement en trois années qui donnent cinq récoltes, dont voici l'ordre de rotation. Première année, au blé succède le lupin ; deuxième, le blé est remplacé en automne par un fourrage artificiel; et la troisième est consacrée au maïs ou à d'autres petites cultures. Il paraît au premier examen qu'il est contre les principes d'une bonne culture, de semer deux fois de suite des céréales dans le même champ ; mais la fertilité de la terre et l'engrais que procurent les lupins, permettent d'y déroger. Les grains toscans sont de belle qualité, gros, arrondis et pesants ; une espèce particulière se distingue par sa dureté, et sert à fabriquer les pâtes dont l'usage est universel en Italie. Le produit des moissons ne suffit pas à la subsistance des habitants ; le pays est

très-peuplé, et la plaine ne peut fournir toute la consommation de la montagne ; il faut donc tirer des blés de l'étranger, ainsi que je le dirai en m'occupant du commerce. Cependant ceux que le pays récolte sont bien cultivés et répondent par l'abondance de leurs épis aux travaux des laboureurs, qui, dans plusieurs cantons, ne se contentent pas des sillons tracés à la charrue, mais tous les ans creusent profondément et retournent avec la bêche un tiers ou un quart de leur exploitation. Ainsi toutes les troisièmes ou quatrièmes années, le fond est ramené à la surface et se trouve fécondé par le contact de l'air et de la lumière. Une pareille culture, quelque fructueuse qu'elle soit, ne peut s'établir que sur des fermes d'une aussi petite contenance que celles du Val de Nievole et de quelques plaines toscanes, où le fermier ne se sert pas d'hommes à gage et suffit à son travail avec sa famille. Les silos ne sont pas inconnus, et on les emploie avantageusement dans plusieurs localités ; ordinairement ils n'appartiennent pas aux cultivateurs, qui les louent pour enfermer leurs blés. On leur répond de la conservation des grains qu'il faut faire sécher parfaitement au soleil, avant de les enfermer. La récolte se conserve ainsi un an, sans altération et à l'abri des charansons et des insectes.

L'avoine et l'orge sont presque inconnues, et on

les remplace par les fèves pour la nourriture des chevaux.

Le lupin, plante légumineuse, est la providence des cultivateurs, puisqu'elle leur procure en abondance un puissant engrais. Semée après la moisson, sur le champ qui a porté le blé, elle est, en octobre et lorsque sa tige a déjà quinze à dix-huit pouces de hauteur, ensevelie dans les sillons par le labour. Elle sert au même usage en Toscane que le trèfle en France, mais elle donne un fumier végétal supérieur par sa quantité, par sa qualité, qui excite puissamment la végétation, et contient probablement des substances azotées. Cette légumineuse est plus tôt que le trèfle décomposée dans la terre et convertie en engrais. Sa graine, passée au four pour détruire son germe, possède également à un haut degré la faculté fécondante. On l'enterre, en automne, au pied des oliviers et des arbres fruitiers qu'elle ravive, dit-on, dès le printemps suivant. Le lupin est répandu comme moyen de fertilisation depuis Modène jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples ; d'une prompte végétation, robuste, craignant peu la sécheresse, il devrait être introduit dans nos départements méridionaux.

Les prairies artificielles, excepté celles de trèfle qui sont homogènes, se sèment, comme le lupin, après la récolte des céréales, et se composent d'un

mélange de plantes que nous ne sommes pas habitués, en France, à y faire entrer: ce sont le lupin, le lin et la rave ou turneps, que l'on récolte séparément à diverses époques. Le lupin est arraché à la fin de l'automne; la rave donne ses feuilles dans la même saison et sa racine en hiver pour la nourriture des bestiaux; on fauche le lin au printemps. Ces singulières prairies ne durent que huit à neuf mois, et sont remplacées par le maïs que l'on sème tard et qui croît promptement.

Ce grain, que l'on peut confier à la terre depuis avril jusqu'à la fin du mois de juin, est ordinairement cultivé sur les champs dont on vient de couper le fourrage. Une variété, que l'on appelle de soixante jours parce qu'elle grandit et fructifie rapidement, succède quelquefois au blé; cette espèce est connue et cultivée dans plusieurs cantons de la France, dont les terrains d'alluvion ressemblent à ceux de la Toscane. Les deux variétés sont également effeuillées après la floraison et servent à la nourriture du bétail, qui en est avide, à cause de la matière sucrée qu'elles contiennent. La farine de maïs est une des bases de l'alimentation du peuple toscan, surtout des habitants de la campagne; on la mêle dans le pain de froment, mais son usage le plus fréquent est sous forme de bouillie épaisse nommée pollenta. Elle est saine, d'une facile digestion, mais toutefois moins nour-

rissante que le pain, dont le gluten se rapproche des substances animales ; son bon marché est la cause de la préférence qu'on lui donne. La production du maïs a beaucoup augmenté depuis qu'il est devenu un objet d'exportation pour la Ligurie. Comme il se plaît dans les terrains nouvellement défrichés des Maremmes, on a profité de l'assèchement du sol qu'on laissait en jachères pendant plusieurs années.

Le bétail est peu nombreux et presque toujours sédentaire. Excepté les bœufs de labour, les autres individus de cette famille sont constamment nourris à l'étable, pour ne perdre aucune portion de fumier; c'est de plus une nécessité d'agir ainsi dans un pays où l'on ne voit aucune prairie naturelle, où la vaine pâture est interdite sur des champs toujours en rapport. Aussi les fermiers, outre leur récolte de fourrage artificiel, qui ne se reproduit que tous les trois ans, s'empressent-ils d'utiliser tous les végétaux pouvant servir à la nourriture de leurs bestiaux; ils recueillent donc, avec soin, les feuilles du peuplier, de la vigne, du maïs et les herbes du sarclage, que l'on mêle avec de la paille hachée. Cette vie sédentaire ne paraît pas nuire à la santé des animaux, très-peu sujets aux épizooties; il se peut que l'absence de communication et de contact entre eux les en garantisse. Presque tout ce bétail élevé à l'étable est destiné à être

engraissé; ainsi, les vaches ne sont pas nourries pour la production de leur lait, substance qui entre pour très-peu dans l'alimentation des habitants ; mais dès que ces femelles bovines sont arrivées à l'âge et à l'état de génisses, on les vend au boucher; presque toutes sont nées hors du territoire toscan, et ont été achetées dans les contrées environnantes. On n'aperçoit donc aucun troupeau errer dans la campagne, ce qui, joint à la rareté des habitations isolées, la rend moins animée que les nôtres. Malgré cet engrais des bestiaux à l'étable et leur achat en pays étranger, la Toscane ne se suffit pas à elle-même pour la consommation de la viande et tire une grande quantité de bœufs des Etats-Romains.

Le mouton, qui a plus besoin que le bœuf de la pâture, qu'il ne peut obtenir à cause de la division des fermes et du système de culture, est donc naturellement proscrit des plaines, et on ne l'élève que dans les montagnes. Il est transhumant pendant l'hiver et descend alors pour habiter les Maremmes, pays bas, inculte encore en partie, et situé près de la mer. Sa laine est de médiocre qualité et s'emploie toute pour les draps communs fabriqués dans le pays.

Le mûrier et les arbres à fruits remplissent dans l'agriculture toscane un rôle important, et leurs produits sont comparativement plus riches que ceux des terres labourables.

Il paraît, selon les chroniques, que la république de Lucques et la Toscane se sont appliquées à la culture du mûrier dès le commencement du douzième siècle, temps où le comte de Sicile Roger rapporta l'arbre et les vers à soie de la Grèce, qui elle-même les avait reçus de la Chine par les soins de moines voyageurs. Il semblerait donc, d'après la réputation des anciennes fabriques de soieries de Florence au moyen-âge, leur extension et le besoin qu'elles devaient avoir de matière première, qu'elles auraient dû favoriser la culture du mûrier et l'étendre partout où elle serait possible. Pourtant il n'en fut pas ainsi, et l'on est étonné de voir que l'habitude a été prise de ne planter cet arbre précieux que dans les bons terrains, quoiqu'il prospère dans les médiocres. On n'en voit aucun autour de Sienne dont le sol ressemble à celui des Cévennes et de plusieurs cantons du midi de la France couverts de mûriers; il est vrai que leurs feuilles sont sèches et petites, mais éminemment propres à produire des soies d'élite. Cette négligence de la part des manufacturiers toscans provient probablement de ce qu'ils n'éprouvèrent, ainsi que les Lucquois, aucune dangereuse concurrence depuis l'origine de leurs fabriques jusqu'au dix-septième siècle. Presque sans rivaux, dans le reste de l'Europe, maîtres de vendre leurs produits au taux qu'ils fixaient, ils attachaient moins d'im-

portance qu'on ne le ferait aujourd'hui, à épargner les frais de transport de la soie, que l'on tirait alors principalement de la Perse et de la Syrie. Quoique les manufactures de Lucques et de Florence soient bien déchues et presque restreintes à la consommation intérieure, aujourd'hui encore des plantations dans toutes les terres qui pourraient les recevoir, seraient, par la vente des soies aux fabriques étrangères, du plus grand intérêt pour la Toscane. On est donc surpris, en parcourant nos états de douane, d'y voir que la France n'a importé de ce pays en 1837 que 18,662 kilogrammes de cette matière, grège et moulinée (1). On cultive le mûrier, et on cueille son feuillage en l'arrachant avec la main, comme en Languedoc et en Provence, excepté dans quelques cantons, où l'on étête l'arbre, tous les ans, ainsi qu'un saule; puis on porte les branches à la magnanerie. Cette méthode donne, à chaque récolte, des rejets vigoureux, chargés de feuilles larges, molles et succulentes ; mais elles conviennent moins aux vers que celles qui, provenant de vieux rameaux, sont plus petites et plus dures ; la soie est de moins bonne qualité et de prix inférieur.

Les collines, dont le plus grand nombre est

(1) La soie grège est celle qui n'a pas été retordue au moulin.

taillé en terrasses soutenues par des murs de gazon ou de pierres sèches, pour empêcher la terre d'être emportée par les pluies, sont la véritable patrie de la vigne et de l'olivier, la conformation de terrain dans laquelle ils se plaisent le mieux. Les plaines sont trop fécondes et trop humides pour ces végétaux. Aussi la vigne n'est-elle cultivée dans les sols bas qu'en hautins, que grimpante jusqu'au faîte des arbres; méthode qui produit des vins plus que médiocres, que l'on ne saurait conserver, mais qui permet à l'abondance de la sève de s'étendre en sarments qui ont souvent plusieurs toises de longueur. Sur les collines, les ceps moins élevés sont presque toujours plantés comme des haies entourant l'héritage, et supportés par un mélange d'échalas perpendiculaires et de roseaux qui y sont attachés horizontalement, sorte de treillage à larges mailles et solide. Plus rapproché du champ, le raisin reçoit mieux la réverbération des rayons solaires, et la liqueur qui en provient est supérieure à celle que donne la plaine.

Le roseau qui sert de soutien à la vigne se plante dans les terres humides ou sur le bord des ruisseaux; coupé tous les ans il repousse, l'année suivante, des jets de quinze à vingt pieds de hauteur et fournit, par ses feuilles, un fourrage abondant. C'est une précieuse culture, une des plus profita-

bles et que l'on peut comparer à celle de l'osier qui, en France, est celle qui rend le plus sur une surface donnée.

Les oliviers règnent sur les collines par leur nombre et par leur grandeur. Dans plusieurs localités cependant, on les plante trop près les uns des autres, et on laisse trop de rejetons à leurs pieds. Il faut toute l'influence si favorable du climat pour leur donner cette exubérance de végétation. On ne les taille presque jamais, ou s'ils sont émondés ils le sont mal. Néanmoins il m'a paru qu'aux environs de Pise et de Florence leur culture était mieux entendue. Autour de Florence surtout, on ne laisse point ces arbres s'échapper en branches inutiles. Leur tête est moins élevée, plus arrondie; il en résulte qu'au lieu d'abattre le fruit avec des perches, on peut le cueillir à la main et ménager ainsi les bourgeons pour la récolte suivante. Sous tous les rapports la culture de ces arbres est moins bonne, moins raisonnée que celle de France, et leurs produits sont inférieurs, par défauts de fabrication, à ceux de nos départements du Var et des Bouches-du-Rhône. Le profit qu'ils apportent aux cultivateurs est moins grand que celui de la vigne, quoique dans certaines circonstances il le surpasse de beaucoup; mais il faut calculer sur une moyenne. Cette infériorité tient à deux causes, savoir : leur repos bisannuel, car on sait qu'ils ne se chargent

de fruits que tous les deux ans, et la délicatesse de leurs fleurs qui rend la récolte toujours incertaine. Sous l'olivier, dont le léger feuillage intercepte peu les rayons solaires, on sème du blé, ainsi qu'en Languedoc et en Provence; on prétend qu'il paie toutes les dépenses, assez considérables, d'engrais, de binage et de cueillette de l'olive. Nous achetons à la Toscane à peu près 400,000 kil. d'huile par année.

Si l'olivier est la parure des collines, le châtaignier décore de ses tiges plus puissantes les pentes des montagnes. Par son bois, par les échalas que ses jeunes branches fournissent, que l'on vend aux pays de vignobles et qui sont un objet de commerce assez considérable, par son fruit servant de base à la nourriture des habitants, il est le végétal le plus important de l'Apennin dont la Toscane possède les versants méridionaux. Dépouillées de leur écorce et parfaitement desséchées sur un grillage sous lequel on place de la braise allumée, les châtaignes sont réduites en farine au moyen de la meule. Cette farine, assez blanche lorsqu'elle est sèche, et brune fauve lorsqu'on l'a humectée, est très-sucrée; elle se mange sous forme de pollenta, que l'on prétend être plus nourrissante que celle de maïs. La plaine achète aux montagnards et consomme aussi beaucoup de cette substance alimentaire. Il est cependant surprenant que la Toscane

ne se suffise pas à elle-même, et qu'elle tire cette farine de pays où elle est peu usitée; en 1837 la France lui en a fourni 232,000 kil.

Parmi les cultures des petites fermes, il faut compter celle des arbres fruitiers, qui est une des plus profitables, à cause du goût si prononcé que tous les habitants des pays chauds ont pour la nourriture végétale. L'abondance du fruit est grande, surtout aux environs des villes qui en consomment énormément ; mais les espèces sont peu variées, et, excepté la figue et le raisin, ne sont pas aussi bonnes qu'en France, surtout celles qui proviennent de la plaine. Est-ce le trop d'humidité du sol qui en est cause, ou le défaut d'art et de soins de la part des cultivateurs? c'est ce que j'ignore ; mais en général les fruits d'Italie ne valent pas ceux des nôtres qui prospèrent depuis le quarante-cinquième degré de latitude jusqu'au quarante-huitième. Sous forme sèche, ces fruits sont un objet d'exportation, et la Toscane nous en expédie à peu près 20,000 kilogrammes par an; son grand débit de cette marchandise est chez les peuples du nord.

En parlant des terrains bas ou humides j'ai oublié de faire mention du chanvre. C'est aussi un des grands produits de l'agriculture toscane, et qui dépasse les besoins du pays, si on en juge par son exportation. En 1837 elle a vendu à la France

de cette matière teillée et en étoupe, 2,376,000 kilogrammes qui, à 75 centimes, représentent une valeur de 1,782,000 francs.

Les propriétés sont ordinairement divisées en fermes d'une trop médiocre étendue pour permettre des essais de perfectionnement ; mais, si elles présentent ce réel inconvénient, elles ont par contre l'avantage d'assurer l'existence d'un grand nombre de familles et de diminuer celui des prolétaires; car un fermier est un demi possédant, qui suffit à tous les travaux avec sa femme et ses enfants. Dans la plaine les tenances sont plus considérables, et c'est sur la colline que la division est quelquefois extrême ; la culture de la vigne et l'entretien des terrasses en imposent l'obligation.

Il existe en Toscane trois espèces de fermages, savoir : l'emphytéotique, à nombre fixe d'années, et à moitié fruits.

Les fermiers par emphytéose le sont pour quatre générations, moyennant une rente annuelle, invariable pendant toute la durée du bail, et payable soit en argent soit en denrées selon les termes du contrat. Beaucoup de propriétaires préfèrent le paiement en nature, à cause de la dépréciation du numéraire pendant le cours d'un siècle, espace de temps qui comprend ordinairement les quatre successions de fermiers. Ceux qui dépendent du domaine de l'Etat ou des corporations ecclésiasti-

ques, ont le droit de renouveler l'emphytéose aux mêmes conditions, mais en payant, une fois pour toutes, une somme estimée d'après l'augmentation de valeur que le sol a acquise, et qui ne dépasse pas quinze à vingt pour cent. Cette classe de fermiers est celle qui cultive le mieux, qui montre le plus d'industrie, stimulée qu'elle est par la certitude d'une presque possession, et par l'avantage assuré de recueillir les fruits de ses améliorations. Les autres métayers, partageant les produits de la ferme, fournissent leur travail et la moitié des engrais et des semences. Cette manière d'affermer est vicieuse en ce qu'elle ne permet aucune expérience, aucune introduction de nouvelles méthodes, et d'autant plus qu'en l'avertissant une année à l'avance, le maître du fonds peut donner congé au cultivateur; cependant il faut dire que rarement on fait usage de ce droit, et qu'il y a un grand nombre de paysans établis sur les mêmes fermes depuis plusieurs générations. En général la noblesse, qui possède une partie si considérable du pays, et les notables propriétaires de l'ordre de la bourgeoisie tiennent une conduite paternelle avec leurs fermiers. Ceux-ci, quelque riches qu'ils puissent être, vivent avec une stricte économie et sont fidèles *a questa lesina toscana* autrefois reprochée aux Florentins par les autres Italiens.

Cette douceur envers les fermiers, ces louables

ménagements pour leurs intérêts de la part des nobles et de la bourgeoisie, ne proviennent pas des rapports fréquents qui existent entre eux et les paysans, de l'amour de l'agriculture et de l'habitude de résider aux champs une portion de l'année ; les classes élevées ont, au contraire, un goût prononcé pour le séjour des villes. Elles habitent toutes Florence ou les petites capitales des provinces, et c'est à peine si elles vont passer quelques semaines dans leurs propriétés et s'y livrer au plaisir de la chasse, après que les dernières récoltes sont terminées. Il me semble que l'on peut attribuer cette habitude de bienveillance pour les paysans, non seulement à la bonté actuelle du caractère toscan, mais encore au besoin qu'avaient jadis, et aux temps des guerres civiles, les gentilshommes et les chefs de factions, de s'attacher les populations de leurs cantons. Les mêmes causes ont agi et produisent traditionnellement le même résultat à Rome, où la noblesse ménage beaucoup les campagnards et ne va jamais dans ses terres ; à Rome, où le voyageur est attristé de voir les magnifiques châteaux de plaisance, les admirables parcs des Pamphile, des Doria, des Colonne, des Borghèse, abandonnés par leurs propriétaires et même démeublés ; splendides demeures où le concierge vit en anachorète. Cependant, malgré le peu de goût de la noblesse italienne pour les oc-

cupations rurales, quoique long-temps les mêmes méthodes de cultures, les mêmes assolements aient été suivis et appliqués aux mêmes végétaux, un mouvement sensible d'améliorations et de variétés de produits se développe actuellement en Toscane. On achète des terrains incultes pour y semer de la garance et de la betterave. On cherche même, par spéculation, à acquérir les mauvaises terres du littoral. La pianosa voisine de l'île d'Elbe, improductive long-temps à cause de la nature rebelle du sol entièrement calcaire et marneux, est maintenant exploitée par une compagnie d'actionnaires, et l'on sollicitait en 1838 la cession emphytéotique de l'île déserte de Monte-Cristo. On ne peut savoir encore si ces entreprises réussiront. Néanmoins il est probable que, conduites par l'esprit réfléchi et peu hasardeux des Italiens, elles auront du succès.



COMMERCE.

Avant de m'occuper de la population, des mœurs, des arts, et des monuments de Florence, je vais jeter

un rapide coup d'œil sur le commerce et les manufactures de la Toscane ; examen bien incomplet, sans doute, puisque le gouvernement toscan ne publie rien à ce sujet. Faute d'exacts documents, j'ai donc été réduit pour les manufactures à interroger les personnes qui s'occupent d'économie politique, les négociants, la correspondance du consulat et le dépôt connu à notre ministère du commerce, sous le nom de *Pièces diverses*. Quant aux exportations et importations, j'ai puisé aux mêmes sources; mais de plus, j'ai pu avoir de fidèles renseignements, en ce qui concerne les relations commerciales de la France avec cette contrée, grâce à nos états de douane distribués, chaque année, aux Chambres législatives et de commerce. La situation que je vais essayer de retracer est celle de 1837 et 1838.

En 1837 les importations de toutes provenances ont été d'une valeur de 75,875,000 fr. argent de France; et les exportations de 52,860,000 f. En 1838 les importations de 86,190,000 f., et les exportations de 52,710,000 fr.. Mouvement général : en 1836, 128,735,000 fr., en 1838, 142,900,000 fr. Il sera bientôt expliqué d'où provient pour cette année un accroissement si considérable sur les importations.

Les exportations de la Toscane en France et celles de la France dans ce pays se balançaient à

peu près en 1837, en apparence du moins; puisque, d'après les recherches auxquelles je me suis livré, elles étaient d'un côté de 13,966,076 fr., et de l'autre de 12,829,562. Si on s'en rapportait uniquement aux états de situation imprimés par le ministère du commerce, il semblerait que la Toscane avait, dans ses échanges avec nous, un boni de 1,136,514 francs; mais il faut faire observer que ses exportations en France se composent, en grande partie, de matières premières provenant de son sol, dont le prix est variable, tandis que les autres sont principalement formées d'objets manufacturés que les douanes françaises estiment toujours au même prix depuis vingt ans. Ainsi, nos soieries unies et façonnées y sont constamment évaluées à 120 et 130 fr. le kilogramme, et cependant aujourd'hui elles valent 25 à 30 pour cent de plus. Je crois donc que la balance commerciale est en notre faveur. Cet écoulement de nos produits industriels en Toscane et de ceux de la Suisse et de l'Angleterre, prouve l'état encore peu avancé de ses manufactures et le progrès des nôtres; néanmoins cette langueur peut se changer en activité; car, depuis quelques années, le commerce et les manufacturiers toscans se réveillent et cherchent à nous imiter. C'est à nous, pour conserver notre avantage, à marcher toujours en avant.

En 1838 les importations de toutes provenances

ayant été de 86,190,000 francs, les exportations de 56,710,000, et le mouvement général présentant, sur 1837, un excédant de 14,000, ces chiffres indiquent, pour cette année, une plus grande activité commerciale. Toutefois il ne faut pas se hâter d'en conclure un accroissement de bénéfices pour la Toscane, car sur les 86,190,000 d'importations, 26,450,000 doivent être attribués aux seules céréales. Par suite des mauvaises récoltes de 1837 et 1838 le pays a été forcé d'avoir recours à de plus grands approvisionnements de grains étrangers, et il a payé, de ses propres deniers, cette augmentation dans le commerce d'importation; les blés en ont donc été la principale branche, et plus de 500 navires d'un fort tonnage, sont arrivés de la mer Noire à Livourne.

Les relations avec l'Amérique sont presque nulles. L'Angleterre, la France et la Hollande approvisionnent la Toscane, de gomme, de matières tinctoriales, de denrées coloniales. Ainsi cette contrée les reçoit de seconde main, et consent à accroître leur prix de tout ce que le vendeur doit gagner avec elle; car souvent ce vendeur ne vient pas directement des pays équinoxiaux, mais des entrepôts de Londres ou d'Amsterdam, ajoutant ainsi aux frais du premier voyage ceux du second.

L'Angleterre a moins versé de ses produits manufacturés, parce que le commerce direct avec

l'Orient, qui prend une si grande extension, enlève au dépôt de Livourne les commissions qui lui venaient précédemment de l'Egypte, de la Syrie, et de l'Afrique. D'ailleurs, la Suisse et l'Allemagne fournissent tous les jours davantage à la consommation toscane; et cette augmentation de la vente de leurs aciers, de leur quincaillerie, et de leurs tissus de toutes espèces, ne peut être qu'au détriment du commerce anglais.

La Toscane ne produit pas assez de blé pour sa consommation, surtout dans les années médiocres; et ce qui augmente le besoin d'en tirer du dehors, c'est que la culture de la pomme de terre est peu répandue dans ce pays. Il faut donc faire venir des grains de la Calabre, de la Sicile, de la côte nord de l'Afrique, et, pour la plus grande partie, d'Odessa, quoique ceux-ci donnent moins de farine; mais la différence du prix compense le moindre rendement et les frais d'une plus longue navigation. Cependant il est des années où, en tenant compte des déchets, du fret, des chargements et déchargements, de l'assurance et des frais accessoires, qui sont moindres de beaucoup d'Agde et de Cette à Livourne, on pourrait s'approvisionner en Languedoc; mais un obstacle s'y oppose. Les marchands d'Odessa expédient leurs blés à leurs risques et périls et les mettent en magasin, à Livourne, en attendant la vente; en sorte, que l'intermédiaire

toscan, toujours assuré de recevoir le bénéfice de sa commission, ne court aucun danger de perdre. Au contraire, en France, on attend que les spéculateurs viennent acheter nos céréales; ce qu'ils ne font pas, pouvant au moyen de celles d'Odessa éviter les chances fâcheuses de baisse et d'avaries.

Les autres importations de produits divers sont considérables, et, comme on l'a vu, surpassent de beaucoup les exportations. La balance commerciale est défavorable à la Toscane. Il y a donc lieu de croire que le signe représentatif y diminuerait rapidement, et que l'intérêt de l'argent y augmenterait, si les riches étrangers, qui versent des sommes considérables à Florence, ne rétablissaient pas l'équation. Aussi le commerce de banque est-il assez actif, et l'intérêt, sujet comme partout ailleurs à des variations, reste ordinairement dans les limites de quatre à quatre et demi pour cent.

Quant aux importations provenant de France en 1837 et presque toutes manufacturées ou ayant déjà subi une main d'œuvre, voici un tableau succinct des principales. Le prix des plus importantes y est indiqué par gramme et kilogramme.

EXPORTATIONS DE FRANCE EN TOSCANE, 1837.

Acétates de plomb et de cuivre.	31,000	kil.			
Acides minéraux.	42,300				
Argent laminé ou filé.	8,500	gram.			
Articles divers de l'industrie parisienne.			252,360	fr.	valeur déclarée.
Bleu de Prusse.	3,500	kil.	10		le kil.
Bois de teinture.	102,500				valeurs diverses.
Bouteilles	438,600				
Cacao.	30,200				1 fr. 40 cent.
Café.	332,000		1		20 cent.
Carmin	168		600		le kil.
Civette et musc préparés.	6,800	gram.			
Cochenille	2,700	kil.	30		le kil.
Coutellerie fine.	3,733		17		le kil.
Eau-de-vie	592,800	litres.	1		le litre.
Epiceries diverses de prix divers	52,375	kil.	138,755		
Faïence fine.	23,000				
Farine de marrons.	231,900				
Goudron et térébenthine.	87,000				

EXPORTATIONS DE FRANCE EN TOSCANE, 1837.

Gravures et lithographies.	2,000	kil.	30 fr.	le kil.
Horlogerie, boites d'or et d'argent	99,220	gram.		valeurs diverses.
Livres en langues étrangères et en français.	221,000	kil.	8	le kil.
Médicaments composés	2,386			valeurs diverses.
Mercerie commune.	43,300		8	le kil.
Mercerie fine.	5,578		45	le kil.
Morue et poisson sec.	313,000			
Or battu, laminé ou filé sur soie.	208,200	gram.	3	le gram.
Orfèvrerie et bijoux en or et vermeil	10,040			valeurs diverses.
Orfèvrerie en argent	94,330			
Papier pour tentures	21,900	kil.		
Parfumerie.	5,100		12	le kil.
Peaux corroyées et maroquinées.	72,700		4 et	7 fr. 50 c. le kil.
Pelleteries et gants ouvrés.	6,380		24 et	40 fr. le kil.
Pendules.	2,800		30 fr.	le kil.
Plaqués	9,743		12	le kil.
Plomb en saumon et laminé.	542,360			
Plumes à écrire apprêtées.	3,600		20	le kil.

EXPORTATIONS DE FRANCE EN TOSCANE, 1837.

Porcelaine commune et fine.	18,784		4 et 10 fr. le kil.
Racines moulues, médicinales et tannin.	2,228,500		valeurs diverses.
Sel marin	1,105,000		
Sellerie.	4,500	pièces.	20 fr. la pièce.
Soies grèges.	12,800	kil.	45 le kil.
Soies moulinées.	8,200		70 le kil.
Sucres bruts de toutes nuances.	712,323		85 c. val. moyenne
Sucre rafiné.	531,500		1 fr. 25 cent le kil.
Sulfate de cuivre	32,600		
Tissus de coton; basins et piqués	4,700		20 le kil.
— châles et mouchoirs	124		26 le kil.
— étoffes mélangées.	1,100		20 le kil.
— passementerie.	2,100		10 le kil.
— calicots blancs et percales	3,800		15 le kil.
— calicots imprimés	21,000		30 le kil.
Tissus de laine casimirs et mérinos.	726		47 le kil.
— draps.	40,853		27 le kil.
— étoffes mélangées	4,000		20 le kil.

EXPORTATIONS DE FRANCE EN TOSCANE, 1837.

Tissus de laine étoffes variées	1,000 kil.	30	le kil.
— châles	246	145	le kil.
Tissus de lin divers	5,700	20	le kil.
— batistes et linons	900	160	le kil.
— dentelles de fil	700	300	valeur moyenne.
— toile écrue	1,330	15	le kil.
— blanchie	2,000	20	le kil.
— pour literie	1,100	12	le kil.
Tissus de soie, crêpes, dentelles et gazes	6,198	100	valeur moyenne.
— étoffes unies	17,140	130	le kil.
— — façonnées, brochées	4,050	150	le kil.
— foulards	6,904	130	le kil.
— passementerie de soie, or et argent	179,000 gram.		30 cent. le gram.
— rubans	4,422 kil.	130 fr.	le kil.
Vins ordinaires	2,040,463 litres.		
— de liqueur et eau-de-vie	1,136,410		
Verrerie et cristaux	152,576 kil.	1	30 c. val. moyenne.

Tel est le tableau abrégé de nos exportations en Toscane; on y voit que ce sont principalement des marchandises d'une grande valeur que nous introduisons dans cette contrée et qui ont subi une main d'œuvre. Plusieurs des articles que ce tableau contient sont en progrès, et notamment les soieries, les toiles imprimées, les vins et les eaux-de-vie. En une seule année l'entrée de ces deux liquides a augmenté de douze cent mille litres. Mais la draperie est en décadence, excepté pour les cachemires ou leur imitation dont la France a le débit exclusif. Heureusement que l'Angleterre n'a point essayé d'introduire ses soieries en Italie, et de lutter avec nous, si ce n'est pour les foulards; elle a voulu cependant présenter quelquefois des tissus mélangés de soie et de coton, mais ils n'ont pu soutenir la comparaison avec les nôtres, ni pour l'élégance du dessin ni pour le prix. La Suisse est une rivale plus dangereuse, et ses unis nous font une redoutable concurrence; néanmoins les maisons françaises établies à Livourne continuent à tenir le premier rang à la foire de Sinigaglia en toutes espèces d'objets manufacturés, et surtout en étoffes de soie. Voici l'état comparatif des sommes qu'y ont produites les ventes de ces tissus. Il est pris sur une moyenne de plusieurs années. France, 900,000 fr.; Suisse, 400,000; Trieste, 200,000.

Comme les soieries sont, parmi les importations en Italie, la plus considérable branche de commerce, je crois devoir montrer ici dans quelle proportion les diverses nations européennes les introduisent, et même quelle est la quantité relative de la production nationale de Gênes, Milan, Turin, et Naples.

Soieries unies.	France.	25	pour cent.
	Suisse.	45	
	Turin et Côme.	20	
	Florence et Naples.	10	
Soieries façonnées.	France.	98	
	Turin, Milan et Naples.	2	
Velours de deux poils à deux et demi.	France.	5	
	Autriche.	5	
	Gênes.	90	s'exportent pour l'Amérique.
Velours légers.	Prusse rhénane	100	
Châles de soie.	France.	100	
Foulards.	Angleterre.	90	
	France.	5	
	Belgique, Prusse rhénane.	5	
Bas et gants de soie.	France.	100	
Rubans unis.	France.	50	
	Bâle.	25	
	Turin et Milan	25	
Rubans façonnés.	France.	90	
	Bâle.	8	
	Turin et Milan	2	
Tissus soie et coton.	France.	95	
	Prusse rhénane	1	
	Milan et Naples.	4	

Ainsi, sur le chiffre de mille, la France fournit à elle seule 568, et les autres manufactures euro-

péennes 432 ; mais si l'on considère la valeur des étoffes et rubans façonnés, dont la France a presque le débit exclusif, l'avantage est encore plus grand de son côté.

Les exportations de la Toscane en France se composent presque toutes de matières premières, dont les plus importantes sont les peaux, surtout celles d'agneaux pour la mégisserie, les laines communes, les os de bétail pour nos manufactures de noir animal, les bois en planches et en merrains, le chanvre, les marbres de Sienne et autres, l'albâtre, la fonte, le fer chromaté, l'huile d'olive, le suif, la potasse, le tartrate de potasse, les monnaies d'or et d'argent et les lingots.

Quant aux objets manufacturés, ils sont peu nombreux, et deux seulement ont de l'importance; d'abord les chapeaux de paille qui viennent presque tous à Paris, et ensuite, mais dans un degré bien inférieur, les pâtes d'Italie. Ces chapeaux, soit à tresses engrenées, soit d'un travail plus grossier, sont entrés en France au nombre de 577,076, ainsi divisés; 443,359 à 3 francs la pièce, et 133,717 au prix moyen de 15 francs; valeur totale 3,335,792. Le vin est si médiocre qu'il ne compte pour rien dans le commerce extérieur; il ne se conserve pas, et pour le garder quelque temps, on est obligé de lui interdire tout contact avec l'air en mettant de l'huile sur l'orifice du vase qui le contient. Le

même usage existait chez les anciens, qui, ne connaissant pas les tonneaux, se servaient de grandes amphores en terre cuite. Excepté les soieries, dont il sera question au chapitre des manufactures, les objets d'art, la draperie, les cotonnades de qualités inférieures, le papier et les produits de quelques tanneries, les exportations dans les autres pays sont également en matières brutes.

A ce court aperçu je joins une liste de produits indigènes exportés par la Toscane, et dont la valeur s'est élevée en 1836 aux sommes ci-dessous énoncées. J'ai choisi cette année comme donnant à peu près l'état normal du commerce toscan.

Bois de construction . .	925,000 francs.	
Écorces de liége. . . .	1,050,000	
Chapeaux de paille. . .	4,600,000	
Marbres et albâtres. . .	1,515,000	
Tissus de coton et de laine.	8,390,000	ils se consomment en Italie
Objets de beaux arts. . .	1,180,000	
Papiers.	2,410,000	
Peaux et tannerie. . . .	2,180,000	
Potasse.	1,330,000	
Soies grèges et ouvrées. .	3,810,000	
Soieries.	3,500,000	
Articles divers.	19,000,000	
Total. . . .	49,890,000	

Le surplus pour atteindre 55 à 60 millions, terme moyen des exportations toscanes, ne peut être évalué, faute d'exacts documents; il se compose d'une foule de petits articles. D'ailleurs une

partie d'entre eux a été importée pour composer les pacotilles ou pour d'autres motifs, et, après avoir figuré sur le tableau des entrées, est encore placée sur celui des sorties. Ce double mouvement des marchandises n'est facile à connaître que lorsqu'un pays publie annuellement, comme le font la France et l'Angleterre, un état général des véritables exportations et importations et des entrepôts.

C'est par Livourne, port franc, que se fait tout le commerce maritime de la Toscane. Les droits de douane, qui ne sont en moyenne que de quinze pour cent, ne se paient qu'à la sortie du côté de la terre, et l'administration n'est pas rigoureuse dans l'examen et l'évaluation des marchandises. La sévérité ne s'exerce réellement que pour le tabac, dont l'entrée est proscrite. Le gouvernement s'en réserve le monopole, et, par parenthèse, il le fabrique très-mal.

Le port de Livourne, fondé à la fin du quinzième siècle, par esprit de vengeance contre les Pisans, et aussi pour ne pas dépendre d'eux dans le commerce avec l'Egypte et l'Orient, a entièrement ruiné celui de Pise, si florissant au moyen-âge, que cette petite république put conquérir la Sardaigne et posséder des villes et de vastes comptoirs en Syrie, en Asie-Mineure, dans l'empire grec, et jusque dans la mer Noire et la Crimée. Dès que

Pise fut conquise par les Florentins et soumise à leur pouvoir, ses nouveaux maîtres s'attachèrent, avec une jalouse constance, à détruire son influence commerciale. Cependant d'autres causes auraient amené, tôt ou tard, sa décadence : ce sont la découverte du passage aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance qui fit passer le commerce direct de ces pays aux mains des Portugais (1), et les changements apportés au matériel de la navigation. Depuis que l'on a substitué, aux galères et aux bâtiments à fond plat, des vaisseaux à carène allongée et tirant de douze à quinze pieds d'eau, ceux-ci ne peuvent plus remonter jusqu'à Pise, située sur l'Arno, petit fleuve peu profond et dont l'embouchure est obstruée par des atterrissements. Livourne devait donc, de toutes manières, acquérir la prédominance, quoique son port soit étroit et sa rade trop ouverte et peu sûre. Mais cette ville décline elle-même sensiblement depuis une vingtaine d'années. Autrefois son entrepôt et son transit approvisionnaient

(1) Avant cette découverte le commerce de l'Inde et celui des épiceries des Moluques se faisait par voie de terre ou par celle de la mer Rouge ; elles aboutissaient à la Syrie et à l'Egypte où les Vénitiens et les Pisans venaient charger leurs vaisseaux; ils n'avaient ainsi que la Méditéranée à traverser pour les transporter en Europe. Après quatre siècles ces routes par l'Euphrate et la mer Rouge reprennent faveur.

une population italienne de sept à huit millions de consommateurs. Aujourd'hui, à de légères exceptions près, elle se borne à fournir aux besoins des quatorze cent mille habitants de la Toscane. Ce sont Gênes et Trieste qui répandent, maintenant, leurs marchandises dans le Piémont, le Milanais, l'ancien état de Venise, et les duchés de Parme et de Modène. Marseille, qui règne actuellement sur la Méditerranée, fait également beaucoup de tort à Livourne.

Cette ville produit à elle seule près du sixième du revenu général de l'Etat, qui est de vingt millions.

La capitation à raison de 13 fr. 50 cent. donne pour 78,000 habitants	1,053,000 francs.
La douane	1,400,000
Les patentes.	260,000
Les droits du lazaret et du port. .	300,000
Total. . . .	3,013,000

Le commerce de contrebande a beaucoup diminué à dater de 1835. Cette diminution provient des mesures que nos douanes ont prises pour empêcher, sur les côtes de la Corse, une fraude si nuisible aux négociants honnêtes. En 1836 le nombre des gondoles et tartanes contrebandières n'a point été au-delà de 25 à 30; et la valeur des objets introduits dans l'île, est présumée ne pas dépasser 150,000 fr., tandis qu'en 1834 on comp-

tait 156 bâtiments employés à ce commerce clandestin, et 1,200,000 fr. pour le prix de leur chargement. Ces cargaisons se composent de denrées coloniales, de produits manufacturés, de poudre, de tabac, et surtout de potasse. Plusieurs fabriques de cet alcali végétal se sont nouvellement établies en Corse, et on accuse leurs propriétaires d'en faciliter eux-mêmes la contrebande. La potasse qu'ils reçoivent d'Italie, est ensuite, dit-on, librement introduite à Marseille comme produit indigène.

Depuis long-temps le besoin d'une banque d'escompte se faisait sentir à Livourne. On en avait souvent présenté le projet au ministre des finances, et l'on espérait obtenir les mêmes conditions et les mêmes sûretés qui ont été accordées à la banque de Florence; mais le gouvernement s'y est refusé par des raisons que je n'ai pu connaître. Il a fallu alors se contenter de former cette caisse d'escompte sous la seule garantie d'un capital de 1,680,000 fr. composé de 2,000 actions de 1,000 livres toscanes chacune (840 fr.) (1). Cette caisse commença ses opérations au mois de juin 1837, escomptant le papier de commerce jusqu'à quatre mois de date, sur le pied de cinq pour cent par année.

(1) La livre toscane équivaut à 84 centimes.

Le gouvernement prit 50 actions, et autorisa la douane à recevoir les billets en paiement d'une taxe de 300,000 livres, que le commerce livournais paie à cette administration pour la franchise du port. La banque eut, par ses statuts, la faculté d'émettre, en billets, le triple de son capital. On espérait que les affaires ne lui manqueraient pas et qu'elle ferait d'importants bénéfices; mais les capitalistes se sont coalisés contre elle et ont beaucoup réduit ses opérations. Cependant les commerçants ont profité des avantages de cette institution, puisqu'elle a fait baisser le taux de l'intérêt et qu'il est tombé comme à Florence au terme moyen de quatre et demi.

Depuis quelque temps le nombre des paquebots à vapeur n'a pas augmenté. 21 touchent à Livourne, seul point de la Toscane où ils peuvent aborder, savoir: 14 français y compris les 10 de l'administration des postes, 3 toscans, 2 sardes et 2 napolitains. Ceux de nos postes sont les plus considérables comme grandeur de la coque, force du bordage, et puissance des machines de 160 chevaux. Les autres pyroscaphes descendent de 120 à 80 et même à 50. Ce sont les chiffres que leurs propriétaires énoncent; mais en réalité il faut en rabattre à peu près un quart et quelquefois un tiers.

18,953 voyageurs sont arrivés à Livourne, en 1838, par voie de mer, et 10,140 par celle de terre;

en tout 29,093. Sur ce total : 5,250 sont venus de France, 6,570 de la Corse, 4,609 des Etats Sardes, 4,310 des provinces Romaines, 520 des côtes d'Afrique, et 480 du Levant. On est d'abord surpris de cette quantité de passagers arrivant de la Corse; mais l'étonnement cesse quand on apprend qu'elle provient des ouvriers lucquois et toscans qui se rendent dans cette île pour y chercher du travail et en reviennent à des époques déterminées.

En 1837 il est	entré	3,510 navires jaugeant	359,100 tonneaux.
	sorti	3,290	334,070
En 1838	entré	4,099	409,530
	sorti	3,972	401,250

Le mouvement particulier de la navigation française, relativement au mouvement général, a été environ du dixième et ainsi qu'il suit :

En 1837 il est	entré	344 navires jaugeant	47,750 tonneaux.
	sorti	344	48,080
En 1838	entré	375	65,919
	sorti	354	55,690

Il ressort de ce tableau qu'en 1838 les vaisseaux français qui ont abordé à Livourne étaient d'une plus grande capacité, puisque leur nombre supérieur seulement de 31 à celui de 1837 a cependant présenté une augmentation de contenance de 18,000 tonnes; cet accroissement est provenu du commerce des blés dont il a été déjà fait mention. Plusieurs navires destinés à la navigation au long cours, et par conséquent d'un fort tonnage, sont

venus de France pour coopérer à l'importation et à l'exportation des grains. Mais on n'en compte que trois ou quatre qui aient entrepris d'en aller chercher à Odessa.

A l'exception de l'Amérique, tous les pays ont participé à ce grand mouvement commercial qui a élevé d'un tiers en plus les nolis pour la mer Noire. En ce qui concerne la part respective que chaque pavillon y a prise, voici dans quel ordre on peut l'assigner : d'abord le royaume de Sardaigne; ensuite l'Autriche, la France, les Deux-Siciles, la Grèce, les Etats-Romains, et, chose remarquable, l'Angleterre est placée au dernier rang.

La marine toscane se composait à cette époque de 820 bâtiments; 548 livournais, et 262 de l'île d'Elbe; dans ce nombre il fallait compter quelques navires étrangers qui avaient pris le pavillon toscan dans un intérêt commercial. De tous ces vaisseaux, 2 seulement étaient de 500 tonneaux, 7 de 200, et 38 de 100; le reste ne pouvait être considéré que comme des tartanes ou des barques servant au cabotage. L'importation et l'exportation des marchandises, qui exigent une longue navigation, se font donc presque entièrement sous pavillon étranger.





MANUFACTURES.

Languissantes long-temps les manufactures toscanes font enfin de louables efforts pour sortir de l'état d'infériorité où elles étaient restées sous le double rapport de la quantité et de la qualité de leurs produits. L'esprit industriel se développe, quoique lentement, à l'aide de machines venues d'Angleterre, de France et de Belgique, et le gouvernement fait tout ce qui dépend de lui pour l'encourager; néanmoins il contribue, en ce moment, plutôt à affranchir la Toscane d'une partie du tribut qu'elle paie à l'étranger, qu'à augmenter beaucoup la somme de ses exportations. Le tableau succinct des principales sorties, qui précède ce chapitre, montre qu'elles consistent surtout en matières premières ou qui attendent une seconde main d'œuvre. Je ne crois pas que sur une exportation de 55 à 60 millions, les objets manufacturés y figurent pour plus de 18 à 20 millions; et encore une partie, provenant de pays étrangers,

après être entrée dans le port de Livourne, à la faveur de sa franchise, en ressort et va s'écouler en Egypte, en Grèce et en Turquie. C'est une opération commerciale, et non une réelle exportation des fruits d'un travail indigène. Au reste, par les raisons ci-devant exposées, il est fort difficile d'avoir, à ce sujet, d'exacts documents; je me bornerai donc à dire ce que j'ai pu recueillir sur les anciennes manufactures et sur celles qui se sont établies depuis cinq à six ans.

Comme portée à un haut degré de perfection, il faut placer en première ligne celle des bijoux de pierres dures, de mosaïques et d'albâtres sculptés. Dès long-temps Florence acquit en ce genre une réputation méritée, et les grands ducs, soigneux de l'entretenir, fondèrent au milieu du XVII[e] siècle un établissement modèle. C'est de ces ateliers que sortent ces magnifiques tables et consoles en mosaïquesou en incrustations admirées dans toute l'Europe et qui ornent les palais des souverains. Leur exécution est parfaite, leur prix quelquefois énorme et correspondant au temps de fabrication qu'elles exigent et à la valeur des précieuses matières qui les composent. L'art des nielles, pratiqué depuis plusieurs siècles à Florence, a beaucoup contribué à perfectionner celui des incrustations, car le travail est le même; seulement, pour les nielles, les substances introduites dans les sillons

creusés par le burin, sur le métal sont monochrômes, et sur le marbre, de diverses couleurs. Cette manufacture ne vend point ses ouvrages; ils sont destinés à faire des cadeaux. Par son exemple, par ses procédés de fabrication qu'elle a sans cesse perfectionnés, et en ne livrant point ses produits au commerce, elle a donné une heureuse impulsion à ce genre d'industrie, et beaucoup d'ateliers particuliers se sont élevés sans crainte d'une concurrence qu'ils n'auraient pu soutenir. Ils fabriquent depuis des bagues, des bracelets, des tabatières, jusqu'à des guéridons et des meubles de grandes dimensions. A la mosaïque, qui représente ordinairement les monuments antiques de l'Italie et ceux du moyen-âge, ils joignent aussi l'incrustation dans le jaspe, le lapis lazuli et la malachite, de pierres naturellement colorées, et imitent, avec une rare perfection, des oiseaux, des fleurs et des feuillages. La presqu'île italienne, riche en minéraux de ce genre, fournit les matières nécessaires; on en tire aussi de la Corse, de la Sicile, de l'Egypte et de l'Orient. L'Egypte donne le granit rose, le porphyre rouge, et le prase ou fausse émeraude; la Sicile, les jaspes; l'Orient, le lapis; et la Sibérie, la malachite. Il se vend chaque année, à Florence, pour une somme assez considérable de ces objets; mais ce commerce a vu naitre une dangereuse rivale, dans une fabrique pareille qui s'est

établie à Genève, pour tout ce qui concerne la bijouterie en mosaïque.

Les albâtres que l'on trouve aux environs de Volterra, non en carrières mais en rognons, comme ceux de Namur et de Luxembourg, et qui ont de 20 à 80 centimètres de diamètre, servent à faire des urnes, des coupes, et, lorsqu'on les scie en plaques, à orner des cheminées et des devants d'autels; ils sont plus beaux, plus richement colorés que ceux de la France et de la Belgique. Les mêmes fabricants qui travaillent l'albâtre emploient aussi des granits de Corse et le magnifique marbre de Sienne jaune d'or, veiné de noir et de violet. Dans ce territoire siennois, où les traces de feux souterrains sont encore si apparentes, ce marbre tient ses couleurs variées de l'oxide de fer, dont les différents degrés de chaleur qu'il a subis jadis ont diversifié les teintes; c'est de là que l'on tire également les terres alumineuses jaune foncé et rouge brun qui sont si fort en usage dans la peinture à l'huile. On m'a aussi affirmé, à Florence, que l'on avait retrouvé, dans les Maremmes, le précieux marbre monochrôme rouge antique si estimé des Romains. Je n'ai pas pu m'assurer de la vérité du fait. Ce commerce d'albâtre et de marbrerie n'est pas sans importance pour la Toscane, pour un Etat d'une étendue si restreinte, puisque ses exportations dépassent annuellement la somme de 1,500,000 fr.

Une des plus considérables fabriques est sans contredit celle des chapeaux de paille, car son chiffre de sortie arrive à près de 5 millions; fabrique d'autant plus utile au pays, que la matière première n'est d'aucune valeur, et que par la main d'œuvre elle acquiert quelquefois un prix énorme. Cependant ces chapeaux commencent à trouver de redoutables concurrents, surtout pour les qualités moyennes, dans ceux de Schwartswald de la Forêt Noire en Allemagne. C'est dans les environs de Florence que cette fabrication est principalement établie. Il est de ces chapeaux d'une telle finesse, qu'il faut plusieurs mois pour les tresser et plusieurs jours pour assembler et coudre les tresses; leur prix s'élève jusqu'à cinq cents francs et au-dessus; quelques-uns même en coûtent deux mille; mais alors cette somme ne représente pas la réelle valeur, et le vendeur profite de la rareté et de la perfection du produit. Les tresses se fabriquent à la main, comme un cordonnet en ruban, avec des pailles alternativement repliées sur elles-mêmes. La matière qui sert à les composer se tire d'une espèce de blé que la culture a perfectionnée, et que l'on sème extrêmement serré, en sorte que les tiges très-rapprochées s'étiolent et sont minces et faibles; cependant on varie la quantité de semence, et selon que l'on veut avoir des pailles plus ou moins fines et propres aux diverses qualités de

chapeaux, on met aussi plus ou moins de ce grain dans une même mesure de terre. On moissonne avant le temps de la maturité pour que les brins soient plus flexibles. Si le tissu est mieux fabriqué en Toscane que partout ailleurs, ce n'est qu'en France et surtout à Paris que l'on sait bien lui donner la forme élégante et la grâce qui ajoutent à son prix. Paris en fait un grand commerce, et après avoir apprêté ces chapeaux, selon la mode et le goût des divers pays, il les exporte jusqu'aux Indes, au Pérou et à Manille; c'est la raison pour laquelle les dernières lois de douanes françaises ont diminué les droits d'importation qu'ils payaient auparavant et qui étaient considérables; elles ont voulu conserver à la France une main d'œuvre et un commerce qui lui donnaient un bénéfice important. Comment une culture et une industrie si faciles n'ont-elles pas été introduites en Provence et en Languedoc, dont le climat est le même que celui des Etats toscans? Le tenter serait un acte patriotique.

La fabrication du papier était estimée, par Sismondi, au commencement du dix-neuvième siècle, à 300,000 écus toscans ou 1,800,000 fr. Alors une moitié environ de cette production passait en Portugal malgré son imperfection, mais à cause de son bon marché. Depuis que la France et l'Angleterre ont su perfectionner le papier et abaisser

en même temps son prix, cette branche d'exportation a considérablement diminué. Cependant elle commence à reprendre quelques-uns de ses anciens avantages; seulement les lieux où les produits s'écoulent ne sont plus les mêmes; ce sont maintenant l'Italie et surtout les Etats-Romains qui les consomment. Une papeterie, celle de M. Cini, étend considérablement ses affaires; on s'y sert de machines anglaises qui abrégent et bonifient la fabrication. Néanmoins la pâte est encore mal délayée et ne donne point de papier de qualité supérieure; elle est actuellement blanchie au chlore, procédé également appliqué aux toiles toscanes. Il n'y a pas long-temps que le grand duché sait bien se servir de cet acide, et sous ce rapport il était resté en arrière, de trente ans, des autres pays.

La tannerie a fait de grands progrès. On compte maintenant plusieurs fabriques qui produisent un cuir assez bien travaillé pour être vendu dans la Romagne, les Deux-Siciles, et le Levant.

Les chapeaux de feutre se sont améliorés; Florence et Sienne en livrent à la consommation intérieure qui peuvent se comparer aux secondes qualités de France et d'Allemagne; ils coûtent de dix à douze francs.

La bonneterie se perfectionne également et travaille pour la Grèce et le Levant. C'est encore une rivale d'Orléans et de Marseille, qui ont possédé

long-temps ce genre de commerce, et qui l'ont perdu presque entièrement.

La verrerie se borne, à peu près, à fabriquer des ustensiles de ménage et des bouteilles d'une grande capacité, mais d'un verre si mince, qu'elles ne peuvent être bouchées avec du liége et qu'on est obligé d'y suppléer avec de l'huile ; elles sont presque toutes achetées par les gens de la campagne. On sent qu'une matière aussi fragile ne peut être exportée.

Il n'existait avant 1837 aucune manufacture de sucre de betteraves, et il est étonnant qu'on n'ait pas tenté plus tôt d'en établir, car la Toscane ne possède aucune colonie. Depuis cette époque, il s'en est élevé une à Sienne. J'ignore à quel degré de prospérité elle est parvenue ; mais si j'en juge par ce qui s'est passé à Naples, où le terrain volcanique imprégne de sel les betteraves, il me semble que le sol siennois a été mal choisi, car il est aussi un détritus de volcans.

On a commencé en 1836 à s'occuper de la découverte de la houille, et le grand duc a consacré une somme de 150,000 francs à cette exploration. L'examen de plusieurs localités semblait promettre l'existence de couches de charbon. On avait surtout attaqué une mine à quelques milles de Livourne ; son voisinage de la mer lui donnait une grande importance par la facilité des transports ;

mais le combustible, mêlé à de la terre, brûle mal. D'autres traces de filons, également unis à des substances hétérogènes, faisaient espérer que l'on pourrait en trouver dans des collines présentant l'apparence de grès houillier, et que ces traces étaient de suffisants indices. Des fouilles profondes furent entreprises. Jusqu'à présent ces recherches n'ont pas été heureuses; il était du plus grand intérêt, pour les usines de la Toscane et surtout pour ses hauts fourneaux qui fondent le minerai de fer de l'île d'Elbe, d'y réussir; on est obligé de les chauffer au charbon de bois, qui devient de jour en jour plus cher par l'épuisement des forêts. Ces fourneaux emploient un et demi de ce combustible pour couler un de fonte. Leurs produits varient de 2,000 à 3,000 kilogrammes par vingt-quatre heures. En prenant pour exemple ceux qui fondent 3,000 kil., on voit qu'ils consomment 4,500 kilogrammes de charbon, coûtant 113 fr.; c'est donc pour l'entretien du feu une dépense annuelle de 41,243 fr. La houille eût été moins chère, et de plus aurait eu l'avantage de ménager les forêts. Cependant pour ne pas altérer la qualité supérieure de ce fer, on aurait pu adopter la méthode mixte, fondre au bois et affiner au coak. L'économie eût été moindre, sans doute, mais toujours notable.

Maintenant l'industrie sait mettre à profit le

schiste talqueux qui abonde dans la contrée ; on l'extrait de diverses carrières. Cette roche, mêlée à du quartz, dure et compacte, a la propriété de résister au feu le plus violent ; elle est recherchée pour être employée dans les usines ; on en fait des chemises de fourneaux et des foyers exigeant une haute température.

On exploite aussi le calcaire pour en fabriquer des meules de moulin et de la chaux hydraulique; mais le mode de cuisson que l'on suit est très-défectueux sous le rapport de l'énorme consommation du combustible, et de la perte du temps dans la conduite des opérations. Les fours, construits d'après l'ancienne méthode, sont trop élevés, et la flamme, qui circule mal, arrive difficilement à leur sommet.

Il en est de même pour les ateliers de briqueterie et de poterie. Ils se multiplient, grâce aux constructions nouvelles et à l'aisance qui s'introduit dans les ménages. Mais le même défaut de connaissances pratiques et raisonnées se retrouve dans la préparation de l'argile ; jetée dans des fosses, et, comme dans l'enfance de l'art, pétrie avec les pieds, elle manque de trituration suffisante et d'égale mixtion avec les corps étrangers. Il en résulte qu'à la cuisson les fragments de calcaire qu'elle contient la font éclater et déforment les briques et les vases.

La fabrication des tissus de coton a pris une assez grande extension. Comme les fils, importés d'Angleterre et de Malte, ne paient qu'un pour cent à l'entrée, tandis que les étoffes étrangères sont frappées d'un droit de 15 à 16, plusieurs industriels, encouragés par ces facilités qui leur sont offertes, commencent à s'occuper du tissage des calicots et d'autres espèces de cotonnades. Une fabrique de ce genre emploie déjà, aux environs de Pise, 300 ouvriers; quelques autres, destinées à l'impression des toiles, font des progrès. Le bas prix de la main d'œuvre leur permet de soutenir la concurrence; mais jusqu'à présent elles n'ont pu parvenir à exporter hors de la presqu'île italienne, car leurs produits sont loin d'approcher, pour l'élégance du dessin et la beauté des couleurs, de ceux de Mulhouse, et même d'Angleterre et d'Allemagne. Cela tient à ce que les manufacturiers toscans ne s'adonnent pas, comme en France, aux connaissances chimiques, qui doivent régler les opérations de la teinture. Il est surprenant aussi que les Italiens, parvenus jadis à une si grande supériorité dans l'art de la peinture, et qui nous ont laissé d'admirables modèles d'arabesques, n'aient pu acquérir encore cette facilité de capricieuses inventions, exigée pour le dessin des toiles imprimées.

La draperie, si florissante jusqu'au seizième

siècle, et qui employait 30,000 ouvriers dans la seule ville de Florence, en est réduite maintenant à ne fabriquer, pour les besoins seulement du pays et de la Romagne, que des draps de qualité inférieure et tissus avec les laines communes de l'Apennin et des Maremmes. Quoique les cardeurs et fileurs de laine formassent jadis une corporation puissante, et qui fait supposer que le tissage était en grande prospérité, cependant il est permis de douter qu'il ait eu l'extrême importance qu'on lui attribue. Probablement sous le nom de cardeurs étaient compris tous ceux qui s'occupaient du lainage. Il est certain que la Toscane ne fabriquait pas la totalité des pièces qui sortaient de ses ateliers; on voit, dans les historiens de l'époque, que les Florentins tiraient une immense quantité de draps non apprêtés de la Flandre et de la Picardie, et les perfectionnaient par la tonte, le foulage et la teinture. C'était donc sur une seconde main d'œuvre que s'établissait une partie des bénéfices. La somme énorme, pour le temps, de 300,000 florins (1) d'or, était annuellement destinée à l'a-

(1) Le florin d'or pesait 3 deniers ou un huitième d'once. En estimant l'once à peu près à 100 fr., un florin d'alors représenterait aujourd'hui 12 fr. 50 cent. Vu la rareté du signe monétaire, 300,000 florins devaient procurer une quantité considérable de marchandises. Si on veut apprécier quelle valeur relative avaient

chat de ces draps connus dans le commerce sous le nom de *français*, et transportés, après avoir reçu leurs diverses préparations, en Orient et sur tous les rivages de la Méditerranée. Actuellement toute la fabrication de la draperie toscane se trouve presque concentrée à Prato; je n'ai pas pu savoir quel nombre de pièces elle produisait : aux jours de sa splendeur il s'élevait à soixante-et-dix mille.

La plus importante manufacture est, sans contredit, celle des soies, mais plus pour la filature que pour les tissus; quant à ceux-ci, ils ne peuvent approcher, ni par la grandeur de la fabrication, ni par l'élégance des étoffes, de celles de France, d'Angleterre, de Zurich et des bords du Rhin. Les seuls tissus florentins qui jouissent d'une réputation spéciale, sont les draps de soie noirs qui occupent environ 2,000 ouvriers, et dont la couleur a, tout à la fois, le foncé et le brillant auxquels elle peut atteindre; de plus ce noir est solide et ne déteint point. Ces draps de soie sont plus épais, plus corsés, plus durables que ceux des autres fa-

les métaux précieux en 1433, il suffira de savoir que Florence consacrait seulement 300 florins d'or à la nourriture annuelle de huit magistrats, appelés prieurs, et d'un notaire, qui devaient sans cesse résider dans le palais de la seigneurie. Sur cette somme on prenait aussi les frais des festins que la république donnait aux ambassadeurs et aux seigneurs étrangers.

briques, et contiennent, dans la même longueur, une plus grande quantité de matières, soit soyeuse, soit colorante. Leurs qualités proviennent, dit-on, de l'emploi des organsins du val d'Arno, qui ont la propriété d'absorber plus de substances tinctoriales que les soies de tout autre pays. On assure que les teinturiers de Florence peuvent charger ces organsins (1) de cent pour cent de gallate de fer, et même qu'ils dépassent de beaucoup cette proportion. Aussi cette espèce de soierie est-elle recherchée par les Orientaux, qui, ne changeant jamais de modes, visent à la solidité; mais la plus grande exportation s'en fait en Angleterre, et surtout aux États-Unis pour des robes du matin, et ce commerce a des débouchés réguliers. Néanmoins, le travail de ce tissu est vulgaire et assez imparfait. Il semblerait donc qu'avec un échantillon, si aisé à se procurer, et en faisant venir de la soie du val d'Arno, il n'eût pas été difficile de l'imiter; cependant jusqu'à présent on n'avait pu y parvenir; mais enfin, un habile fabricant de Lyon, M. Arquillière, a été dernièrement s'établir pendant plusieurs mois à Florence, et a fini par saisir les procédés propres à la teinture et au tissage. Probablement

(1) On appelle organsins les soies destinées à composer la chaîne de l'étoffe.

cette découverte diminuera l'exportation florentine, qui, en 1838, allait au-delà de trois millions; celle des autres soieries arrive à peine à une valeur de cent mille francs, et n'est destinée que pour l'Italie, et principalement pour les États-Romains.

Sienne emploie un millier d'ouvriers à tisser des lévantines et des taffetas pour les parapluies; mais cette fabrique reste stationnaire faute d'industrie, et surtout de capitaux.

Les journaux français ont parlé d'une manufacture de soierie établie sur une grande échelle par un Russe, possesseur d'une immense fortune, et fixé depuis long-temps à Florence; ils ont aussi prodigué l'éloge à ce rival de nos manufacturiers, et vanté ses efforts, louables sans doute, puisqu'ils tendaient à augmenter la prospérité de sa nouvelle patrie; mais il ne paraît pas qu'ils aient été profitables à la Toscane et à lui-même. Cet établissement n'a pu acquérir aucune extension capable d'inspirer de la jalousie aux fabricants nationaux ou étrangers; depuis sa fondation il a même été en continuelle décroissance, et peut-être, en ce moment, a-t-il cessé d'exister.

Maintenant que l'on vient de parcourir le tableau succinct des principales manufactures toscanes, on peut se demander quelles causes amenèrent leur décadence dans un pays qui tint, au moyen-âge, le premier rang dans l'industrie euro-

péenne. Elles ne furent point les mêmes que celles qui précipitèreut la chute du commerce vénitien ; savoir, la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance et l'interruption des transports des marchandises orientales au travers de l'isthme de Suez et de la Méditerranée ; car l'ancienne Florence ne fut jamais une puissance maritime. Jusqu'au milieu du seizième siècle, temps où le port de Livourne acquit une réelle importance, elle frétait ordinairement des vaisseaux étrangers, et l'on a vu, dans l'exposé du mouvement de ce port, qu'encore à présent le pavillon des autres nations y prédomine. Deux causes contribuèrent surtout à faire descendre l'esprit manufacturier des Toscans à ce qu'il est aujourd'hui. Quoique le gouvernement républicain eût un système d'impositions vicieux, puisque souvent, pour subvenir à ses besoins, nécessités par des entreprises militaires au-dessus de ses forces, il chargea l'exportation de ses produits manufacturés de droits onéreux, et notamment la draperie ; quoique souvent la cité fût sujette à des troubles désordonnés, à des proscriptions non seulement de familles industrielles et opulentes, mais même de classes entières de citoyens attachés à un parti politique, et qu'il s'en suivit une réelle dépopulation ; quoique chacun en souffrît également, et que l'exil, les confiscations tombassent tour-à-tour sur les

Guelfes et les Gibelins ; cependant les manufactures prospéraient parce qu'elles ne craignaient aucune concurrence (1). Excepté l'Italie et quelques parties de l'Espagne soumises aux Maures, le reste de l'Europe, plongé dans la barbarie, faisant fuir l'industrie devant la féodalité, rançonnant les marchands quand il ne les détroussait pas sur les routes, consommait et ne produisait point. Il se bornait à vendre aux Vénitiens, aux Gênois, aux Florentins, les matières premières que la nature lui donnait, et les rachetait ensuite, sous une forme différente, des mains des industrieux Italiens. Mais au moment où les ténèbres se dissipèrent, où les communes affranchies purent travailler pour elles-mêmes et non plus pour les seigneurs, chaque contrée aspira aux profits de la fabrication ; la Flandre se réserva celle des lainages ; instruit par des émigrés lucquois, le midi de la France s'empara des soieries ; les tissus de lin et de chanvre

(1) Ce qui le prouve, c'est le prix auquel s'élevaient certaines étoffes de laine et de soie brochées. Dans un compte de partage d'un famille florentine, qui date de 1425, on trouve l'estimation d'habillements donnés à une femme en cadeau de noce. Une robe de soie et or est évaluée à 100 florins d'or, soit 1,250 fr.; une autre de drap, soie et or à petites fleurs, 75 florins ou 937 fr.; mais, comme on l'a déjà fait observer, la rareté du numéraire donnait à ces sommes une valeur bien plus grande que celle qu'elles ont aujourd'hui.

furent le partage de l'Allemagne et de la Picardie; les papeteries s'établirent en plusieurs pays, et le commerce de banque fit la prospérité d'Anvers, d'Augsbourg, de Cadix et de plusieurs villes françaises; le monopole de l'argent échappa aux Lombards, nom sous lequel on désignait tous les banquiers italiens. La grandeur de Florence dut donc inévitablement décroître. Une autre cause destructive agit aussi puissamment, ce fut la répudiation du commerce par les familles nobles. Sous la république, non seulement elles s'y livraient, elles le tenaient à honneur, mais elles y étaient obligées si elles voulaient participer au gouvernement, puisque, pour arriver aux places, toutes électives dans cette démocratie, il fallait se faire admettre dans un des corps des métiers. Lorsque, après de longues convulsions, cette démocratie eut succombé sous ses propres excès, et que le pouvoir héréditaire devint la proie d'un bâtard des Médicis, l'esprit de la noblesse changea avec les nécessités. Si elle était délivrée du joug populaire, elle passait sous le caprice d'un maître absolu, car l'Italie ne connaissait alors aucune pondération des pouvoirs; elle ignorait les états généraux et les grands corps judiciaires de France, ainsi que les droits attachés aux trois Ordres; il n'existait chez elle aucune trace des parlements d'Angleterre, des cortès de Castille et d'Arragon, et des

constitutions de l'empire allemand. Dans cet état de choses les nobles Florentins sentirent, par instinct, que pour acquérir de l'influence auprès du souverain, il fallait prendre les mœurs de cour, devenir grands possesseurs terriens, et passer leur vie au palais dans une oisive assiduité; répudiant l'industrie ils troquèrent leur fortune mobilière contre de vastes propriétés. Le commerce, ainsi privé de capitaux circulants, déclina rapidement, et d'autant plus que ceux qui cédèrent leurs terres aux gentilshommes, voulurent aussi en imiter la conduite, et s'anoblissant par le *far niente*, se constituèrent des rentes. Il faut dire également que rien ne combattit cette funeste propension à déserter l'industrie, que les princes du sang des Médicis s'occupèrent peu du commerce quoiqu'ils lui dussent leur primitive splendeur, et que sous leurs règnes il s'amoindrit sans cesse. Ce n'est que la branche autrichienne qui en a senti toute l'importance et s'est appliquée à le protéger. En ce moment le mouvement manufacturier est en ascendance et peut devenir important. La Toscane suit l'esprit du siècle et tend à devenir industrielle, depuis quelques années il s'y est opéré une révolution dans les habitudes des classes élevées de la société; long-temps adonnées aux arts, aux occupations littéraires plutôt qu'aux spéculations commerciales, elles cherchent maintenant les connais-

sances en économie politique. Les manufactures sont encouragées, d'importantes entreprises se forment, et la haute noblesse elle-même s'y associe. On ne peut nier que c'est à l'instruction plus répandue, à l'exemple des nations voisines, aux voyages plus faciles, plus fréquents et qui fournissent des termes de comparaison, que l'on doit ces heureux résultats. Si l'invention de la poudre changea l'ordre social au quatorzième siècle, ce sont aujourd'hui la chimie, la mécanique, et la puissance de la vapeur, qui donnent une face nouvelle au dix-neuvième.



ROUTES.

Les routes sont parfaitement entretenues d'après le système de Mac Adam, et les matériaux de bonne qualité, calcaire dur, concassés avec soin et régulièrement. Les cantonniers, assez rapprochés pour pouvoir suffire à leur travail, paraissent intelligents et zélés, à en juger par leurs œuvres. Ces routes ont une largeur moyenne de 30 à 32 pieds,

ce qui est tout ce qu'il faut pour les chemins même les plus fréquentés, et coûte moins d'entretien. En France nos anciennes routes royales sont démesurément larges, surtout aux abords des grandes villes. En Toscane on ne les voit point bordées d'arbres à hautes tiges, ce qui contribue à les conserver en état de siccité. Le mûrier qui ne dépasse pas 20 à 25 pieds, l'olivier au léger feuillage, et la vigne grimpante sur des érables étêtés, leur servent d'ornement et ne leur portent aucun dommage. Nos ingénieurs français ont également reconnu le tort que font à nos voies publiques, en favorisant l'humidité, les ormes plantés, les uns par Sully, les autres sous le règne de Louis xv, et s'appliquent à les supprimer.

Pour ne pas revenir sur le sujet des voies de communication, je parlerai tout de suite du pavé de Livourne, de Pise, de Florence et d'autres villes italiennes. Il est en grandes dalles, d'une commodité extrême pour les piétons, et auxquelles les chevaux s'habituent aisément; mais au lieu d'être taillées en parallélogrammes ou en hexagones dont tous les côtés peuvent se toucher, et dont l'assemblage est facile, elles sont de formes irrégulières et de grandeur inégale; en sorte qu'il faut de nombreux essais et beaucoup d'art pour les réunir. Cette manière de paver les rues remonte-t-elle à une antiquité reculée, est-ce une tradition cyclopéenne?

On sait, en effet, que les habitants primitifs de l'Étrurie et du centre du Péloponèse, ne taillaient point en parallélipipèdes ou en cubes les pierres des murs d'enceinte de leurs villes et de quelques-uns de leurs monuments; mais qu'ils les formaient de solides irréguliers qu'ils assemblaient par tâtonnement, et dont les angles s'enchevêtrant donnaient aux constructions une telle solidité qu'elles subsistent encore, après trois mille ans, et sous le climat pluvieux de l'Italie en hiver. Le pavé de Florence, sans cesse pressé par les voitures, est résistant, et présente également peu de traces de disjonction. Il est, au reste, fait sur le modèle des voies romaines.



POPULATION.

La population de la Toscane éprouva de grandes variations par le fait des guerres civiles, des exils auxquels furent condamnés un grand nombre de citoyens, et surtout par l'effroyable peste de 1348 et celle de 1630. Depuis cette dernière époque

jusqu'en 1823, elle resta à peu près stationnaire, surtout sous le règne de Côme III, puisque les naissances et les décès se balancèrent. Sous le mauvais gouvernement de Gaston, dernier des Médicis, elle diminua de nouveau, fléchit encore pendant l'administration insouciante des lieutenants de François de Lorraine, et ne reprit un mouvement ascensionnel et continu en 1765, que sous le règne éclairé et réparateur de Léopold. Sa progression a été surtout très-active de 1800 à 1834; ce bienfait est dû à l'aisance du peuple, à une meilleure hygiène, et à l'extirpation, à peu près entière, de la petite vérole.

En 1814 le nombre des habitants s'élevait à 1,154,686; en 1824, à 1,243,254; en 1834, à 1,401,336. Aux années correspondantes, celui de Florence était de 76,627, de 88,088 et de 96,240; il doit maintenant dépasser 100,000. Sur cent enfants nés dans cette ville, il y a quatre ou cinq garçons de plus que de filles. Ce fait est curieux, car ordinairement, en Europe, les naissances masculines ne dépassent les féminines que de un à deux pour cent.

La Toscane est divisée en juridictions ou départements dont voici la population respective en 1824.

de Florence. .	833,631 habitants.
de Pise . . .	242,154
de Sienne. . .	116,819
de Grossetto. .	50,650

Il est à noter que, sur ces nombres, celui des ecclésiastiques séculiers et réguliers montait à 14,484, c'est-à-dire était de 1 sur 86 régnicoles; proportion qui surpasse celle de presque tous les autres pays.

Les Toscans ne sont pas remarquables par leur beauté. En général leur race est petite, principalement dans les classes inférieures, et présente rarement cette noblesse de formes si commune dans plusieurs contrées d'Italie. A peine voit-on à Florence une belle femme parmi toutes celles qui y circulent. Les anciens habitants des républiques italiennes, souvent jaloux de la richesse et de la prédominance de Florence, se vengeaient par des quolibets et l'appelaient la ville aux bossus; le fait est que la gibbosité y est très-commune. Ce qui est remarquable, c'est que, malgré l'infériorité de cette population, le caractère de l'Ecole de peinture et de sculpture florentine ait été celui de la force et même de son exagération. A-t-elle voulu par là contrebalancer, pour ainsi dire, la faiblesse de ses modèles? Cependant à la campagne le sang est plus beau, surtout dans la montagne, où les femmes de quelques cantons jouissent d'une grande réputation pour la régularité de leurs traits; mais il n'en est pas moins vrai que la grande majorité des Toscans est au physique une race médiocre. Ce défaut de puissance corporelle ne tient

point à la misère; car les Florentins, quoique naturellement sobres, ne connaissent pas les dures privations et le travail excessif qui pèsent sur les ouvriers et les cultivateurs d'autres pays. Un gouvernement doux et paternel, l'humanité et le bon esprit de la noblesse et des grands propriétaires, cherchent sincèrement à bonifier le sort du peuple, et leurs efforts sont couronnés du succès.

La classe riche, élevée en position sociale, est plus belle; ce qui provient, je pense, de ce qu'elle croise davantage sa race par des mariages avec des étrangères. Ce ne sont point le confortable, la meilleure nourriture, les soins corporels, qui influent, autant qu'on pourrait le croire, sur la grandeur et la force des races; puisque nos campagnards et nos ouvriers des petites villes de la Normandie, de l'Alsace, de la Franche-Comté, ne vivent pas mieux que ceux de la Toscane, et sont pourtant remarquables par leur haute stature. Autant que j'ai pu le remarquer, en diverses contrées, le bien-être a une action plus réelle, plus favorable sur le moral, sur l'intelligence de l'espèce humaine, que sur son physique. Raison de plus pour le procurer au peuple, puisqu'il perfectionne en lui ce qu'il y a de plus noble, ce qui le distingue et le sépare de toutes les autres créatures.

Les mœurs actuelles sont bonnes, et les crimes extrêmement rares. Il n'en fut pas ainsi sous le

gouvernement des premiers grands ducs de la famille des Médicis; et, pour des temps plus anciens, l'histoire nous a retracé les affreuses débauches auxquelles se livrèrent les Florentins, après la peste du quatorzième siècle qui dépeupla leur république. Les mœurs se sont-elles adoucies à mesure que le code criminel s'est adouci lui-même, ou bien est-ce le code qui a obéi aux mœurs; c'est ce que je ne puis décider. Il faudrait un long séjour dans le pays et d'assidues observations pour résoudre le problème. Ce qui est certain, c'est que la population toscane et florentine, jadis si turbulente, si portée à la vengeance, si prompte à abuser de sa force envers ses ennemis, étrangers ou concitoyens, est maintenant remarquable par son urbanité. On n'entend dans les rues ni cris, ni querelles; on n'y voit aucune trace d'ivrognerie. Les habitudes ainsi que les goûts populaires se sont empreints d'une certaine élégance. Ainsi, le peuple fréquente l'opéra; dans les cafés les plus splendides il vient prendre des glaces, des sorbets, et s'y asseoit à côté des notabilités de la ville. A Naples aussi les lazzaroni prennent des glaces, mais c'est sur les places publiques. Dans le café Doneï, le plus beau de Florence, je voyais les carrossiniers, les marchandes de bouquets, déjeûner avec du chocolat. Puisque j'ai parlé de bouquets, je dirai que le goût des fleurs est très-prononcé à

Florence, et qu'il s'étend jusqu'aux plus basses classes. On voit, sur les étalages des fleuristes placés dans les rues, presque toutes les espèces exotiques cultivées à Londres, à Paris, et en Belgique. Ces fleuristes sont célèbres, depuis long-temps, en Italie, pour la perfection de leur culture.

Depuis l'accession au trône de Toscane, en 1743, des princes autrichiens, les grands ducs se sont tous appliqués, et avec un esprit de suite, à perfectionner l'état moral et matériel du pays; ils ont eu le bon sens et la patience de procéder au bien, sans secousses, sans précipitation, en réformant les mœurs par degrés, en n'admettant que ce qui était possible dans les conditions présentes; aussi ce bien a été durable, apprécié, et la population chérit la personne de ses souverains et leur gouvernement. La Toscane est la contrée qui offre le moins de ces hommes ardents et à désorganisatrices utopies, qui sont encore nombreux dans les États Romains, dans le royaume de Naples, et dont le rêve, généreux il est vrai, est l'unité et la complète indépendance de l'Italie. L'indépendance ne peut s'obtenir sans l'unité, et l'unité est impossible avec le caractère et la jalousie italienne; elle n'a jamais existé depuis le cinquième siècle, et l'habitude du patriotisme local est prise. Où serait la capitale et le centre d'action du gouvernement? Il semble placé par la nature

à Rome, située à égale distance des deux extrémités de la péninsule; mais Gênes, Turin, Milan, Venise, Florence, Naples, autant ou plus considérables qu'elle, voudraient-elles reconnaître sa suprématie, lui obéir, et perdre les avantages que leur donne le rang de capitales ? je ne le crois pas et je pense pouvoir affirmer le contraire, si je m'en rapporte à des Italiens sages et en position de bien connaître les intérêts et l'opinion véritable de leur pays. Faire de ces villes et de leur territoire autant d'états séparés, sans liens qui les unissent, ce serait les exposer à tous les désordres du moyen-âge qui ont amené leur ruine et leur servitude au quinzième siècle et au seizième. Les confédérer est tout aussi impraticable; les Italiens, non plus que les Grecs de l'antiquité, n'ont jamais pu se soumettre aux règles d'une confédération permanente; il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler les stériles efforts d'Epaminondas, de Philopémen, en Grèce; et en Italie, de Pétrarque, des premiers Médicis, et de quelques esprits supérieurs.





INSTRUCTION PUBLIQUE.

L'instruction publique est en honneur dans toute la Toscane ; les écoles primaires et celles d'un ordre plus élevé, jusqu'aux transcendantes des Universités, sont nombreuses et activement protégées par le gouvernement, la noblesse, et l'instinct populaire. L'esprit à la fois vif et réfléchi des Toscans a toujours eu besoin des occupations intellectuelles. On voit, dans les anciennes chroniques de Florence, combien déjà les écoles étaient fréquentées. L'habitude si générale à Florence, à Sienne, et à Pise, de se livrer au commerce, obligeait leurs habitants de savoir lire, écrire et calculer. Pour la haute instruction, Pise et Florence offrent les plus grandes ressources; les bibliothèques, les cabinets de physique, d'histoire naturelle, d'anatomie, sont riches et nombreux; partout brillent les chefs-d'œuvre des arts. Il est impossible qu'au milieu de tant de facilités pour s'instruire, de

tant de termes de comparaison, l'intelligence d'un peuple ne se développe pas; aussi, Florence est-elle la ville d'Italie qui contient le plus d'hommes distingués.

Tout le monde sait quel mouvement les Médicis, depuis Côme l'ancien, jusqu'à Léon X, imprimèrent à la littérature, aux sciences et aux arts; leurs successeurs, devenus souverains absolus, craignirent l'indépendance des commerçants et des lettrés. Ne pouvant anéantir la somme de connaissances, de richesses acquises, ils s'efforcèrent du moins d'obtenir un temps d'arrêt, et s'appliquèrent principalement à calmer l'effervescence des esprits et à façonner les Toscans à l'obéissance. Ils n'y réussirent que trop bien: le commerce disparut; les riches négociants se firent nobles et seigneurs terriens; la littérature surtout déclina rapidement, et les arts, qu'elle n'inspirait plus, tombèrent aussi en langueur. Mais depuis le milieu du siècle dernier, leur état stationnaire et même rétrograde est redevenu ascensionnel. C'est une justice à rendre à la branche lorraine-autrichienne qui a succédé au dernier Médicis, que d'avouer qu'elle n'a rien négligé pour relever et propager l'instruction en Toscane. Son gouvernement, fondé sur la raison et sûr d'être aimé, n'a point craint d'éclairer ses sujets; peut-être un instinct secret

lui disait-il qu'il en serait mieux apprécié par eux. La noblesse, dégagée de l'esprit de faction et ne s'occupant plus de spéculations commerciales ou industrielles, comme sous la république, s'est activement associée à ses bonnes intentions: cette classe de citoyens, toujours riche et puissante, a possédé et possède encore des hommes du plus grand mérite et dont les noms sont connus de toute l'Europe. Grâce à la bonne instruction et au bonheur dont il jouit, le grand duché n'a été troublé, depuis le commencement de la révolution française, par aucun mouvement politique provenant du fait des habitants.

Cette quiétude n'empêche pas les Florentins d'être parfaitement au courant de ce qui se passe en Europe, et de suivre avec un vif intérêt nos débats parlementaires, puisque les journaux de tous les pays et de toutes les opinions sont reçus en Toscane. Au cabinet littéraire de M. Vieusseux se trouvent sur la même table, le *Moniteur,* la *Presse,* le *Journal des Débats,* le *Temps,* le *Constitutionnel*, le *Courrier*, le *Messager*, le *Journal du Commerce*, le *Bon Sens*, la *Quotidienne,* la *Gazette de France*, etc.; il y en a pour tous les goûts, pour toutes les passions, pour toutes les croyances. J'avertis, pour leur gouverne, nos hommes politiques et les honorables de nos Chambres, qu'ils sont jugés, par la sagacité florentine,

avec beaucoup d'habileté, et qu'elle démêle parfaitement tous les motifs publics ou secrets qui les font parler ou agir. En général, l'Italien juge sur les œuvres, saisit promptement les inconséquences de conduite, les variations de doctrine, les contrastes entre les actes et les paroles, et n'accorde qu'une médiocre estime aux prolixes discoureurs; il lui faut du positif. Aussi les discussions sur les intérêts matériels, sur les canaux, les chemins de fer, les douanes, les prudentes réformes de législation, obtiennent-elles son approbation beaucoup plus que les creuses théories.

Les écoles mutuelles existent en Toscane depuis long-temps, et ont été établies presque au moment où elles furent connues en Europe. L'enseignement primaire est entièrement libre; se fait qui veut maître d'école sans être obligé de fournir un brevet de capacité, un certificat de bonnes mœurs, comme en France, et sans être inspecté; mais, si ce qu'on m'a dit est vrai, l'inspection est remplacée par un fâcheux moyen de police, par l'espionnage; l'administration arrive ainsi à connaître la conduite et le degré de talent des maîtres. Il existe aussi à Florence, et dans d'autres villes du grand duché, des écoles pies tenues par des religieux, consacrées à la première éducation, et qui ont beaucoup d'analogie avec celles des Frères de la Doctrine Chrétienne; comme celles de

France, la concurrence les a perfectionnées; tenues comme elles par des hommes soumis à une règle uniforme, débarrassés de tous soins de famille, pour qui le bénéfice n'est rien, et l'accomplissement d'un saint devoir est tout, elles sont bien supérieures à toutes les autres.

Florence possédait, en 1838, deux salles d'asile fondées, je crois, par les Frères de la Miséricorde, pieuse et noble institution sur laquelle je donnerai bientôt quelques détails.

La capitale de la Toscane possède plusieurs bibliothèques publiques, célèbres par leurs richesses, le nombre et l'antiquité de leurs manuscrits; quoiqu'elles se rattachent immédiatement à l'instruction, je réserve leur description ainsi que celle du cabinet d'anatomie et d'histoire naturelle, pour le moment où je m'occuperai des monuments florentins.

Le séjour des Français en Toscane sous le gouvernement impérial, y a laissé des traces sensibles de leur manière de vivre, de leurs habitudes, dans les classes élevées, répandu l'usage de notre langue et le goût de notre littérature. En somme, les mœurs du grand duché sont les plus douces, les plus élégantes de l'Italie, et l'instruction y a puissamment contribué.



ÉTABLISSEMENTS DIVERS.

LOTERIE. — MENDICITÉ. — HOSPICES. — CONFRÉRIE DE LA MISÉRICORDE. — VACCINE. — PRISONS. — CONTRAINTE PAR CORPS. — MODIFICATION AU CODE CRIMINEL.

La loterie est, en grande partie, la cause de la mendicité et peuple les hospices. Quand toutes les ressources sont épuisées par les perfidies de la prétendue roue de fortune, il faut bien mendier ou aller mourir à l'hôpital; il est étonnant que cette déplorable institution subsiste encore sous un gouvernement si probe et si animé d'intentions paternelles. Non seulement il y a une loterie à Florence, mais je crois qu'il en existe une autre à Sienne. On permet même d'afficher celle de Rome; mais je n'ai pu savoir quelles conventions étaient faites, à ce sujet, entre les deux états; car il n'est pas probable que la Toscane laisse écouler son numéraire en pays étranger,

sans y trouver un intérêt quelconque et une part dans la recette. Non seulement le peuple est très-enclin à ce jeu, mais on prétend que des hommes riches, élevés en dignité, sont possédés de la même passion; seulement ils s'enveloppent d'un peu de mystère. Est-ce comme revenu fiscal que l'on conserve la loterie; la source en est impure, et d'ailleurs elle affaiblit d'autres branches d'impôts en diminuant la consommation. Est-ce par crainte des tirages clandestins; une police vigilante et les tribunaux suffisent pour les rendre rares et peu dangereux. En France tous les inconvénients signalés par quelques orateurs des Chambres, ne se sont pas réalisés, lorsque des lois éminemment morales ont supprimé les jeux et la loterie.

La mendicité, permise ou tolérée dans la campagne, dans les petites villes, où elle est insupportable pour les voyageurs, par le nombre et l'importunité persistante des mendiants, n'est pas soufferte à Florence excepté en faveur des aveugles; ceux-ci restent à leur place, sur les quais et les ponts, sans proférer une parole, et c'est ordinairement une jeune fille, leur compagne fidèle, qui sollicite pour eux la charité des passants.

Une maison de travail, pour les pauvres, a été fondée depuis long-temps, et peut contenir sept à huit cents individus; mais habituellement il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi peuplée. Les

règlements sont sages et judicieux, les administrateurs zélés, et cependant cet établissement obtient peu de succès. L'amour de l'indépendance, de ce paresseux vagabondage qui a tant d'attrait pour la basse classe, lui rend cette maison odieuse. Sous l'administration française, plus forte, plus sévère que celle de la Toscane, cet hospice n'avait pas mieux réussi; cependant les travailleurs y sont parfaitement traités et y reçoivent une abondante nourriture; ils y fabriquent des tapis, de la bonneterie pour le Levant et d'autres tissus de bonne qualité. Cette maison a toujours plus coûté qu'elle n'a rapporté; mais c'est une dépense bien entendue, une intelligente charité dans laquelle on doit persister.

Parmi les établissements charitables, on ne saurait trop louer celui de la Miséricorde, qui réunit les soins les plus touchants, les plus utiles, de la religion et de l'humanité. Cette nombreuse confrérie, qui prodigue aux malades les secours à domicile, et qui a établi plusieurs dispensaires, remonte au treizième siècle. Elle fut fondée lors de la grande peste qui enleva la moitié des habitants de Florence; et certes, il fallait un grand courage, une profonde conviction religieuse, pour se dévouer au service de mourants dont le mal était si terrible, que, sur cent personnes frappées, à peine une seule échappait, au dire des chroni-

queurs contemporains. Les plus grands seigneurs tiennent à honneur de faire partie de cette confrérie; mais par une bizarrerie, qui est probablement le résultat de la proscription qui atteignit les nobles Florentins aux quatorzième et quinzième siècles, et les repoussa de tous les emplois publics, ils ne peuvent être que simples frères; les grades et les honneurs de la corporation leur sont interdits; ils n'en remplissent pas moins leurs pieuses fonctions. Revêtus d'une robe et d'un capuchon noirs qui voile leur visage, ils transportent aussi les blessés à l'hôpital, et les morts à leur dernière demeure. On est habitué, m'a-t-on dit, à Florence, à les voir quitter les réunions les plus brillantes, lorsque la cloche du Dôme les convoque, et courir où leurs vœux et leur devoir les appellent. Peut-être, en lisant ce paragraphe, quelques personnes l'accueilleront avec un dédaigneux sourire; mais, quant à moi, j'avoue hautement que je suis plein de respect pour toutes les institutions qui rapprochent le riche et le puissant des misères humaines, et le font souvenir de l'égalité devant Dieu. Les Frères de la Miséricorde exécutent ce que nos discoureurs modernes conseillent; cela vaut mieux que des paroles.

L'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle fut fondé en 1287, par Falco Pertinari, père de cette Béatrix que le Dante a rendue si célèbre. Cet hospice

prétend être le plus ancien grand établissement de ce genre en Italie. Chose étonnante, si elle est vraie; car en France beaucoup d'hôpitaux furent établis dès le sixième et le septième siècles; celui de Paris date de 660, et celui de Lyon de 542. La façade de ce monument noble et simple et due aux plans des architectes plus modernes, Buontalenti et Parigi, est très-belle. Le petit hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, où l'on traite aussi les aliénés, est cité par Howard. Les soins donnés aux malades dans ces deux hôpitaux, sont bien entendus. L'école médicale de Florence est à la hauteur actuelle de la science, et soutient dignement sa réputation commencée sous Redi et Cocchi. La vaccination est généralement pratiquée en Toscane, et gratuite; aussi voit-on peu de personnes portant les traces de la petite vérole.

Si l'on doit louer les hôpitaux et les œuvres de charité de la Toscane, il n'en est pas de même des prisons; par un contraste étonnant pour un pays, où tous les établissements publics méritent des éloges par le soin qu'on apporte à leur entretien, elles sont dans un état déplorable : oubli extraordinaire de la part d'un gouvernement, qui, depuis un siècle, a fait tant d'utiles améliorations et réformé tant d'abus ! Cependant le grand duc s'occupe, depuis quelque temps, de cette partie si importante de l'administration.

Il y a deux prisons à Florence, et une maison de correction pour les enfants. La prison du tribunal est celle où l'on enferme les prévenus, qui, en terme moyen, sont au nombre de cent ; l'autre est destinée aux condamnés. Le régime de ces lieux de détention, surtout celui des condamnés, est extrêmement sévère. Les prisonniers, réunis presque tous dans de vastes salles, ne sont nullement astreints au silence ; se corrompant mutuellement, en proie à toutes les misères, ne recevant qu'une nourriture de mauvaise qualité, quoique abondante, ils n'ont pas même de la paille pour se coucher, et une couverture pour se garantir du froid. Le corps et l'ame souffrent également dans ces prisons. A Pise et à Livourne le régime est le même.

Dans la maison de correction pour les enfants les mêmes vices existent. La nourriture est meilleure ; mais les jeunes détenus couchent en commun dans des dortoirs, et ne sont pas soumis au silence pendant leur travail. Cet établissement fut fondé en 1782 par Léopold. Il était bon alors, vu le peu de connaissances acquises à cette époque sur les pénitentiaires ; mais comme on n'y a presque rien changé, il n'est pas maintenant ce qu'il devrait être, depuis que tant d'études et d'expériences ont été faites sur le gouvernement des maisons de détention. Les enfants, tous obligés d'apprendre

un état, sont enfermés sur la requête des parents ou tuteurs, et à leurs frais; mais s'ils appartiennent à des familles dont la pauvreté est prouvée par certificats des autorités locales, ils sont entretenus sur un fonds assigné à cet effet. On commence à perfectionner son administration intérieure, et à y introduire le régime cellulaire.

Il en est de même à la prison centrale de Volterra, où les détenus sont également appliqués au travail. Le mouvement de perfectionnement est imprimé, et la haute administration a conçu des projets utiles pour l'amélioration matérielle et morale des prisons.

Trois bagnes existent en Toscane : ceux de Pise, de Livourne, et de Porto-Ferrajo dans l'île d'Elbe. A Pise et à Livourne les forçats sont employés au balayage des rues, et à quelques travaux pénibles dans l'intérieur de la prison. Le bagne de Pise, qui n'est qu'un dépôt provisoire, contient peu de condamnés; mais à Livourne leur nombre s'élève à peu près à trois cents. Divisés en deux catégories, selon qu'ils sont au bagne, à temps ou pour la vie, ils portent des habits de couleurs différentes. Pour toute nourriture on ne leur donne que du pain et une détestable soupe; mais, avec le produit de leur travail, ils peuvent acheter ce qu'ils veulent, ce qui est sujet à de graves inconvénients; car là, comme dans tous les lieux où cet

abus est toléré, le salaire est employé à se procurer des liqueurs spiritueuses. Quand les forçats sortent pour leur travail, ils sont ferrés et accouplés deux à deux; lorsqu'ils rentrent dans la prison, on les déferre. Sur leur veste un écriteau indique le crime qu'ils ont commis; il en résulte qu'ils s'accoutument à la honte, et qu'ils sont tellement connus, qu'à l'expiration de leur peine ils ne trouvent aucun travail et aucune ressource. La Toscane a trop peu d'étendue pour qu'ils puissent se cacher au loin et tromper les regards.

La législation touchant les débiteurs insolvables est adoucie de fait, mais non de droit, car il est extrêmement rare de voir arrêter quelqu'un pour dettes. Un des premiers banquiers de Florence me disait que, dans cette ville, on pouvait devoir, sans crainte, à peu près toute sa vie. La loi est toujours rigoureuse dans son texte, mais seulement contre les vrais négociants. La lettre de change souscrite par celui qui ne fait pas le commerce, n'entraîne point la contrainte par corps. Cette sévérité de la loi contre le négociant provient des anciennes mœurs toutes commerciales. Dans ces républiques toscanes, où l'on n'arrivait à la fortune, à la considération, à obtenir une part dans l'administration du pays, que par le négoce, et en étant membre d'une des corporations des métiers, le premier besoin était de protéger le créancier

contre la mauvaise foi du débiteur ; mais à mesure que le commerce n'a plus eu une importance absolue, l'humanité a repris ses droits.

Malgré les bonnes intentions et diverses tentatives des prédécesseurs du grand duc régnant, l'organisation judiciaire était restée incomplète et empreinte de la couleur du temps qui l'avait vue naître. Trop compliquée, elle éternisait les procès civils et criminels, et multipliait les juges particuliers, nés de la féodalité et d'anciens droits seigneuriaux. Une ordonnance, du mois d'août 1838, vient d'opérer une réforme importante et libérale; elle a été mise en vigueur dans le mois de décembre qui a suivi sa promulgation.

L'ancienne législation ne répondant plus aux besoins du pays, et aux mœurs et habitudes des sociétés modernes, depuis long-temps un changegement, devenu nécessaire, était réclamé par la Toscane.

La procédure criminelle restait telle qu'elle fut instituée au moyen-âge. Les accusés n'obtenaient jamais de défenseurs ; sans débats contradictoires, sans confrontation avec les témoins, le chancelier criminel les interrogeait à huis clos. Cette instruction préparatoire avait une haute importance pour le prévenu ; car elle était bien rarement modifiée par le tribunal supérieur de Florence, appelé à prononcer définitivement, attendu qu'il jugeait sur

pièces écrites. De plus, si le chancelier, soit par prévention ou autrement, n'était pas satisfait des dépositions des témoins, il avait le droit de les retenir en prison et au secret pendant plusieurs mois. A moins qu'ils ne fussent doués d'une force d'ame peu commune, ces malheureux devaient finir par déposer au gré du chancelier.

La nouvelle organisation des tribunaux, modelée en grande partie sur celle de France, divise la Toscane en dix arrondissements judiciaires, et dans chaque chef-lieu elle établit un tribunal de première instance civil et criminel. Dans les sous-arrondissements et dans les petites localités, on a institué des vicaires, des juges civils, et des podestats, relevant des tribunaux. Une seule cour d'appel existe à Florence, et suffit, puisque la Toscane n'a pas une population plus considérable que celle de certains ressorts de cours royales en France. C'est au conseil d'état que sont conférées les attributions de cour de cassation.

En matière civile la juridiction des vicaires, des juges civils et des podestats, s'étend aux causes dont la valeur n'excède pas 400 livres, et leur jugement est sans appel jusqu'à la somme de 70. Au criminel ou au correctionnel, ces sortes de juges de paix connaissent des petits délits qui ne dépassent pas une valeur de dix livres, et des offenses qui ne peuvent être punies que de l'emprisonne-

ment d'un jour à huit, et d'une amende d'une livre à vingt-cinq. Dans tous les autres cas ils rédigent la première instruction, font arrêter les coupables, et transmettent l'affaire au tribunal de l'arrondissement.

Les tribunaux civils et criminels des chefs-lieux d'arrondissements, sont saisis des affaires qui dépassent les bornes imposées à la juridiction des sous-arrondissements, et prononcent sans appel jusqu'à la valeur de 800 livres, sauf recours en cassation. Au criminel, et sur réquisitoire du ministère public, ils jugent définitivement les délits commis dans leur ressort, et qui sont punis, par le code pénal, de l'exil de l'arrondissement. Singulière disposition de la loi qui jette dans un canton voisin un homme dangereux!

La cour d'appel prend connaissance, en matière civile, de toutes les affaires portées devant elle, qui ne rentrent point dans les exceptions précitées; et en criminel, de tous les délits qui ne sont pas de la compétence des tribunaux de première instance. Elle se compose de quatre sections; deux pour le civil, et les deux autres pour le criminel. La peine de mort ne peut y être appliquée qu'à l'unanimité des voix.

La consulte ou cour de cassation prononce sur les défauts de forme ou fausse application de la loi dans toutes les affaires portées devant elle. Les

jugements rendus par les conseils de guerre sont pareillement soumis à son pouvoir.

Telle est cette nouvelle organisation. Ses bienfaits sont, dans les affaires criminelles, la suppression des chancelleries et de l'instruction à huis clos et sans confrontation. Maintenant la publicité a lieu pour toute procédure. En civil, elle a supprimé les rotes ou tribunaux d'appel existant dans plusieurs localités, et qui renvoyaient les causes à une quatrième juridiction; car, d'un jugement de première instance, on pouvait appeler à la rote du district, et si celle-ci cassait la sentence, l'affaire était alors portée devant le conseil supérieur de Florence, et de là elle pouvait encore aller à la consulte. Les rouages judiciaires sont donc simplifiés, et la procédure abrégée.

De nouvelles lois, dit-on, doivent compléter cette organisation, mais sagement on veut attendre les conseils de l'expérience.

En fait de législation commerciale, le code toscan a éprouvé, dans la même année 1838, une heureuse modification. La loi livornine a été abolie; loi immorale, plaçant sous une sauve-garde tous les banqueroutiers qui apportaient à Livourne les trésors volés au commerce. Si, dans le commencement de la fondation de ce port, elle lui fut profitable en y accumulant des capitaux, les inconvénients se sont enfin révélés. La mauvaise

foi de ces voleurs était devenue aussi préjudiciable aux négociants de la Toscane, qu'à ceux de l'étranger. Il est fâcheux que l'intérêt personnel ait seul produit un acte de justice que la morale a réclamé de tout temps.



ASPECT DE FLORENCE.

Située en plaine, dans un enfoncement formé par deux branches de l'Apennin qui se séparent et s'ouvrent presque en demi-cercle, Florence, assise sur l'Arno, et peuplée de cent mille ames, est toujours, en apparence, la ville aux discordes politiques, aux émeutes, aux soudaines vengeances du peuple. Qui oublierait qu'il vit au dix-neuvième siècle, se croirait encore aux jours où le beffroi du vieux palais sonnait le signal des révolutions; où le sang des Guelfes et des Gibelins teignait les votes donnés aux *anziani* et aux *gonfalonieri*. En effet, l'aspect de l'ancienne cité est toujours le même. Partout, dans l'architecture florentine, apparaît le caractère de la force et de la

résistance ; partout les regards sont frappés de la masse énorme de ces palais, d'une pesante et indestructible construction, bâtis par les nobles et les riches commerçants pour s'abriter contre les orages populaires ; vastes citadelles, souvent placées dans des rues étroites et tortueuses, elles ont peu d'ornements, excepté dans leurs corniches, dans leurs entablements, très en saillie, et d'où l'on pouvait lancer des projectiles sur les assaillants. Des pierres taillées en bossages, comme à notre palais du Luxembourg, mais dans de bien plus grandes proportions, composent les murs depuis le pavé jusqu'au premier étage : là, des fenêtres éloignées l'une de l'autre augmentent encore l'apparence de solidité du bâtiment. Un second étage couronne le premier, et rarement est surmonté d'un troisième. Cependant ces palais sont très-élevés, car souvent les appartements ont plus de vingt pieds de hauteur, et sont d'une grandeur proportionnée à l'élévation. Presque toutes ces habitations gigantesques contiennent dans leur intérieur une cour carrée, ornée de colonnes doriques ou corinthiennes qui supportent le premier et le second étages, et forment des portiques parallèles aux murs en retrait. On voit peu de colonnades et même de pilastres à l'extérieur et sur les façades. Le maître réservait l'ornement pour l'intérieur, et la défense pour le dehors. En somme, ces vastes

demeures, d'un aspect sombre et sévère, font naître de tristes réflexions; on sent que leurs possesseurs n'y menaient pas une vie paisible; plusieurs ont, suspendues au-dessus de la porte d'entrée, de grandes lanternes en bronze et ornées de sculptures. On dit que la faculté de les avoir était une récompense accordée par la république, un titre d'honneur conservé encore précieusement. Je donne la tradition telle qu'elle existe, car je ne me rappelle aucun passage des histoires florentines qui la confirme. Dans la plupart de ces palais on vend, au détail, le vin des récoltes de leurs propriétaires; usage qui est un reste des mœurs toutes agricoles et commerciales de l'ancienne Florence. Il est à remarquer qu'autrefois à Lyon, peuplé, aux quatorzième et quinzième siècles, de Florentins, le même usage existait, et qu'il était devenu un droit, un signe de bourgeoisie.

Plusieurs maisons de simples particuliers, et occupées jadis par des hommes de classe intermédiaire, sont également de forte construction, surtout dans les vieux quartiers, et surmontées de hautes tours qui servaient et de moyen de défense et d'observatoire; de leurs sommets on pouvait, les jours d'émeute, voir en sûreté ce qui se passait dans la ville. Ces tours, très-nombreuses autrefois, le sont beaucoup moins maintenant. Plusieurs furent détruites par décrets publics, en signe de châ-

timent; et la punition tomba tantôt sur les Guelfes et tantôt sur les Gibelins, selon que l'un ou l'autre parti était en position de vaincre son ennemi. Les tours qui subsistent encore tombent sous le marteau des maçons à mesure qu'une maison a besoin d'être reconstruite, et sont remplacées par le confortable logis moderne. A côté de ces puissantes constructions il s'en trouve beaucoup de chétives et d'un aspect misérable; mélange, au reste, commun à presque toutes les villes d'Italie, qui présentent de continuels contrastes.

La ville est peuplée d'églises, de couvents, de monuments publics, qui tous, excepté ceux construits depuis la fin du seizième siècle, offrent un ensemble et des détails dignes des belles époques du moyen-âge et de la renaissance; mais nulle part on n'aperçoit la svelte architecture gothique. Il semble que les artistes florentins aient craint de présenter, dans leurs édifices, des exemples de légèreté. Plusieurs sont placés dans des rues si étroites, qu'on n'a point le recul nécessaire pour les contempler; on gémit, on s'irrite, de tant d'art inutilement mis en œuvre.

Les quais sont beaux, mais n'occupent, des deux côtés de l'Arno, qu'une partie de ses rives. C'est principalement sur ces quais que l'on voit des habitations de formes modernes. Parmi celles-là le palais Corsini ressemble tout-à-fait à un vaste

hôtel du faubourg Saint-Germain. Le reste des rivages du fleuve est bordé de constructions anciennes, pauvres en apparence, noircies par le temps, mais singulièrement pittoresques, et dont les bases trempent dans les eaux de l'Arno. Quatre ponts, construits en pierres, établissent les communications entre les deux grandes divisions de la ville; le plus ancien, ponte Vecchio, supporte deux rangées de maisons basses et du style du quinzième siècle; au milieu, trois arcades à jour laissent apercevoir les riches coteaux qui environnent Florence; c'est sur ce pont, dans une modeste boutique, que Benvenuto Celini étalait ses précieux bijoux, ses petits et délicats chefs-d'œuvre. Le dernier des ponts, en descendant le cours de l'Arno, ressemble parfaitement, mais dans de plus petites proportions, puisqu'il n'a que trois arches, au Pont-Royal de Paris. C'est la même manière de le rattacher au revêtement du quai, la même forme des piles, la même courbure des arcs; et si on le regarde de l'amont, l'illusion se complète en voyant s'élever en-dessus de lui la verdure de vertes promenades imitant celle des Tuileries. Une cinquième voie de communication suspendue, et située hors de la ville, traverse le fleuve en face du Caccino, parc de plaisance du grand duc; elle atteste les progrès économiques de la civilisation; mais l'œil, habitué aux masses

austères et puissantes de l'architecture florentine, est choqué de la maigreur de ses formes. Ce pont paraît une anomalie au milieu de la Toscane.

Tous les monuments de Florence sont dominés par le Dôme, le Campanile, le Palais-Vieux et son haut beffroi, qui ont vu tant de changeantes résolutions, tant de débats orageux du gouvernement populaire; c'est là que s'assemblaient les conseils de la république. Ainsi s'élèvent encore sur la ville des Médicis, du Dante, des Capponi, des Arozzi, des souvenirs se rattachant aux deux profondes convictions qui résidaient au cœur de l'Italien du quatorzième siècle, la religion et l'opinion politique.

De belles collines, chargées de maisons de campagne, de petits palais, de vignes, d'oliviers, de lauriers, de pins aux vastes parasols, s'étendent autour de la cité en hémicycle, et lui composent une admirable demi-ceinture. Plus loin, l'Apennin montre ses cimes dont les bases portent de nombreux villages, et une foule d'habitations isolées toutes pittoresquement bâties et situées.





FLORENCE.

PALAIS PITTI.

La partie de la ville, située sur la rive gauche de l'Arno, est de construction plus nouvelle que celle de la rive droite; elle est aussi beaucoup moins considérable et proportionnellement moins peuplée, puisqu'une grande portion de sa surface est occupée par de longues rues, larges et tracées en ligne droite par le palais Pitti, le vaste jardin public de Boboli, celui de botanique, le cabinet d'histoire naturelle, la citadelle, et des cultures placées entre les habitations et le mur d'enceinte; sa physionomie est donc plus moderne. Excepté le palais, le jardin, et l'établissement scientifique, qui feront le sujet de ce chapitre, elle contient peu d'objets dignes d'attirer l'attention; et voilà pourquoi je commence par elle, contre l'ordinaire de mes confrères voyageurs, qui courent tout de

suite aux monuments de la vieille Florence. J'aime mieux réserver pour la fin de cette relation ce qui présente le plus d'intérêt sous le double rapport des arts et de l'histoire. Quoique le caractère de l'architecture florentine se révèle encore dans ce quartier de la ville, on sent cependant qu'il s'est formé ou agrandi dans un temps où la forteresse de famille n'était plus obligatoire, où la sécurité commençait à naître dans le domicile du citoyen. Ce n'est qu'aux environs du vieux pont qu'il ressemble en tout à l'ancienne cité, dont il fut longtemps l'un des modestes faubourgs.

Sa gloire, sa splendeur, c'est le palais Pitti, auquel on arrive, en descendant du vieux pont, par la longue rue de la Porte-Romaine. Ce palais, que l'architecte Brunellesco, aidé de son élève Luca Fancelli, commença en 1440 pour la famille Pitti, rivale jalouse des Médicis, et qu'elle ne put achever, fut acheté, et, en grande partie du moins, terminé par le second grand duc Côme Ier, qui trouva la demeure de ses ancêtres trop étroite pour un souverain. La construction, étendue, mais toujours sur le même dessin, sous les règnes de Côme II et de Ferdinand Ier, qui édifièrent les deux ailes, ne fut complétée qu'en 1631, cent quatre-vingt onze ans après la pose des fondations. Sans doute l'orgueil de prince pouvait porter Côme à dédaigner le palais de Laurent de Médicis; mais peut-être

aussi une raison non avouée, et pourtant très-probable, l'engagea-t-elle à préférer cette nouvelle et splendide habitation. En effet, elle est excentrique, puisqu'elle touche presque aux murs d'enceinte de Florence, parfaitement dégagée de tout autre bâtiment, assise au milieu d'un vaste espace composé d'une place et de jardins, et de plus dominée et défendue par la citadelle. Côme trouvait donc, dans le palais Pitti, une condition de sûreté, des moyens de repousser une attaque, que l'antique et centrale maison de ses ayeux ne pouvait lui offrir. Ce qui semblerait prouver que tel fut le but que Côme se proposait, c'est qu'à toutes ces précautions il en ajouta une autre, fort extraordinaire, pour se procurer une retraite encore plus sûre, et susceptible d'une défense plus prolongée, et qui lui permît, en cas de besoin, de répandre des troupes dans le cœur de la ville, et d'opérer ainsi une diversion. Ce prince défiant fit construire une immense galerie, qui, souvent portée sur des arcades, traverse toute la ville jusqu'à l'Arno, passe pardessus le vieux pont et ses maisons, fait ensuite un retour d'équerre, et va enfin rejoindre le bâtiment des administrations, qui lui-même touche au vieux palais, citadelle de la république, située presque au centre de l'ancienne Florence. C'est certainement une des plus grandes constructions que la crainte ait fait entre-

prendre. Elle a un mille de longueur. Au reste, pour excuser Côme, on peut dire que l'époque où il régnait était dangereuse; la république, devenue impossible par les changements de mœurs et la prédominance que de puissantes familles avaient acquise, se débattait néanmoins sous le pouvoir d'un seul.

Ce palais, situé au sommet d'une vaste place dont le plan est rapidement incliné, élève, sans aucun obstacle qui gêne les regards, sa gigantesque masse sombre et rougeâtre. Son aspect extérieur est triste et sévère. Ses longues lignes ne sont interrompues, au premier étage, que par vingt-trois fenêtres en arcades, sans ornements et placées à grands intervalles; treize, de forme pareille, éclairent le pavillon qui le surmonte. Le palais Pitti se composait seulement de cette partie du milieu, et le pavillon en formait le second étage. Le rez-de chaussée n'a que onze ouvertures. Il en acquiert un plus grand caractère de solidité. Ce rez-de-chaussée, le premier, et le pavillon, composent tout le bâtiment qui a pourtant 107 pieds de hauteur; sa longueur est de 450. De chaque côté s'y rattache un portique, également en arcades, dont le style s'accorde avec celui du corps principal. Pour conserver leur horizontalité, ils sont portés chacun par une terrasse dont l'élévation est nulle près du palais, et qui finit par avoir une quarantaine de pieds au

bas de la place. Ces deux soubassements, construits en blocs énormes, bruts, irréguliers, ajoutent encore au grandiose, à l'austérité de l'édifice.

La cour du palais, commencée en 1568, est encore une œuvre gigantesque de l'architecte Ammanato, qui a eu le talent d'en accorder parfaitement le style, quoique plus orné, avec celui de l'extérieur du monument. Un immense portique en arcades, mais dont les pieds droits s'unissent à de hautes et lourdes colonnes doriques en bossage, supporte trois faces d'appartements, à deux étages, également décorées de colonnes ioniques et corinthiennes, dont les fûts aussi bosselés donnent à toute cette construction un caractère étrange, et qui pourtant étonne et plaît à la fois. Une vaste et très-saillante corniche couronne l'œuvre, et augmente son caractère de sévérité. Le portique et les deux étages ont ensemble cent dix-neuf pieds de hauteur. La quatrième face, opposée à la porte d'entrée, se compose d'un vaste mur toujours construit en énormes matériaux; ses seuls ornements sont de grandes niches, et, au milieu, une fontaine embellie par des statues qui offrent une particularité remarquable : quelques-unes sont faites avec une espèce de stuc inventé par Francesco Susini, et, depuis deux cents ans qu'elles existent, elles n'ont éprouvé aucune dégradation, quoique sans cesse exposées à l'air et à l'humidité. Au dessus du

mur on aperçoit les pointes élancées des cyprès, les parasols des pins, la sombre verdure des lauriers et des yeuses du jardin de Boboli, dont le terre-plein est de niveau avec le sommet de la muraille. En entrant dans cette cour profondément encaissée, on dirait qu'elle fut construite pour des hommes d'une autre race, d'une autre stature. Notre cour du Luxembourg, bâtie par ordre d'une Médicis, n'est qu'une petite et froide copie de l'œuvre de l'Ammanato.

Au rez-de-chaussée, et en entrant à droite par le portique, on trouve une salle où sont représentées à fresque les principales actions de Laurent de Médicis. Ces peintures, d'une assez belle couleur, sont l'ouvrage de San Giovanni, qui vivait au milieu du dix-septième siècle, artiste fougueux et quelquefois incorrect, mais propre, par la nature même de son talent, à peindre les grandes machines; là il a eu tout l'espace qu'il pouvait désirer.

Dans une pièce voisine on a déposé quelques statues modernes qui ont du mérite, et qui prouvent que, depuis Canova, la sculpture italienne, corrompue par le Bernin et ses imitateurs, revient à la simplicité de l'exécution et à la pureté des formes.

Ce rez-de-chaussée contient encore plusieurs objets curieux ; mais je les passe sous silence, mon

but étant de donner une idée générale des monuments florentins, plutôt que de m'appesantir sur leurs détails.

Un bel escalier conduit au premier étage et à la fameuse galerie, ou, pour s'exprimer plus exactement, à une suite de grands salons au nombre de quatorze, et remplis des tableaux des plus habiles maîtres. Toutes les écoles y sont admises; mais, comme cela devait être, celle de Florence y domine. Des cartons imprimés et placés sur de magnifiques tables, en mosaïque ou en marbres précieux, indiquent, par des numéros, les sujets des tableaux, les noms de leurs auteurs, et sont à la disposition du public. Là se trouvent rassemblées des œuvres immortelles du Pérugin, de Raphaël; de son élève chéri Jules Romain, qui eut tant de part à tous ses travaux, et qui après sa mort devint le prince de l'école romaine; du Corrège, le roi de la grâce sans afféterie, et dont la fonte des couleurs est restée inimitable; de Cigoli, le peintre des moines et surtout des capucins, qu'il sut empreindre d'un admirable caractère de componction et de ferveur; de Christophe Allori, peut-être le plus grand peintre de son époque, qui sut se faire un coloris si fort, si puissant, sans être porté au noir, artiste trop peu connu en France, et dont la vie fut abrégée par des vices unis à ses rares talents; du Titien, de Rembrandt, de Rubens; de Piètre de

Cortone, peintre aux plafonds, aux grandes machines, mais qui perd déjà un peu des bonnes traditions et commence à tomber dans la manière; de Salvator Rosa, se plaisant à représenter avec un pinceau sauvage une triste nature; de Garofalo de Ferrare, empruntant à Raphaël le dessin, l'expression, et quelquefois même le ton général, sans que cependant ses tableaux dégénèrent en pastiches et en servile imitation; de Rosso, que l'on doit placer en première ligne pour la correction des formes, la composition, la couleur, la juste distribution de la lumière, et que nous ne pouvons juger à Fontainebleau sur les peintures qu'il y a faites, et que le temps et le défaut de soins ont altérées; de Sébastien del Piombo, qui prêta souvent son pinceau aux traits formés par Buonarotti; de Carlo Dolci, si soigné, si habile dans la fraîcheur et la dégradation de ses teintes; de Michel-Ange, dont les tableaux de chevalet sont si rares, et celui des Trois Parques est si terriblement étrange et néanmoins si attachant; du Dominiquin, le penseur par excellence, exemple de ce que peut une tenace réflexion appliquée aux arts; de Tiarini, admirable dans les raccourcis; de ces grands coloristes, Paul Véronèse, Tintoret, et Van-Dyck; du Guide, si pur, si céleste dans ses têtes d'anges et de femmes; du Bronzino, poète, et peintre remarquable, quoiqu'il manque de relief, par la grâce de ses compositions;

de Daniel, de Volterra, auteur d'un des trois tableaux capitaux de Rome; de Barbieri Guercino, qui eut successivement trois manières différentes, et sut, dans sa seconde, allier les grands contrastes de lumières et d'ombres à une extrême douceur d'harmonie, à une étonnante perfection de relief; enfin d'André del Sarto, tenant à la fois de Raphaël et du Corrège, dont la touche est si suave, dont les têtes de femmes et d'enfants sont si admirables; et qui sans contredit est le premier de l'école florentine, et un des plus habiles peintres depuis la renaissance des arts.

Dans la douzième salle on a posé la Vénus de Canova, qui lui fut commandée pour remplacer celle de Médicis; elle est belle sans doute, très-belle, mais il ne faudrait pas cependant la mettre près du chef-d'œuvre de l'artiste grec.

Quatre cent quatre vingt-dix-sept tableaux composent cette magnifique collection. Soixante tableaux furent, ainsi que la Vénus, transportés à Paris en 1798; nous les perdîmes en 1815. La victoire nous les donna, la victoire les reprit.

Cette galerie, où ne se trouvent d'abord que des ouvrages d'élite, fut d'abord formée par tous ceux que possédaient les divers membres de la famille Médicis, et qui tombèrent successivement, par héritage, en la saisie des premiers grands ducs. Ferdinand II, ayant aussi hérité des la Rovère, ducs

d'Urbin, y joignit les tableaux rassemblés par ces princes, dont le goût pour les arts et la protection qu'ils leur accordèrent, furent célèbres en Italie. Côme III en acheta beaucoup, et chercha soit par des échanges, soit à prix d'argent, à se procurer les meilleures peintures des églises toscanes. Depuis, cette collection s'est sans cesse augmentée, surtout en œuvres de l'école flamande, et par des dons, et par des acquisitions faites aux ventes des cabinets importants.

Outre ces trésors des arts, le palais contient une bibliothèque de 60,000 volumes, placés dans vingt-huit chambres; elle s'accroît tous les jours, par l'adjonction des ouvrages modernes imprimés en Europe, et déploie un grand luxe de reliûres qui sortent des ateliers de Paris, de Londres, et de Vienne. Je ne recommencerai point la description de ce sanctuaire des lettres et de la science, que tant de voyageurs ont déjà faite. Parmi les 1,500 manuscrits, tous italiens, je me bornerai à citer celui où le Tasse a tracé de sa main plusieurs poésies lyriques et des sonnets. On y voit les repentirs et les corrections du poète qui travaillait consciencieusement ses œuvres; quelques sonnets sont refaits deux et trois fois; il y en a même un qui a reçu quatre variantes; une grande partie des travaux de Machiavel et de sa correspondance avec son gouvernement, et les quinze volumes in-folio d'écrits

autographes de Galilée, auxquels on a joint une curieuse collection, ce sont tous les ouvrages publiés contre lui, de son vivant, et annotés de sa main. D'autres manuscrits de Viviani, son élève, et de Torricelli, forment un appendice aux écrits de Galilée. Ces œuvres des trois grands génies, qui ont, en Italie, aux seizième et dix-septième siècles, illustré la poésie, la politique, et la science, méritaient une mention particulière.

BOBOLI.

Tel est le nom du jardin dépendant du palais Pitti, et ouvert au public le jeudi et le dimanche. C'est une charmante promenade, parfaitement adaptée aux besoins d'un climat chaud, qui sont une ombre épaisse et les arbres qui la procurent; aussi y voit-on l'yeuse, le laurier au sombre feuillage, toujours verts, et qui acquièrent en Italie les proportions de puissants végétaux. Ce jardin est divisé par le mouvement du terrain, en deux parties parfaitement distinctes; l'une, basse et se prolongeant jusque vers l'enceinte de la ville; l'autre, élevée, arrangée en vastes gradins, et placée en face du palais qu'elle domine. Dans la partie basse se trouvent les épais ombrages, les gazons entourés de sombres allées, les bosquets touffus, les eaux étendues en

petits lacs. Dans la partie haute éclatent la splendeur royale, les vastes rampes, les terrasses superposées, les longues rangées de cyprès et de pins, les statues, les vases de marbre. De ses hauteurs, une vue magnifique présente Florence en panorama ; elle a pour premier plan le palais, situé au fond du jardin, et dont la couleur forte contraste avec les tons lumineux des parties plus éloignées de la ville et de la campagne. Le plus grand nombre des statues est médiocre ; mais quelques-unes sont dues au ciseau d'habiles maîtres : telles sont l'Apollon et la Cérès de Bandinelli, quatre figures ébauchées par Michel-Ange et qui devaient orner le tombeau du pape Jules II, le Neptune au milieu d'un vaste bassin, Adam et Eve de Nacerino, et le groupe énorme, dit des Trois-Fleuves, qui passe pour le plus bel ouvrage de l'habile Jean de Bologne.

Quelques essais d'agriculture se sont faits et se font encore à Boboli. Le grand duc François Ier y planta plusieurs espèces de mûriers pour encourager les Toscans à multiplier cet arbre précieux, et Ferdinand II y sema les premières pommes de terre qui aient paru en Italie, où elles viennent excellentes, et où l'on néglige beaucoup trop leur culture. Ce jardin a la réputation de produire les plus belles giroflées de l'Europe, et les amateurs y ont souvent recours pour renouveler l'espèce.

Le plan de Boboli fut tracé en 1550, par les deux architectes, Nicolas Braccini surnommé Tribolo, et Bernard Buontalenti. Il passait, aux seizième et dix-septième siècles, pour le plus beau qui existât, et les Florentins prétendent que c'est en le voyant que Lenôtre conçut l'idée des jardins de Versailles, de Marly, et des Tuileries. Est-ce une vanité italienne? je ne suis pas en état de résoudre la question.

Le jardin de botanique, les cabinets de minéralogie, de zoologie, d'anatomie et de physique, sont, quoique on y entre par la rue de la Porte-Romaine, enclavés dans Boboli, et dépendent, par conséquent, du palais Pitti. La collection de minéralogie est riche et remarquable par la beauté de ses échantillons, et par le nombre et la variété de ses pierres dures. Le jardin de botanique est petit, et les serres, d'une étendue médiocre; mais ce qui est vraiment étonnant, bien que pénible à voir pour beaucoup de personnes, ce sont les pièces anatomiques en cire colorée ; là, sont représentées, avec un soin extrême, toutes les parties extérieures et intérieures du corps humain, soit assemblées, soit séparément ; là, sont aussi figurés les systèmes veineux et artériels, l'état successif des fœtus, depuis le *punctum saliens* jusqu'au moment où l'enfant, venu à perfection, sort du sein de sa mère ; enfin les affections cutanées, et le faciès de diverses maladies. Les pièces modernes,

ouvrage de Clément Susini, sont les plus parfaites; Ludovic Cigoli et Michel Zummo furent les premiers artistes qui s'appliquèrent à ce genre d'imitation, et Fontana conçut la pensée de former de leurs œuvres un cabinet. Je crois que nos pièces anatomiques en cire de l'Ecole de Médecine de Paris sont aussi exactes, aussi bien exécutées, peut-être mieux; mais notre collection est loin d'être aussi complète; celle de Florence est immense et remplit quinze chambres du second étage. A ces modèles de la science moderne, est jointe une représentation, en petites proportions, et aussi en cire colorée, de la grande peste de Florence en 1340. Son auteur, dont je n'ai pu savoir le nom, fut sans doute le témoin oculaire du terrible fléau; son travail porte avec lui le caractère de la vérité. Un examen attentif m'a fait penser que cette peste, qui parcourut et dépeupla l'Europe, était une espèce de choléra; car alors on nommait peste toute maladie qui atteignait un grand nombre d'individus. Cette repoussante imitation offre en effet tous les symptômes du choléra. Mêmes angoisses, mêmes convulsions dans les jambes, mêmes altérations successives et rapides dans les traits du visage, pareille teinte bleue des extrémités; si on y ajoute la promptitude avec laquelle les malades succombaient, à ce que rapportent les historiens contemporains, il me semble que l'identité de

la maladie est plus que probable. Obligé, par des fonctions municipales, et pour maintenir l'ordre dans une grande commune de la banlieue parisienne, de visiter des cholériques en 1832, j'ai pu vérifier la triste ressemblance qui m'a frappé.

EGLISES DE LA RIVE GAUCHE DE L'ARNO.

De toutes les églises situées sur la rive gauche de l'Arno, je ne ferai mention que de celles de Santo-Spirito, de Santa-Felicita et d'el Carmine.

Santa-Felicita est une des plus belles et des plus régulières églises de Florence; mais comme elle ne possède aucun objet d'art remarquable, je n'en parle que parce qu'elle conserve un portrait peint d'après nature de saint Charles Borromée, cardinal évêque de Milan, mort en 1594, et qui a laissé d'immortels souvenirs par ses fondations pieuses et charitables. Ce portrait doit être ressemblant, car il ressemble lui-même à la figure de la statue colossale que les Milanais ont élevée à leur saint compatriote, à St-Pierre d'Arona. Au reste, les traits si prononcés de Charles Borromée devaient rendre sa ressemblance facile à saisir.

Santo-Spirito, incendié en 1471, fut réédifié par Brunellesco ; c'est une de ces constructions du quinzième siècle, où l'ordre corinthien commence

à être employé dans toute sa pureté; ce temple possède un beau Christ de Jean de Bologne, deux tableaux du Pérugin, et un du grand Giotto, le vrai restaurateur de la peinture italienne.

Il Carmine, situé sur une place, est une église toute moderne, bâtie en 1771 et remplaçant l'ancienne qui fut aussi la proie des flammes; une de ses chapelles, et la plus précieuse puisqu'elle contient une très-belle fresque, put seule échapper à l'incendie. Cette fresque, successivement l'œuvre de trois artistes du quinzième siècle, fut commencée par Masolino, continuée par son élève Masaccio, qui mourut jeune, et achevée par Lippi; mais Masaccio y eut la plus grande part. C'est un ouvrage étonnant pour l'époque qui le vit produire; dans quelques parties le peintre a devancé Raphaël. Le dessin, l'expression, les mouvements, sont vrais; les raccourcis, déjà habilement indiqués; et le coloris, peut-être supérieur à toutes les fresques du même temps.

Toujours sur la rive gauche, au bas du vieux pont et à l'entrée de la rue Borgo San Jacopo, on admire, au-dessus d'une fontaine, un groupe de Jean de Bologne, représentant Hercule et le centaure Nessus. Cet habile et fécond sculpteur a rempli Florence de ses œuvres. Sans doute une vie moins dissipée, plus méditative, permettait aux artistes de ce temps de multiplier leurs travaux, et

cette multiplicité même leur faisait acquérir une promptitude, une sûreté d'exécution inconnue à nos peintres, à nos sculpteurs actuels; aujourd'hui on veut jouir, autrefois on voulait travailler.

GLI UFFIZI.

En traversant le ponte Vecchio on se trouve sur la rive droite du fleuve, et en suivant la rue des armuriers, aujourd'hui pleine de libraires, et dominée par la soupçonneuse galerie de Côme Ier, on arrive aux Uffizi, ou bâtiments des administrations. Commencés en 1561, d'après les plans de Vasari, et terminés par Alphonse Parigi, ils se composent de deux grands corps séparés par une longue place, ou plutôt une large rue. Leurs extrémités sont rejointes au moyen de deux courtes galeries portées sur des arcades. Celle du côté de l'Arno est décorée d'une espèce d'arc de triomphe; les faces de cette place ou rue, bâties à deux époques différentes, quoique présentant le même prolongement de lignes, ne sont point de semblable architecture. Une partie, du côté du palais vieux, n'est revêtue que de pilastres et d'ornements plats, comme on dit en style de construction; l'autre présente un vaste portique à larges pieds droits, et, entre leurs intervalles, à colonnes

doriques, qui supportent le premier et le second étage. C'est là que se tiennent les marchands d'objets d'art, de nouveautés et de mercerie. Au milieu des pieds droits sont des niches qui étaient destinées aux statues des grands hommes florentins. Par quelle raison, dans une ville peuplée de tant de chefs-d'œuvre de la sculpture, n'en ont-elles reçu aucune? Depuis l'établissement du pouvoir ducal personne n'a-t-il mérité d'y être placé, et a-t-on craint en même temps d'illustrer les vieux républicains? N'y mettre que les grands poètes, les célèbres artistes, Le Dante, Pétrarque, Boccace, Politien, Arnolphe di Lapo, Brunellesco, Michel-Ange, Bandinelli, André del Sarto, c'était, par leur exclusion même, rappeler sans cesse au souvenir des Toscans leurs hommes politiques. On a mieux aimé laisser les niches désertes. Le rez-de-chaussée des Uffizi est occupé, en partie, par la Monnaie; dans le reste de ce plain-pied, et au premier étage, sont divers tribunaux, les archives, plusieurs administrations, et la bibliothèque Magliabechiena, ainsi appelée du nom de son fondateur Magliabechi, qui, d'orfèvre qu'il était, se fit à quarante ans littérateur passionné, et devint bibliothécaire du grand-duc; par reconnaissance il lui légua ses livres. Cette bibliothèque a été augmentée par les dons de Marmi, de plusieurs autres citoyens, et de Léopold Ier qui y réunit la précieuse collection mediceo-lota-

ringea attachée auparavant à son palais. Elle est la plus importante de Florence, si riche en établissements de ce genre, puisqu'elle contient maintenant plus de cent cinquante mille volumes et douze mille manuscrits. On y conserve un grand nombre des premières éditions publiées en Italie à la naissance de l'imprimerie. Plusieurs datent de 1469 à 1496. Ce vaste muséum de la pensée humaine s'est accru rapidement, depuis quarante ans, par l'adjonction des bibliothèques des couvents que le gouvernement français supprima lorsque nous étions maîtres de la Toscane, et continue à s'augmenter par le dépôt de tous les ouvrages imprimés dans les états du grand duc, et par l'achat de ceux de quelque importance publiés à l'étranger. Au second étage, entièrement consacré aux arts, on admire l'immense musée qui rassemble la plus grande partie des chefs-d'œuvre antiques et modernes, que les soins patients et la richesse des Médicis et de leurs successeurs ont pu se procurer. Dans un article spécial je reviendrai sur ce panthéon où règnent, avec un si vif éclat, toutes les divinités de la peinture et de la sculpture. Le bâtiment des Uffizi n'est ni gothique, ni du moyen-âge, ni même de la renaissance; mais il n'en conserve pas moins, par la grandeur de sa masse et l'étendue de ses lignes, l'aspect sévère de l'architecture florentine.

PLACE DU VIEUX PALAIS.

Au sortir des Uffizi on entre dans la place nommée aujourd'hui du Grand-Duc, et autrefois du Vieux-Palais. C'est là que se tenait jadis l'assemblée générale des citoyens, que se formaient les orages populaires, que les partis se donnaient, par instinct, rendez-vous pour le combat, que chacun s'efforçait d'occuper le palais; car celui qui s'en emparait faisait preuve de puissance, et ordinairement usait de sa victoire pour renouveler le personnel du gouvernement, et changer les institutions. Ainsi passaient les rênes du pouvoir, des mains du peuple à celles des nobles, des Guelfes aux Gibelins. Etat continuel d'agitation qui amena enfin la ruine de tous.

Cette place est irrégulière ou plutôt composée de deux places, une grande, une autre plus petite, qui se coupent à angles droits. Ce qui lui donne cette forme, c'est que le vieux palais n'est point au milieu, mais jeté sur un des côtés et presque touchant les Uffizi; en sorte qu'il y a un retour d'équerre sur le flanc de l'antique maison commune de Florence, de la prétendue citadelle de la liberté, et qui ne le fut presque toujours que du désordre.

A main gauche, et se liant aux Uffizi, on admire la loge des Lanzi, et non pas Lanzi sans être précédé de l'article, puisque ce nom signifie que ce bâtiment était le logement des lanciers destinés à garder le vieux palais. Construite en 1355, elle est un chef-d'œuvre d'Orgagna, qui réunit en lui seul tous les talents de peintre, d'architecte, de sculpteur, et de poète. Ce portique, composé seulement de quatre piliers supportant trois vastes arcades d'une parfaite proportion, est d'un genre incertain; on y sent le mélange du grec et du moyen-âge, et cependant il frappe d'admiration. Sa corniche est d'une beauté achevée. Le mur du fond, très-reculé, contribue, par son enfoncement et par son obscurité, à bien détacher la façade et à lui donner, malgré sa masse, du svelte et de l'élégance. C'est, à mon sens, le plus beau des portiques modernes. Sous le premier arc, du côté des Uffizi, on voit la fameuse statue en bronze du Persée de Benvenuto Cellini; et sous le troisième, le célèbre groupe de l'Enlèvement d'une Sabine, par Jean de Bologne, le plus habile élève de Michel-Ange. La loge contient aussi la Judith de Donatello, et le Lion de Flaminio Vacca, qui, avant ceux que le ciseau de Canova a produits, était le plus renommé de l'Italie. Le Persée est sans doute une très-belle statue; mais je risquerai de dire qu'elle m'a paru entachée d'un peu de mollesse dans l'exécution, et de lourdeur

dans les jambes et les extrémités inférieures. Le corps de la Méduse décapitée, et que le héros tient sous ses pieds, est sans reproche, d'une belle forme, et représentant parfaitement la flaccidité des chairs épuisées de sang et privées de la vie. Ce qui contribue à faire paraître le Persée un peu lourd, c'est, peut-être, le piédestal, charmant par ses détails, ses bas-reliefs, ses figurines, mais étroit et maigre; il n'est, ni par son style plutôt renaissance que grec, ni par sa masse, en proportion avec une statue de sept à huit pieds de hauteur et modelée d'après les formes antiques.

Le groupe en marbre de l'Enlèvement de la Sabine est plein de mouvement, de pureté dans le dessin, et jouit d'une réputation grande et méritée. La femme soutenue, presque en l'air, par le soldat romain, semble prête à s'élancer hors des bras de son ravisseur. Jean de Bologne, en conservant toute la vivacité de l'action, a su éviter ce qu'elle pouvait avoir d'ignoble et de brutal.

C'est sous ce portique des Lanzi que, depuis sa construction jusqu'à la mort de la république, furent proclamés les chefs éphémères de Florence, ces gonfaloniers de deux mois et quelquefois même d'un seul (1); que les lois étaient affichées, et que

(1) Dans sa défiance le peuple finit par réduire le temps de la magistrature des gonfaloniers à deux mois. Quelquefois même le

probablement le moine mortel ennemi des Médicis, le fougueux Savonarole, prêchait avec une si âpre ardeur, et la réforme de l'Eglise et le retour impossible aux institutions républicaines. Mal lui en prit, et autant en arrivera à tous ceux qui, ne comprenant pas leur siècle, voudront ou le faire revenir en arrière, ou précipiter sa marche en avant.

En face de la loge des Lanzi on remarque un petit palais, celui d'Uguccioni, d'une élégante simplicité. Il a été élevé, au dire de quelques architectes, sur les plans et les dessins de Raphaël. On l'a long-temps attribué à Michel-Ange, mais il n'est point du style de ce terrible artiste; et d'ailleurs il a le même genre d'architecture que d'autres palais de Rome, bien authentiquement construits par le grand peintre d'Urbin. Le reste de la place ne contient que d'assez chétives maisons, et la poste aux lettres qui n'offre rien de remarquable. C'est un vieux bâtiment; on prétend que son toit fut l'ouvrage de Pisans, faits prisonniers en 1364. Sans doute, il en est de ce toit comme de la galère sacrée d'Athènes, qui, à force d'être réparée, ne conservait aucun de ses éléments primitifs.

temps de l'exercice de leurs fonctions fut encore abrégé. Rien ne contribua plus à la destruction de la république que cette mobilité continuelle du pouvoir.

Sur un des petits côtés de la place, et près des Uffizi, dont elles ne sont séparées que par une rue, s'élèvent majestueusement les hautes et sombres murailles du vieux palais, sans autres ornements que la grandeur de leurs matériaux, et la vaste corniche qui est l'accompagnement obligé de tous les palais de Florence; celle-ci est portée, comme moyen de défense et pour lancer des pierres sur les assaillants, par des machicoulis en arcades. Un immense beffroi de 286 pieds de hauteur domine toute la construction. Sa cloche, qui pèse 17,000 livres toscanes (1), a souvent convoqué le peuple ou sonné l'émeute. C'est à une des fenêtres de ce palais que fut pendu Salviati, archevêque de Pise, instigateur de la conjuration des Pazzi contre Laurent et Julien de Médicis. François, Jacques, Réné Pazzi, Montessico, Giocopo Poggio, tous hommes riches et puissants dans la cité, expirèrent près de lui et par le même supplice. La périphérie du bâtiment est irrégulière; Arnopho di Lapo, qui le commença en 1298, voulait allonger davantage la façade du côté de la petite place, et donner ainsi au tout une forme quadrilatérale; mais le peuple ne permit point que l'on jetât des fondations sur le sol maudit des maisons gibelines des

(1) 12,750 livres poids de marc.

Uberti qu'il venait de détruire, et il fallut qu'Arnolphe obéît à ce préjugé, ou à cette rancune républicaine. On monte aux étages supérieurs en passant par une cour petite, obscure, ornée de neuf colonnes que les architectes et les guides florentins appellent lombardes, et j'ignore ce que signifie ce nom, car les Lombards n'ont fait qu'imiter et ne créèrent jamais d'ordre d'architecture. Le palais, surtout dans son intérieur, a subi de nombreuses modifications, nécessitées principalement par la présence des deux premiers grands ducs qui l'ont habité. Au premier étage, la grande salle, longue de 161 pieds, large de 60, et qui occupe toute la profondeur du palais, fut construite par Cronaca, à la demande réitérée de Savonarole. Servant aux délibérations publiques, elle pouvait contenir les mille citoyens qui formaient un conseil à peu près inamovible; car, à côté d'un pouvoir exécutif si bref dans la durée de ses fonctions, la force des choses avait forcé le peuple d'instituer un corps législatif plus stable. Le plafond et le pourtour des murailles de cette immense salle sont enrichis de tableaux dus au pinceau de Vasari. Ces peintures, de vastes dimensions, représentent les guerres de Florence contre Sienne et Pise, et des événements heureux ou honorables pour la république. Ainsi, l'on n'a pas oublié d'y faire retracer la célèbre ambassade, envoyée en 1300, au

pape Boniface VIII, et composée de douze Florentins tous choisis par divers états d'Italie. Cette œuvre, capitale par sa grandeur, offre les qualités et les défauts ordinaires de son auteur, peintre du second ordre, et qui, dans ses vies des artistes italiens, jugeait mieux qu'il n'exécutait. Sa composition est sage, son dessin correct, mais sec et dur, et sa couleur mauvaise; cependant ses toiles coloriées ont toujours l'aspect imposant des productions florentines. Outre ces peintures, de nombreuses statues ornent cette salle; produites par le ciseau de Bandinelli, de Rossi, elles sont du bon temps de la sculpture florentine. On voit aussi une Victoire, de Michel-Ange, qui n'est pas terminée; elle en est d'autant plus précieuse, en ce qu'on y découvre les procédés d'exécution du grand et capricieux artiste, qui a laissé ainsi à Florence et à Rome plusieurs ouvrages incomplets. C'est dans la pièce appelée Barberia, que le vieux Côme de Médicis, surnommé le père de la patrie, fut enfermé, par ordre de son ennemi politique Albizzi; il n'en sortit que pour être condamné à l'exil, où cependant il ne languit pas long-temps; rappelé par le repentir du peuple et la chute de son adversaire, son retour fut un triomphe. Le reste du palais n'est plus ce qu'il était au quinzième siècle. Les distributions ducales ont fait disparaître les vastes pièces destinées aux administrations. Aux secré-

tariats, aux greffes, aux caisses du trésor, succédèrent les cabinets, les petits appartements des grandes duchesses; c'est là que Benvenuto Cellini apportait à la femme de Côme Ier ces bijoux, ces chefs-d'œuvre d'orfèvrerie qu'elle désirait avec tant d'ardeur, et qui détournaient l'artiste de travaux plus importants.

Sur le perron du palais sont placés, à droite, le fameux groupe colossal d'Hercule et Cacus, de Baccio Bandinelli, et le David, de même proportion, ouvrage de la jeunesse de Michel-Ange, qui prouve quelle était déjà toute la grandeur de son talent, mais qui a le défaut de ne pas indiquer nettement le sujet. David est entièrement nu, ressemble à un héros grec, et ne peut être reconnu qu'à une fronde qu'il tient sur son épaule, et qu'on aperçoit à peine. Il faut dire néanmoins, pour l'excuse de l'artiste, qu'il ne fit que reprendre et terminer une statue commencée, un siècle auparavant, par Simon de Fiesoli. De l'autre côté du perron on ne voit ni statues ni ornements. Je ferai, à cette occasion, observer l'absence si fréquente de symétrie, de parallélisme dans l'extérieur des monuments italiens. Rien n'était cependant plus facile, que de placer symétriquement ces deux colosses à chacune des extrémités du perron.

Près de l'angle gauche du palais, sur la petite place, on admire la belle, la grande fontaine du

sculpteur Bartolommeo Ammanati. Elle date de 1563 et représente, au centre, un Neptune en marbre, de 17 pieds de hauteur, dont le char est traîné par des chevaux marins. Vue de profil, la figure semble manquer d'aplomb. Le pourtour de cette fontaine est décoré de tritons et de divinités marines en bronze d'un beau travail. Elles jouissent d'une grande réputation en Toscane; mais, sans nier le mérite de chaque statue considérée isolément, dans leur ensemble elles m'ont paru contraster désagréablement, par leur petitesse, avec le colossal Neptune, et d'autant plus que l'Ammanati les a placées sur le premier plan. Sans doute, les anciens ont souvent représenté les héros et les divinités accompagnés de plus petites figures; mais c'était le résultat d'une tradition, un type religieux, auquel les artistes modernes ne sont pas obligés de se conformer.

Enfin, pour dernier ornement de la place, s'élève la statue équestre de Côme Ier par Jean de Bologne. La figure, le cheval, les bas-reliefs du piédestal, sont d'une rare beauté. Ainsi, des six chefs-d'œuvre qui illustrent les abords du vieux palais, deux : la statue de Côme et l'Enlèvement de la Sabine, proviennent du ciseau d'un de nos compatriotes; car Jean de Bologne était de Douai.

GALERIES DES UFFIZI.

Ce vaste muséum, décoré des épithètes de royal et d'impérial, et qui jouit, dans toute l'Europe, d'une immense réputation, prouve par sa richesse combien les Médicis et les souverains de la Toscane s'occupèrent avec ardeur à l'augmenter sans cesse. Là sont des trésors patiemment assemblés pendant quatre siècles; Côme l'ancien, le père de la patrie, commença cette collection dès le milieu du quinzième. Son fils, Laurent le magnifique, qui à ses vastes talents pour le commerce et la politique joignit le goût si vif et si éclairé des arts, forma un superbe médaillier et fonda la célèbre école florentine de peinture et de sculpture, accrut beaucoup la richesse de ce musée en faisant rechercher les antiques non seulement en Italie, mais en Grèce, en Egypte, et dans l'Asie-Mineure. Son fils Pierre l'imita, mais chassé de Florence en 1494, et ses biens ayant été confisqués par un barbare décret de ses ennemis, la collection fut vendue aux enchères et dissipée. Cependant l'amour des arts ne fut pas éteint dans sa famille, et lorsqu'elle revint en Toscane, en 1512, elle s'appliqua à rassembler de nouveau tout ce qu'elle put retrouver.

Alexandre, premier duc, périt trop tôt de mort violente pour avoir pu augmenter beaucoup ce trésor; mais Côme Ier, dont le règne fut si long, fit élever les Uffizi, et destina leur second étage à recevoir les tableaux et les statues dont il avait hérité ou fait l'acquisition Son fils François Ier construisit la rotonde appelée tribune. Ses successeurs, étant venus également, par héritage, aux droits des ducs d'Urbin, célèbres émules des Médicis dans la protection qu'ils accordaient aux arts, firent transporter à Florence leur précieux mobilier; bientôt ils y joignirent tout ce que possédait le cardinal Léopold.

La maison de Lorraine, étant montée sur le trône de Toscane, après l'extinction de celle des Médicis, voulut augmenter encore la splendeur de la galerie. Pierre-Léopold acheta, de l'abbé Pazzi, la collection des portraits des peintres, collection qui se continue toujours; il fit aussi rassembler et placer dans une vaste salle, arrangée exprès, les statues de Niobé. Enfin le grand duc régnant marche sur les traces de ses devanciers, et enrichit principalement ce musée de vases antiques, mal à propos appelés étrusques, puisqu'ils proviennent de diverses contrées de l'Italie. Huit cents de ces vases, trouvés à Chiusi, ont tous été récemment acquis par le prince et déposés aux Uffizi.

Cette immense exhibition d'œuvres des artistes

les plus célèbres est rassemblée dans de longs corridors éclairés par des fenêtres, et dans des salles dont quelques-unes reçoivent le jour d'en haut, entre autres la fameuse rotonde, qui, excepté la Niobé et ses enfants, renferme l'élite de la peinture moderne et de la sculpture antique; c'est le sanctuaire du temple. Plusieurs salles portent le nom de l'école qui y domine. Je n'entrerai pas dans les détails minutieux de tous les tableaux, de tous les bustes antiques, de toutes les statues dont le nombre fatigue la vue au premier aspect, et qui demandent un examen de plusieurs jours. Tout a été décrit, pour ainsi dire, pièce à pièce par Lalande, Lanzi, et se trouve reproduit dans les relations d'autres voyageurs. Je me bornerai à quelques réflexions sur les objets qui m'ont le plus frappé.

Je commencerai par la suite des bustes antiques des empereurs romains et de plusieurs membres de leur famille; placée dans un des grands corridors, elle est la plus complète qui existe. Non seulement elle est précieuse historiquement et en nous montrant la physionomie de ces maîtres du monde, qui quelquefois révèle leur caractère, mais encore sous le rapport de l'art. Depuis Auguste jusqu'au temps d'Adrien et même de quelques-uns de ses successeurs, le talent des sculpteurs se soutient avec égalité; mais à partir de cette époque il diminue graduellement, et arrive du médiocre

au mauvais jusqu'au buste de Constantin, sous le règne duquel la sculpture tomba si bas, qu'elle fut incapable d'orner un arc de triomphe, et qu'il fallut pour le décorer, arracher à d'autres monuments des statues et des bas-reliefs.

Quoique Pompée n'ait jamais ceint le diadème, on l'a placé cependant le premier dans la série des souverains de Rome. Si l'artiste l'a reproduit fidèlement, sa figure exprime bien cette vaniteuse confiance en lui-même qui lui fut si funeste.

Tibère : les cartilages de son nez aquilin sont minces, ses lèvres aussi, et les coins de sa bouche retombent; indice de la méchanceté unie à la ruse. Il y a tout lieu de croire que la ressemblance est exacte, puisque toutes les statues de ce tyran, qui sont à Rome et à Naples, présentent les mêmes traits.

Julie : tête admirable d'exécution. Le portrait de cette fille d'Auguste prouve que l'art était monté à son plus haut point de perfection.

Néron : sa physionomie est empreinte d'un air de bonté qui surprend. Il est vrai qu'il est représenté dans sa jeunesse; s'opéra-t-il plus tard dans ses organes un changement qui le conduisit à une cruelle folie? Près de ce monstre, est sa maîtresse Poppée, sinon la plus belle, du moins la plus jolie femme de Rome. Son air et son regard sont impudents, et ne démentent point ce qu'en disent les historiens.

Othon, qui vécut si mollement et mourut avec tant de fermeté : Winkelman dit que ce buste est le plus beau que l'on connaisse.

Adrien, plus qu'ami du bel Antinoüs, possédé de la manie de passer pour habile architecte, mais grand général et bon administrateur. Il est remarquable par l'afféterie, par la frisure de ses cheveux, qui contrastent avec l'ampleur de sa barbe qu'il laissait croître pour cacher les verrues de son visage. Il est le premier empereur représenté ainsi; tous ses prédécesseurs ont le menton rasé. Ce marbre est d'un beau travail.

Antonin le pieux et Marc-Aurèle : on aime à voir la ressemblance de ces deux hommes, si vertueux sur le trône, et précédés et suivis de souverains abominables. Les Romains, heureux sous leur empire, plaçaient leurs portraits parmi les dieux pénates. Le buste de Marc-Aurèle est un des plus beaux de la collection.

Entre Marc-Aurèle mort en 180, et Caracalla assassiné en 217, il ne s'est écoulé que 37 ans, et cependant la tête de ce monstre prouve que l'art de la sculpture a décliné dans ce court espace de temps. De ce moment la décadence est rapide et arrive à son dernier terme au siècle de Constantin. L'image de cet empereur est la dernière placée dans la galerie. Après lui, les sculpteurs ne reproduisent plus les traits de ses successeurs; du moins aucun

d'eux ne figure dans cette collection qui contient 116 bustes en marbre, bronze, basalte, albâtre. Quelques-uns ne sont pas authentiques.

Dans les corridors, les tableaux commencent par ceux de l'enfance de l'art, et vont sans cesse en s'améliorant, suivant ainsi une marche inverse de celle des bustes dont je viens de parler. Ainsi apparaissent d'abord la Vierge et l'enfant Jésus d'André Rico, peintre des premières années du treizième siècle; le saint Barthelemy de Cimabue, qui vécut de 1240 à 1300, artiste dont la valeur ne fut que relative, et en la comparant à celle des peintres grecs bysantins, ses maîtres, qu'il surpassa en se débarrassant de leur raideur symétrique et de leur faire conventionnel; l'oraison de Jésus dans le jardin, par Giotto, mort en 1336, et le Raphaël du quatorzième siècle; épithète que Lanzi lui a donnée, et qu'il mérite par la grâce et la beauté, inconnues avant lui, qu'il sut donner aux têtes et à quelques-uns de ses personnages. Aucun rival, pendant le cours du siècle suivant et jusqu'à Masaccio, ne put le surpasser. Après lui viennent Memmi, Angelo Gaddi, Laurati, Lippi, et l'on arrive ainsi à Ghirlandajo qui forma Michel-Ange, et au Pérugin, le maître de Raphaël. La moitié de ces tableaux, depuis le treizième jusqu'au milieu du quinzième siècle, sont à la détrempe, et il est curieux de chercher à deviner par quels moyens

les artistes de ce temps arrivaient à donner de la force et de l'éclat à un genre de peinture naturellement terne et sans transparence. Il paraît qu'ils y parvenaient par des mixtions de blancs d'œufs, de gommes, et de résines, qui donnent à ces peintures une faculté de conservation extraordinaire et une vigueur de ton presque égale à celle des tableaux à l'huile; elles ont acquis, en même temps, un degré de dureté telle, qu'un poinçon de fer peut à peine les entamer. Après ces tableaux du premier et du moyen âge de l'art, commence la suite de ceux des temps modernes; les plus beaux ne sont point placés dans ces corridors, cependant il s'en trouve de peintres célèbres; mais leurs chefs-d'œuvre ont été réservés pour les salles et la rotonde.

Parmi ces peintures, est rangée aussi une multitude, une nation tout entière, de statues antiques et modernes. Les antiques dominent par leur nombre et leur beauté. Je ne peux que citer les plus remarquables, le groupe du dieu Pan et du jeune Olimpe, de premier ordre; un athlète, où la connaissance de l'anatomie est portée à un haut degré; Uranie, ses draperies sont admirables; Vénus Genitrice, Cupidon, Bacchus et Ampélos, groupe du plus beau temps de la sculpture grecque; Mercure, chef-d'œuvre de proportions et de morbidesse d'exécution; Ganymède, restauré par Benvenuto Cellini; le Discobole, Visconti prétend que c'est

une copie antique du Discobole de Miron. A leur suite viennent les statues modernes. Il faut faire mention du Bacchus, de Michel-Ange, ouvrage qui soutient presque la comparaison avec les plus beaux antiques; le dieu, dans la fleur de la jeunesse, tient une coupe de la main droite, et de la gauche des raisins; on voit que l'ivresse commence à s'emparer de lui; sa tête animée, l'attitude incertaine de son corps, l'expriment parfaitement; derrière lui est un petit satyre qui place le doigt sur sa bouche, comme pour imposer silence aux spectateurs. Un autre Bacchus, de Sansovino, que Vasari admirait beaucoup. De Donatello, David vainqueur de Goliath, et un saint Jean-Baptiste amaigri par le jeûne, et beaucoup trop; savante anatomie sans doute, mais véritable écorché, tant l'exténuation de ses muscles est effroyable. L'art doit-il représenter des objets aussi repoussants? Les anciens, guidés par un goût si sûr, et nos grands peintres, ont gardé une juste mesure dans la représentation des maux physiques et des douleurs morales. Une copie du Laocoon par Bandinelli, très-belle, si on ne connaissait pas l'original. Le copiste a maniéré plusieurs parties de son ouvrage. Le malheureux a voulu faire mieux que son modèle.

Dans le cabinet des bronzes modernes, quatre ouvrages principaux doivent fixer l'attention. Le célèbre Mercure, de Jean de Bologne, si beau de

forme et de jeunesse, si svelte, si prêt à s'élancer dans les airs, et chef-d'œuvre d'équilibre. D'innombrables copies en ont été faites dans toutes les proportions, et ce qui prouve l'excellence de l'original, c'est que quelque médiocres qu'elles soient, elles conservent toujours une partie des grâces du modèle.

Uu buste de Côme 1er par Benvenuto Cellini, dont ce vaniteux artiste parle si longuement et avec tant de complaisance dans ses prolixes mémoires. Au reste, Cellini pouvait s'applaudir de son œuvre, car elle est réellement très-belle et pleine de vie.

Du même sculpteur, le modèle en cire de son Persée, placé sous la loge des Lanzi. Cette étude est précieuse, en ce qu'on y voit la manière de procéder du sculpteur. Plusieurs parties faites de premier jet sont plus animées, surtout la tête, que leur imitation en bronze. Les retouches sur la statue en terre qui devait servir à former le moule, ont affaibli l'expression.

Le sacrifice d'Abraham, par Ghiberti. Agé de vingt ans, il présenta, en 1398, ce bas-relief au concours ouvert par les Florentins pour la sculpture et la fonte des portes en bronze du Baptistère. Ghiberti, au jugement de trente-quatre artistes toscans et étrangers, l'emporta sur tous ses rivaux, parmi lesquels se trouvait le célèbre Brunellesco.

L'œuvre de celui-ci est placée au-dessus de celle de son vainqueur. Ces deux morceaux, outre leur beauté réelle, ont le mérite d'être historiques, et de rappeler un siècle où l'Italie attachait un prix extrême aux productions des arts.

Les bronzes antiques décorent une salle revêtue en marbre. On y voit peu de statues d'un grand module; parmi celles-ci, on en remarque une dans la position d'un orateur prononçant une harangue. Sur le bord de sa robe, est gravée une inscription étrusque. Cette statue, d'une très-bonne exécution, est d'autant plus digne d'attention, que son style ne tient point des écoles grecques et romaines; il est probable que c'est un ouvrage étrurien; elle fut trouvée sur les bords du lac de Trasimène. Une autre statue, que l'on croit un Mercure, et qui n'offre rien d'idéal, mais une élégante imitation de la nature, paraît être aussi un travail étrusque. Quatorze armoires vitrées renferment une immense quantité de statuettes, d'imitations d'animaux, d'autels, de trépieds, de coupes, de lampes, d'instruments de toutes espèces, qui prouvent combien les anciens se servaient du cuivre et avec quel art ils savaient l'approprier à tous leurs besoins. Parmi ces pièces antiques, il s'en trouve quelques-unes des premiers temps du christianisme et du moyen-âge. Dans une des armoires, on a réuni des nielles; la plus curieuse est due à Fini-

guerra, qui, en voulant tirer une épreuve d'une de ses nielles qu'il avait enduite de noir, découvrit la gravure au milieu du quinzième siècle. Du moins Vasari lui en attribue l'honneur; mais cependant il y a doute sur ce point, car on connaît des épreuves de nielles, qui paraissent plus anciennes.

Il est impossible de faire la description des vases rassemblés dans la pièce destinée aux terres cuites antiques. On se perd au milieu de cette multitude d'urnes, de coupes, de lampes, de toutes espèces et de toutes les formes. Il suffira de dire que l'on peut les diviser en deux classes principales; ceux à fond noir, et souvent décorés de figures couleur de minium; véritablement toscans, on les trouve dans le territoire de l'ancienne confédération étrusque, qui s'étendait presque jusqu'aux portes de Rome, puisque Vulsinii, aujourd'hui Bolsena, en faisait partie. Dans cette catégorie doivent être rangés les huit cents vases découverts à Sarteano, près de Chiusi, et dont le grand duc régnant a enrichi la collection. Les autres vases proviennent de la grande Grèce, du royaume de Naples, surtout des environs de Nola; leur couleur est jaune clair, relevée par des ornements noirs qu'expriment des traits gracieux et délicats. Leur travail, moins austère, moins noble, peut-être, est pourtant supérieur sous le rapport de l'art, de la fi-

nesse, de la pureté du dessin, et souvent de l'importance des sujets qu'ils représentent. Il en sera parlé plus en détail dans la suite de ce voyage.

Un vaste salon contient la fameuse famille de Niobé, que Pierre Léopold fit enlever en 1775 de la villa Médicis, et transporter de Rome à Florence. Les statues qui la composent ne sont pas toutes d'une égale perfection, et la différence du travail est sensible. Il y a même doute sur l'authenticité de quelques-unes, et l'on croit qu'elles ne faisaient pas partie de ce groupe. Les auteurs anciens ont varié sur le nombre des enfants, depuis cinq jusqu'à vingt. Telle qu'elle est à Florence, seize figures composent cette famille; quelques-unes sont des antiques de premier ordre, et ce qui contribue encore à les faire valoir, c'est qu'elles sont parfaitement disposées pour paraître à leur avantage et théâtralement, si l'on peut parler ainsi. La mère occupe un des fonds de la salle, et les enfants sont rangés en retour à droite et à gauche. La tête de Niobé n'offre aucun gonflement de muscles, aucun trait décomposé; son corps, aucun mouvement forcé. Tout en elle est exempt de cette exagération si commune à nos artistes modernes. Cette admirable douleur, si maternelle, si divine, n'est exprimée que par les yeux, l'exhaussement des sourcils, et un léger écartement des lèvres. L'action est noble et touchante; en étendant son manteau,

Niobé cherche à garantir des flèches d'Apollon la plus jeune de ses filles qui s'est réfugiée entre ses genoux. Rien n'est plus simple, et en même temps plus empreint de grandeur, que la pose; rien n'est plus parfait que l'exécution et le travail du marbre. Cette statue est de la pure et sévère école hellénique. Une épigramme grecque l'attribue à Praxitèle. Si le groupe est celui qui existait à Rome dans le temple d'Apollon, il serait, selon Pline, dû au même artiste et à Phidias. Si ces deux célèbres sculpteurs produisirent réellement ce chef-d'œuvre, il est probable qu'ils confièrent plusieurs des autres figures au ciseau de leurs élèves.

Depuis la découverte, faite en 1583, de la Niobé et de ses enfants, on a beaucoup disputé pour savoir comment ces statues pouvaient être primitivement groupées, et à quelle place elles étaient destinées. Aucune hypothèse satisfaisante n'avait encore été émise, lorsqu'un architecte anglais, M. Cockerelle, prétendit, en 1816, qu'elles avaient décoré le fronton d'un temple, et publia un dessin, dans lequel, en mettant au milieu Niobé, la plus grande de ces statues, il distribuait les autres en raison de leur décroissance et de la forme angulaire du fronton. Au premier aspect, cet arrangement séduit; mais j'avoue qu'un examen attentif ne m'a pas permis d'y ajouter foi. D'abord, la composition est fautive pour un fronton, qui exige

une espèce de symétrie, en ce qu'elle laisse un grand espace vide entre la première figure debout, placée à gauche de Niobé, et la troisième, l'intervalle n'étant occupé que par une intermédiaire censée déjà frappée par les traits du dieu, et couchée sur la corniche; en sorte que le fond du fronton se trouve découvert dans une grande partie, ce qui produit un effet désagréable. Au contraire, de l'autre côté, tous les personnages sont sur leurs pieds ou assis et rangés à égale distance. Secondement, ces figures, entièrement de ronde bosse, auraient eu une saillie trop forte, et il en serait résulté, à de certaines heures du jour, des projections d'ombres qui eussent rendu la composition confuse. Ce n'est pas sans motifs que l'on a adopté, pour les frontons, les bas-reliefs qui laissent glisser la lumière. Troisièmement, dans le dessin de M. Cockerelle, presque toutes les têtes et les bras dépassent de beaucoup les moulures de la corniche supérieure, ce qui rompt l'unité de ces lignes et l'encadrement qu'elles doivent former. Enfin, la principale objection provient de la perfection du travail, qui semble prouver que l'œuvre était destinée à être vue et admirée de près. A quoi eût servi une finesse d'exécution qui se serait perdue par l'élévation? Le sculpteur aurait-il donné, en pure perte, des plis si délicats à la tunique de la jeune fille qui se cache entre les genoux de sa

mère? Ce tissu, très-distinctement gaufré, paraît aussi léger que nos plus belles mousselines modernes; et à quelques pas de distance, toute cette finesse de sculpture disparaît déjà. Il semble donc probable que ces statues étaient placées contre un mur, puisque quelques-unes ont le dos simplement ébauché, mais à la hauteur des yeux et non au sommet d'un temple. Pourquoi n'auraient-elles pas orné le fond d'un sanctuaire?

La salle du Baroccio aurait dû porter plutôt le nom de Gherardo delle Notti, et peut-être Baroccio a-t-il obtenu cet honneur comme ayant opéré une révolution, et introduit à Florence les principes des coloristes. Quoique né à Urbin, les élèves qu'il a formés en Toscane le font considérer comme florentin. Sans doute, il y a de lui, dans cette salle, un fort beau tableau connu sous le nom de Madonna del Popolo; mais la perle qui attire, qui fixe tous les regards, est l'Adoration des Bergers, par Hunthorst, surnommé Gérard des Nuits, qui s'est particulièrement appliqué à représenter des scènes éclairées aux flambeaux. Dans cette Adoration, c'est du corps de l'enfant Jésus que part la lumière éclairant tout le tableau; ce corps est la lumière elle-même. Il est impossible à la peinture d'y donner plus d'éclat, de la mieux distribuer sur les personnages, d'en mieux exprimer la dégradation, de la mieux perdre dans la profondeur

de la crèche et l'obscurité de la nuit. Après cette œuvre sans pareille, vient la Madeleine de Carlo Dolci, dont le pinceau est si suave, la couleur, quoique un peu trop émaillée, irrisée, si séduisante. La tête de la sainte, belle de forme et de grâce, est charmante d'amour et de repentir. C'est un des plus beaux ouvrages du Dolci. Près de ces deux diamants brille encore, mais par des qualités différentes, la Descente de Croix, du Bronzino. Toute la science de dessin et d'expression, toute l'austérité de l'école florentine y apparaissent. C'est dans cette salle qu'est placée la fameuse table octogone en mosaïque de lapis et de pierres précieuses. Elle sort des ateliers du gouvernement. Commencée en 1613, elle ne fut terminée qu'en 1638, et coûta, dit-on, en main d'œuvre et en pierreries, 40,000 sequins, environ 450,000 francs; somme énorme pour un temps où la rareté du numéraire lui donnait une valeur quadruple de celle qu'il a maintenant.

L'Hermaphrodite, couché sur une peau de lion, est placé dans un cabinet voisin. Sa pose est la même que celle de l'Hermaphrodite que le muséum de Paris possède. Les jambes et une partie des cuisses ont été restaurées et sont un ouvrage moderne. La tête, les bras, et le torse, sont mis au rang des plus beaux antiques. Près de cet être ambigu, et qui n'a réellement existé que dans l'ima-

gination des poètes et par le ciseau des sculpteurs, on voit Hercule enfant, étouffant des serpents; représenté à l'âge de quelques mois, il réunit déjà la force à la grâce de l'enfance. C'est un des ouvrages de premier ordre que l'antiquité nous a légués.

La collection égyptienne est loin de valoir celles de Paris et de Turin; mais elle témoigne de l'amour du grand duc pour les arts et les sciences. Ce prince l'acheta, en 1826, à M. Nizzoli, consul autrichien à Alexandrie, et fit arranger, pour la recevoir, un local qui rappelle l'architecture des bords du Nil.

Les portraits des peintres peints par eux-mêmes et rassemblés dans deux salles, s'élèvent au nombre de trois cent soixante-huit, et s'augmenteront encore, puisqu'on cherche toujours à se procurer ceux des artistes vivants qui jouissent d'une certaine célébrité. On y voit les images de Masaccio, qui donna tant d'impulsion à l'école florentine; de Michel-Ange, de Pérugin, de Raphaël, de Jules Romain, de Léonard Vinci, d'André del Sarto, d'Allori, de Dolci, du Titien, de Paul Véronèse, des Carrache, du Guide, du Dominiquin, de Rubens, de Van-Dyck, de Lebrun, de Vouet; il est vrai que, de degrés en degrés, on descend jusqu'aux peintres incorrects, fades et maniérés, du siècle de Louis XV. Rien n'est curieux comme l'examen de ces portraits. Si beaucoup présentent des traits

en harmonie avec le genre de talent de leurs auteurs, un grand nombre aussi ne montre que des figures qui n'y ont aucun rapport, et vérifie le proverbe que la physionomie est trompeuse. Ainsi, Cigoli, le peintre des sentiments religieux, est animé par la gaîté et a quelque chose de sardonique. L'Albane, si élégant dans ses productions, a l'air commun et négligé.

Deux salles contiennent l'école vénitienne, cette maîtresse du coloris sans exagération, et par là supérieure à la flamande; elles sont riches en portraits de personnages célèbres, tels que ceux du condotiero Gatamelata, du sculpteur Sansovino, de l'amiral Veiniero, de François de la Rovère duc d'Urbin, et de sa femme, de Jean de Médicis, le chef des fameuses bandes noires. Plusieurs de ces portraits sont admirables et dus au pinceau de Giorgione et du Titien. Parmi les grandes toiles, il faut distinguer la Ste-Catherine de Paul Véronèse, et la famille du peintre Bassano.

Deux autres salles sont aussi consacrées à l'école florentine, école habile à représenter les mouvements de l'ame, composant avec art, mais souvent sèche et austère, dans son ardeur anatomique exagérant la forme, et, sauf quelques exceptions, négligeant la couleur pour le dessin. Plusieurs célèbres tableaux florentins déplaisent même, au premier coup d'œil, à ceux qui n'ont pas fait une

spéciale étude de la peinture, et ce n'est qu'après un examen attentif que justice leur est rendue. D'où provient le caractère presque invariable de cette école, et qui la distingue entièrement de la bolonaise, de la romaine, de la siennoise sa voisine, dont les artistes ont suivi chacun des routes diverses? Ainsi, pour l'école de Bologne il n'y a point de similitude entre les Carrache et le Guide. Née, et développée pendant trois siècles, au milieu des haines politiques, au sein des guerres civiles, celle de Florence a-t-elle été influencée par les événements, par l'âpreté des mœurs? Parmi les cent vingt-quatre tableaux de la collection florentine, il faut en citer quelques-uns des plus remarquables. Sainte Lucie, de Carlo Dolci; de Christophe Allori, le meilleur coloriste florentin, une Judith, petit tableau d'un dessin parfait, et d'une belle couleur; la Visitation, d'Albertinelli, la tête de la Vierge est pleine de grâce, celle d'Elisabeth conserve toute la beauté que comportent son âge plus avancé et le rang secondaire que la sainte occupe dans le tableau : la Vierge, l'enfant Jésus, le petit saint Jean, et sainte Anne, de Frate Bartolommeo, élève de Léonard Vinci, œuvre d'une grande correction de dessin ; de Ghirlandajo, dont Michel-Ange reçut les leçons, la Vierge assise sur un trône, et entourée de quatre saints, figures plus grandes que nature, et d'une puissance de

forme, d'une fermeté de dessin prodigieuse, surtout si l'on pense que l'auteur est mort en 1495, avant la grande impulsion donnée à la peinture. Le plus grand éloge que l'on puisse en faire, c'est de dire que souvent André del Sarto crut devoir l'imiter. Près de ce tableau brille également la Descente du Sauveur aux limbes, page capitale et chef-d'œuvre du Bronzino; toutes les difficultés y sont vaincues, le dessin est savant et peut se comparer à celui de Michel-Ange, quoique moins exagéré; la multiplicité des figures sans vêtements ne cause aucune confusion, toutes se détachent par des demi-teintes habilement dégradées; les têtes remplies d'expression sont animées d'ardeur céleste et de reconnaissance pour le divin Sauveur; les femmes, gracieuses; leur nudité est modeste, et la couleur de ce tableau a un charme d'autant plus étonnant, qu'elle est ordinairement la partie faible du Bronzino. Après ces œuvres capitales il faut citer encore saint François stigmatisé, de Cigoli; tête magnifique; tout le zèle religieux y est empreint.

Les dessins et les gravures sont une partie importante de la collection des Uffizi, sous le rapport de l'art et sous celui des dates, surtout en ce qui concerne la gravure. On y voit sa naissance, ses progrès, et les perfectionnements des procédés. Le nombre des dessins dépasse 28,000. Ils commencent à Giotto, et arrivent jusqu'au temps actuel.

Dans cette immense série, Michel-Ange en a produit plus de deux cents; Raphaël, cent cinquante; à côté de ces traits des deux grands maîtres, brillent aussi ceux de Léonard Vinci, de Jules Romain, d'André del Sarto, des Carrache, du Dominiquin, du Corrège, et d'artistes étrangers à l'Italie. Les peintres français en ont produit de très-précieux; si, le pinceau à la main, ils le cèdent en général aux Italiens et aux Flamands et manquent de coloris, en maniant le crayon ils leur sont souvent supérieurs par la netteté, la grâce, et l'esprit de la composition.

Je passe sous silence l'école hollandaise, si connue en France, et les cabinets des gemmes, des agates, des onix, des quatre mille médailles, pour arriver à la fameuse tribune ou rotonde, car sa forme est circulaire; elle est petite, puisqu'elle n'a que vingt-un pieds de diamètre, et renferme l'élite de la sculpture antique et de la peinture moderne. Éclairée par un jour doux et qui vient d'en haut, tout y est arrangé avec une espèce de coquetterie, jusqu'à son dôme orné de nacre.

Cinq statues seulement sont placées, dans cette rotonde, sur des piédestaux et au milieu de l'appartement, pour qu'on puisse les considérer de tous les côtés; ce sont la Vénus de Médicis, l'Apolline, le Rémouleur, les Lutteurs, et le Faune; aucune n'est plus grande que nature. La Vénus fut

trouvée à Tivoli, dans la villa Adriana ; elle n'est pas entièrement antique; le bras droit et la moitié du bras gauche sont de restauration moderne ; sur la base, est gravé le nom du sculpteur Cléomène ; ce n'est pas l'inscription originale, mais on affirme qu'elle fut copiée sur l'ancienne plinthe qui était brisée. Le petit Apollon est une des plus gracieuses statues qui existent ; et elle peut, par sa perfection, être comparée à la Vénus ; elle n'a subi aucune restauration, et on la voit telle qu'elle est sortie des mains de l'artiste, dont le nom est resté inconnu. Le Rémouleur, presque accroupi, et dans l'action d'aiguiser un couteau sur une pierre oblongue et non sur une meule, a exercé la sagacité des antiquaires, qui, selon leur usage, se sont donné beaucoup de peine pour s'éloigner de la vérité ; ils en ont fait tour-à-tour Cincinnatus, Manlius Capitolinus, Milicus, Accius Navius, l'esclave qui découvrit la conspiration de Catilina. Il paraît, d'après des pierres gravées qui le représentent dans la même attitude, que c'est le Scythe, bourreau de Marsyas, qui s'apprête à écorcher l'imprudent et orgueilleux musicien. Les Lutteurs sont un groupe fameux par la beauté du travail et la science anatomique. Le Faune, qu'on attribue à Praxitèle, sans asseoir cette opinion sur aucune preuve, est digne de ce prince des anciens sculpteurs ; sa tête et ses bras ont été admirablement restaurés

par Michel-Ange. Il est inutile d'entrer dans plus de détails sur ces chefs-d'œuvre, dont les paroles ne donneraient qu'une impuissante description. D'ailleurs, ils sont connus de tout le monde, et les plâtres moulés les reproduisent sans cesse. Nous les avons possédés pendant seize années; ils faisaient la gloire de notre muséum, et un Français ne peut les voir sans qu'ils excitent sa douleur. Leur aspect lui rappelle les désastres de la patrie.

Les tableaux attachés aux parois de la rotonde, ont tous été choisis dans la collection entière des Uffizi, et sont rangés parmi les ouvrages de premier rang. Un seul, j'ose le dire, n'est là que par respect pour Michel-Ange, et à cause de la rareté de ses peintures de chevalet; c'est une Sainte Famille qui présente une dureté de couleur, une exagération de forme, une furie d'anatomie, pour me servir d'une expression italienne, complètement déplacées dans un pareil sujet exigeant de la grâce et de la simplicité. L'action, de plus, est bizarre; la Vierge donne, par-dessus son épaule, l'enfant Jésus à saint Joseph.

Deux Vénus, du Titien, entièrement dépouillées de vêtements, sont un miracle de couleur et d'entente de l'effet général d'un tableau. Celui qui, sous les traits de la déesse, représente une maîtresse du duc d'Urbin, est prodigieux sous ce rapport;

les chairs sont d'un blanc rosé, la draperie sur laquelle la figure est couchée, est blanche, le fond est clair, et le tout est d'une harmonie et d'un relief admirables.

D'André del Sarto, le plus grand coloriste et le plus gracieux peintre de l'école florentine, la Vierge sur une espèce de trône; debout à ses côtés, sont saint François et saint Jean l'évangéliste. Cet anachronisme, de mettre ensemble des saints qui ont vécu à des époques différentes, se retrouve dans presque tous les tableaux de dévotion italiens composés depuis le treizième siècle jusqu'au commencement du dix-septième. Les artistes obéissaient à ceux qui, commandant les tableaux, exigeaient que leurs patrons y fussent introduits. Ce tableau est un des plus précieux del Sarto.

Le Massacre des Innocents, par Daniel de Volterra; peinture tout-à-fait dans le style florentin le plus sévère, et remarquable par la puissance du dessin. On prétend que Michel-Ange prêtait quelquefois à Daniel le secours de son crayon. Le tableau est attribué par toutes les notices à ce maître; cependant quelques amateurs, et Lanzi lui-même, dans son histoire de la peinture en Italie, ont prétendu qu'il était dû au pinceau d'un de ses élèves.

Hérodiade et sa servante recevant la tête de saint Jean-Baptiste. Ce tableau de toute beauté est une de

ces bonnes fortunes que rencontrent quelquefois des artistes du second rang ; car son auteur, Bernardino Luini, élève de Vinci, n'est point placé parmi les grands maîtres et les chefs d'écoles.

Trois tableaux du Corrège offrent cette magie, cette fonte de couleur, cette suave fraîcheur, que personne même ne peut copier d'une manière satisfaisante, ce qui a fait croire qu'il avait découvert des moyens particuliers d'exécution. A ces tableaux il faut joindre une tête colossale d'enfant, coloriée sur papier ; c'est probablement une étude que ce roi des peintres lombards a faite pour un plafond ou un dôme, grandes machines pittoresques dans lesquelles il excellait.

Nous voici enfin arrivés à l'idéal, au *nec plus ultra* de l'expression, à ce je ne sais quoi que Raphaël seul a possédé, et que l'on ne peut ni discuter, ni définir ; car d'autres ont mieux colorié, plus savamment dessiné, quelquefois aussi bien composé que lui : témoin la Communion de saint Jérôme, du Dominiquin, et la Descente de Croix de Daniel de Volterra ; et cependant il est sans rival. Les six tableaux de ce prince de la peinture, déposés dans la rotonde, sont d'autant plus curieux à étudier, que l'on y voit les trois manières qu'il a successivement adoptées, à mesure que son talent a grandi. La première, un peu timide, mais pleine de vérité, de grâce, de finesse, et qui tient à la

fois du Pérugin perfectionné et de Léonard Vinci, apparaît dans le portrait de Madeleine Doni, noble florentine, et probablement il fut peint lorsque Raphaël, âgé de dix-huit à vingt ans, travaillait à la sacristie de la cathédrale de Sienne. On sait qu'il fit alors d'assez longs séjours à Florence. La seconde manière se montre dans les deux Sainte Famille, qui semblent être à peu près du même temps, ou du moins de l'époque où le peintre vint se fixer à Rome; déjà les formes sont plus étudiées, mieux accusées sans rien perdre de la grâce; la couleur, plus solide, s'éloigne de cette limpidité sans relief qui caractérise celle du Pérugin; le talent n'a plus rien de juvénil. Le saint Jean au désert, le portrait du pape Jules II, et celui de la prétendue Fornarina, sont de la troisième; c'est celle adoptée par le peintre, lorsque son talent était à son apogée. Les formes sont encore plus correctes, un peu plus sévères, et la couleur, plus solide, incline au noir dans les ombres. Le saint Jean est représenté à peine sorti de l'enfance; l'artiste indique ainsi que le saint a reçu mission divine, et qu'elle devance l'âge. Vu de face, presque nu, les cheveux hérissés, la main levée vers le ciel, assis sur un rocher, dans un site aride, seul dans ce désert, Jean regarde les spectateurs. Sa figure n'a point les traits grecs; sa tête presque ronde, son vaste front, annoncent la conviction, la force de volonté. Ses yeux noirs, pro-

fondément enfoncés dans leur orbite, ont cependant un éclat presque sauvage. Il est impossible de décrire l'impression que fait naître ce tableau. Il existe un autre saint Jean, de Raphaël, presque identique; mais il paraît certain que celui de Florence est l'original, le même qui fut peint pour le cardinal Colonna, et qui orne la galerie des Uffizi depuis 1589; l'autre est probablement une copie, avec quelques variantes, faite peut-être par un élève, et que le maître a retouchée. Dans le portrait de Jules, figure longue, maigre et revêche, le pinceau a exprimé toute l'impétuosité, toute la dureté de caractère de ce pape, plus guerrier que pontife. Quant au tableau désigné sous le nom de la Fornarina, je me permettrai d'émettre un doute, avec défiance de moi-même toutefois; j'avoue que je ne peux me résoudre à y reconnaître cette femme si long-temps bien aimée du peintre d'Urbin, et qui fut digne de lui servir de modèle. Pour inspirer une passion anoblie par sa constante vivacité, ne devait-elle pas avoir, au moins, quelque chose de cette élégance de corps et d'esprit qui distinguait si éminemment le divin artiste? Et cependant le teint brun, les traits fortement prononcés du portrait de Florence, son nez arrondi, sa large poitrine, ses robustes épaules, ne rappellent nullement les charmes délicats de la Galatée, les formes angéliques, la céleste modestie des Vierges de

Raphaël. Comment les eût-il tracées d'après cette maîtresse? A mes yeux, la Fornarina de la rotonde n'est qu'une belle paysanne de la Sabine. Cette question sera reprise en décrivant le palais Barberini à Rome. Il prétend posséder le portrait authentique de la Fornarina, et paraît fondé dans cette prétention.

Telle est la description, un peu longue peut-être et pourtant bien incomplète, de cet immense musée, qui contient vingt salles, plusieurs cabinets et de vastes galeries.

LE DÔME.

Santa Maria del Fiore, le dôme, fait l'orgueil des Florentins. *Bello come il duomo*, était un de leurs termes de comparaison. Sans doute ce monument est une magnifique, une admirable construction; et cependant, si j'en juge par mes sensations, elle est, dans son intérieur, moins saisissante, moins religieuse que la cathédrale de Pise. Plus belle que celle-ci sur ses côtés extérieurs, enrichis dans toute leur hauteur de porphyre, d'ophiolithe, de jaune antique, et des marbres les plus précieux, elle est entièrement dépourvue de portail, qui ne fut jamais commencé, tandis que le temple de Pise est complet dans toutes ses parties.

A la place de ce portail, s'élève un grand mur plat, sur lequel on a figuré, en fresque à demi effacée, des colonnes doriques qui ont le défaut capital de n'être pas en rapport avec le reste de l'architecture; car, si elle n'offre aucune trace du gothique, puisque ses ouvertures sont toutes à plein ceintre, et que ses immenses parois montent lisses sur toute leur surface et sans contreforts, il y a aussi absence du style bysantin, grec, ou romain. C'est une œuvre à part, et *sui generis*.

L'église fut commencée en 1298, sur les dessins d'Arnolphe di Lapo, à une époque où la république, jouissant d'une paix profonde, pouvait consacrer une partie de ses revenus à cette œuvre de religion et de gloire nationale. Aussi fut-elle établie sur de vastes proportions, puisque l'intérieur a cent vingt pieds de largeur, et que sa longueur est de quatre cent soixante-sept. Il est divisé en trois nefs, dont les voûtes sont à ceintre aigu et soutenues par des colonnes à chapiteaux ornés de feuillages, et qui se rapprochent moins du corinthien que ceux de la cathédrale de Pise. Il est à remarquer que les monuments florentins du moyen-âge s'éloignent beaucoup plus du style grec ou romain que les pisans; il semble que leurs architectes, dédaignant les modèles, aient voulu tout tirer de leur propre fonds, tout devoir à eux-mêmes. La coupole octogone, de trois cent deux pieds de

hauteur, est beaucoup plus ancienne que celle de St-Pierre de Rome, dont le diamètre même est moindre. Le dôme romain date du seizième siècle, et celui de Florence du quatorzième. Celui-ci est un chef-d'œuvre de construction dû à Brunellesco, qui mourut avant d'avoir pu l'achever. Son successeur Baccio d'Agnolo en gâta l'ordonnance en plusieurs parties, surtout dans la lanterne élevée en entier sous sa conduite. C'est peut-être la raison pour laquelle la galerie qui couronne la coupole est restée incomplète. On prétend que son constructeur reçut l'ordre de suspendre ses travaux. Tel qu'il est, ce dôme n'en est pas moins un sujet d'étonnement, quand on songe à tout ce qu'il a fallu d'audace et de talent pour entreprendre ce gigantesque ouvrage, dans un siècle où les sciences mathématiques et le calcul des poussées et des résistances étaient si loin de ce qu'ils sont aujourd'hui; lorsque surtout Brunellesco s'est interdit les arcs-boutants extérieurs, qui viennent si utilement en aide à la hardiesse gothique. La coupole florentine est extérieurement d'une forme moins parfaite que celle de St-Pierre, parce qu'elle n'a qu'une voûte; ce n'est que plus tard qu'on a reconnu qu'il était impossible qu'une seule pût remplir à la fois les conditions de beauté extérieure et intérieure, et qu'alors on en a construit deux partant du même point, mais qui en s'élevant, s'éloignent du paral-

lélisme. Après Arnolphe di Lapo, l'église fut continuée pendant cent-soixante ans, par Giotto, Gaddi, Orgagna, et Laurenzo Filippi. Depuis peu, Florence a élevé à Arnolphe et à Brunellesco, deux statues colossales : posées en face du dôme, et adossées aux maisons de la place, elles semblent contempler leur œuvre immortelle. Près de là et du même côté, on voit un banc de marbre sur lequel on prétend que le Dante aimait à s'asseoir; il porte pour toute inscription, *sasso di Dante*, pierre du Dante. Ainsi le même lieu rassemble, en souvenir du moins, les trois grandes illustrations poétiques et artistiques des treizième et quatorzième siècles.

En entrant dans le temple, on admire d'abord un pavé composé de marbres magnifiques, et choisis parmi les plus rares et les plus éclatants. La tradition florentine prétend que celui de la grande nef est dû à François de Sangallo, que Michel-Ange donna le dessin de la partie qui entoure le chœur, et que Baccio d'Agnolo termina ce qui restait à faire dans les petites nefs; mais elle ne peut s'appuyer sur aucune preuve, et les auteurs de ce bel ouvrage sont incertains. Oubli extraordinaire de la part d'Italiens qui, il faut le dire à leur louange, ont la vertu de la reconnaissance pour tous ceux dont les travaux illustrent leur patrie.

Le Dôme contient de remarquables tombeaux. Je ne citerai que ceux de Brunellesco, qu'il était juste d'ensevelir sous son plus beau titre de gloire; de Giotto; de Marsili, l'ami de Pétrarque; de Pietro Farnese, sculpté par Jacques Orgagna; de Ficino, introducteur à Florence de la philosophie platonicienne; et enfin celui d'Orso, courageux et patriote évêque de Florence qui, à la tête du peuple et de son clergé, repoussa les assauts d'Henri VII, et mit en fuite cet empereur.

Placé près d'une porte latérale, un portrait du Dante, que l'on croit de son temps, le représente en robe rouge, un livre à la main, et couronné de lauriers; s'il n'a pas été fait du vivant de ce grand poète, il a été peint du moins d'après quelque original, car il reproduit ses traits authentiques. C'est ce qui est le plus probable, puisqu'il est bien douteux que les Florentins, qui le proscrivirent et le laissèrent mourir dans l'exil, eussent permis de le retracer de son vivant sur les murs de leur cathédrale, et de lui décerner un si grand honneur. Il y aurait eu trop choquante contradiction.

Au dessus de la porte de la grande nef, on voit le couronnement de la Vierge, exécuté en mosaïque par Tadeo Gaddi, élève chéri de Giotto, que les modernes ont surnommé son Jules Romain, par allusion à l'attachement que Raphaël accordait au peintre de Mantoue. L'ouvrage de Gaddi, du mi-

lieu du quatorzième siècle, montre les progrès de l'art et a un grand mérite relatif. Vasari, qui avait vu les fresques de cet artiste, dans un meilleur état de conservation qu'elles ne le sont maintenant, prétend que cet artiste avait surpassé Giotto.

Une autre porte en bronze, celle de la sacristie des chanoines, est célèbre par les bas-reliefs en terre cuite vernissée, de Luca della Robbia, qui y sont enchâssés. Leur beauté prouve à quel point de perfection était parvenu l'art de la plastique imité des anciens et renouvelé à Faenza. C'est dans cette sacristie que se réfugia Laurent de Médicis, lorsque les Pazzi attentèrent à ses jours et assassinèrent son frère Julien, le 26 avril 1478, pendant le service divin, et au moment où le prêtre élevait l'hostie. Laurent ne dut la vie qu'à la présence d'esprit de Politien qui fit fermer ces portes de bronze.

Le Dôme possède la plus grande méridienne qui existe. Elle fut tracée en 1467, par Paul Toscanelli. Au solstice d'été, le rayon solaire vient frapper, dans la chapelle de la Croix, un carreau de marbre blanc. Le gnomon, par lequel ce rayon s'introduit dans le temple, est placé aux deux tiers de la lanterne de la coupole, à 277 pieds de hauteur. Une pensée religieuse non moins que scientifique présidait à la construction de ce monument astronomique; l'exacte détermination des solstices fixe

aussi l'époque de l'équinoxe auquel est attachée la célébration de la Pâque. La science et la religion se sont prêté un mutuel appui.

Le chœur en marbre, mais qui nuit à l'ensemble, en empêchant de juger toute la longueur de l'église, et en interrompant le rayon visuel, est situé sous la coupole, et au point d'intersection de la croix latine. C'est un octogone dont le soubassement est continu; il porte de légères arcades et des colonnes ioniques qui, des nefs, permettent de voir dans son intérieur. Ce soubassement est enrichi de superbes bas-reliefs de Bandinelli et de son élève Jean dell' Opera. On ne peut comprendre les sujets de ces sculptures, et il est probable que les artistes n'ont obéi qu'à leur caprice; fantaisie peu digne d'un lieu saint. Au reste, en Italie on voit souvent des œuvres profanes placées dans les églises; les Italiens n'ont point, à cet égard, le sentiment de convenances religieuses que possèdent les peuples du nord. Derrière l'autel, également décoré par le ciseau de Bandinelli, on a placé un groupe, nommé la Piété, que Michel-Ange, surpris par la mort, ne put achever, et qu'il destinait à son propre tombeau; il représente Joseph d'Arimathie tenant sur ses genoux Jésus détaché de la croix.

La coupole est lézardée en plusieurs endroits, probablement à cause de quelque vice de construction dans les piliers de soutien et les penden-

tifs; mais le mal n'a pas augmenté depuis plus d'un siècle. Long-temps cette partie importante du temple resta sans ornements. Enfin, en 1572, Vasari, sous le règne de Côme Ier, y peignit les saints, les prophètes, et les évangélistes, qui décorent la lanterne; il mourut avant d'avoir pu commencer la partie inférieure représentant des sujets tirés de la Divine Comédie du Dante; ce fut Zuccheri qui lui succéda. Seize énormes figures placées entre les fenêtres du tambour sont l'œuvre de plusieurs peintres, parmi lesquels il faut distinguer Empoli, Cigoli, et Passignano.

En général, cette cathédrale est plus riche en sculpture qu'en peinture; les plus remarquables statues sont celles de saint Jacques, de saint Philippe, de saint Jean-Baptiste, de saint Marc, de saint André, par Sansovino, Jean dell' Opera, Donatello, Nicolas Aretino, et Ferrucci.

LE CAMPANILE.

Construit en 1334, ce Campanile, le plus beau de l'Italie, d'une hauteur prodigieuse (258 pieds) si l'on a égard au peu de largeur de sa base, au svelte de sa construction, est gothique allemand et l'ouvrage de Giotto, qui fit preuve d'un rare talent, non seulement comme architecte dessinateur, mais

encore comme habile constructeur. Quels étaient donc ces hommes du moyen-âge qui pratiquaient, qui perfectionnaient plusieurs arts, dont un seul absorbe aujourd'hui l'existence entière de nos artistes modernes? Les hommes de notre siècle ne sont point cependant d'une plus faible nature, leur capacité est la même, de plus la science leur fournit des ressources ignorées de leurs prédécesseurs, mais la manière de vivre est différente. Du temps de Giotto, de Jean de Pise, de Brunellesco, d'Orgagna, ce que nous appelons la société et les plaisirs n'étaient pas développés et une affaire importante; les jours s'écoulaient dans le travail d'exécution, et les soirées dans celui de la réflexion. Double vie, et qui doublait aussi l'intelligence. Ajoutez-y une foi ardente, se faisant un devoir de consacrer toutes ses facultés aux monuments religieux.

Le Campanile est revêtu, de sa base à son sommet, des marbres les plus beaux; le jaune de Sienne, l'ophiolithe verte et le porphyre rouge y dominent; ainsi, dans son ensemble, dans la réunion de sa forme et de ses ornements, il présente, à la fois, un aspect élégant et demi sévère. Des statues d'un grand mérite, pour la plupart, le décorent; six sont de Donatello, les autres d'André Pisano, de Giotto, de Luca della Robbia et d'Aretino. Ils ont aussi travaillé aux bas-reliefs; car toute la sculpture s'est dévouée à ce monument, qui est séparé

de l'église, placé près de son flanc droit et sur l'alignement de la façade. Charles-Quint l'admirait tellement, qu'il souhaitait qu'on pût le mettre sous verre. Ce souhait impérial est rapporté par tous les voyageurs qui ont décrit le Campanile; il faut bien aussi en faire mention puisqu'il est traditionnel.

LE BAPTISTÈRE.

Situé vis-à-vis du Dôme et de sa façade, projetée depuis si long-temps, et jamais entreprise, il en est séparé par une place de médiocre largeur. Entièrement isolé, et de forme octogone, il fut autrefois la cathédrale assez exiguë de Florence. Sa fondation, qui remonte au sixième siècle, est due à Théodelinde. Mais, depuis la bonne reine des Lombards, on l'a tant embelli, tant d'artistes célèbres l'ont décoré, que l'œuvre ancienne a presque disparu sous les nouvelles et la richesse des détails. On sent cependant, à sa noble simplicité, à sa forme presque pareille à celle de quelques temples antiques, que les beaux modèles romains étaient encore sous les yeux de ces premiers constructeurs. Aujourd'hui le Baptistère, déchu de son rang, n'est plus qu'une annexe sous l'invocation de saint Jean.

Il possède les trois fameuses portes colossales en bronze qui sont considérées comme les plus belles qui existent, surtout les deux dernières, de Ghiberti; car la plus ancienne est d'André de Pise, qui la commença en 1300, et mit neuf ans à la terminer. Temps qui, certes, n'est pas trop long, si l'on considère l'immensité du travail, la beauté de l'exécution, la difficulté des moules et de la fonte pour des sujets dont les figurines sont souvent en entière saillie, presque détachées du fond et d'une finesse extrême. Les pieds, les mains, les têtes, d'une délicatesse parfaite, les plis élégants des draperies, prouvent à quel point de perfection était parvenu l'art de couler le bronze. Cette porte est divisée en vingt compartiments qui représentent la vie de saint Jean-Baptiste, et des allégories relatives aux vertus théologales; outre le mérite du travail matériel, les figures sont belles de forme, de mouvement, de grâce, et ne participent en rien à la raideur, au compassé de la peinture du temps (1). Cet ouvrage produisit une telle sensation, que la seigneurie partit solennellement de

(1) La peinture est-elle un art plus difficile que la sculpture? Ce qui est certain c'est que celle-ci l'a toujours dévancée dans ses progrès chez les anciens et les modernes. Le sculpteur ne s'occupe que de la forme et de l'expression; il faut que le peintre joigne à ces études celles du coloris, des raccourcis et de la composition.

son palais, accompagnée des ambassadeurs alors à Florence, pour visiter et l'œuvre et son auteur, rappelant ainsi l'enthousiasme des Grecs, qui est encore aujourd'hui le partage des peuples méridionaux.

Les deux autres portes, postérieures d'un siècle à celle d'André de Pise, plus belles encore, dignes de servir d'entrée au Paradis, comme disait Michel-Ange, et dont l'auteur avait profité de tous les progrès faits avant lui, furent le résultat d'un concours, dans lequel Ghiberti, âgé de 23 ans, triompha de l'aveu même de ses concurrents. Elles lui coûtèrent quarante années d'études et de travaux, non pas continus, il est vrai, puisqu'il existe de lui d'autres œuvres accomplies dans cette période. Commencées après la terrible peste de 1400, ces deux portes revinrent à la république à 40,000 sequins, somme énorme, et qui en tenant compte de la dépréciation successive des espèces métalliques, vaut plus de deux millions d'aujourd'hui. Les sujets de la principale porte représentent des traits du vieux Testament distribués en dix compartiments. On a si souvent décrit ce merveilleux ouvrage, sa grâce, son élégance, la pureté des formes des personnages, l'esprit, la convenance de la composition, l'exécution admirable, que je renvoie à ce qu'en ont dit les historiens et les précédents voyageurs. Ces trois portes étaient dorées.

Je ne sais si elles n'ont pas gagné à être dépouillées, par le temps, de cette parure empruntée. Leur couleur, plus sévère, convient mieux à un monument religieux. On voit mieux aussi leurs charmants détails. La dorure, plus brillante que le bronze, devait disperser la lumière et la faire scintiller.

Ce temple est extérieurement revêtu de marbres. Une tête, placée au milieu de la corniche, est le portrait de Ghiberti. Au dessus de la porte du milieu sont élevées de belles statues, de Sansovino, et de chaque côté, des trophées, dont l'un est dû à une bonne action, et l'autre à une mauvaise. Le premier se compose de deux colonnes de porphyre conquises sur les Sarrazins par les Pisans, et que ceux-ci offrirent aux Florentins, pour reconnaître la fidélité avec laquelle ils avaient protégé leur ville pendant une expédition qui employait toutes les forces de la république. Pise fut alors confiée à la garde de Florence. Honorable confiance, noble observation de la foi jurée de la part de deux états toujours rivaux de gloire et d'intérêts ! L'autre trophée montre les chaînes qui défendaient l'entrée du port de Pise, et dont Florence s'empara lorsqu'elle soumit cette malheureuse cité, lorsqu'elle anéantit son commerce, son existence politique, lorsqu'elle fit croître l'herbe dans ses rues, uniquement par ambition et par jalousie.

L'intérieur du Baptistère est magnifique, tout éclatant de jaspes, d'albâtres et de dorures; mais ses deux parties, la supérieure et l'inférieure, ne me semblent pas s'accorder. Celle-ci, jusqu'au cordon de la première, est modernisée par un style et des pilastres corinthiens; l'autre conserve le caractère du siècle où le monument fut construit, et des mosaïques remarquables par leur grandeur, par leur beauté, et en ce qu'elles furent commencées par un peintre grec du Bas-Empire, Apollinius, et par son élève André Taffi. Ils firent la grande figure du Christ, et laissèrent inachevés les autres ornements de la coupole, continués, pendant près de deux siècles, par Turrita, Gaddi, Baldovinetti, Ghirlandajo, et enfin terminés. L'esprit de suite n'a jamais manqué aux Italiens du moyen-âge, et leurs successeurs en ont hérité. Le tombeau de Balthazar Cossa, qui mourut simple cardinal après avoir été pape et déposé par le concile de Constance, action qui rétablit l'omnipotence de l'Eglise assemblée, est un des plus beaux ouvrages de Donatello et de Michellozzo. La statue de l'Espérance et celle de la Foi sont des chefs-d'œuvre de sculpture. Mais l'objet le plus précieux, le vrai joyau de ce Baptistère, c'est le devant d'autel, en argent, en émail, et en lapis lazuli; prodigieux, admirable travail de l'orfèvrerie florentine, le plus important que l'on connaisse, et qui a pour sujet la vie

de saint Jean. Entrepris en 1366, il occupa, pendant cent onze ans, les plus habiles artistes, et ne fut achevé qu'en 1477. Michellozzo di Bartolommeo, Maso Finiguerra l'inventeur ou le restaurateur des nielles, Boticelli, Salvi, et Antonio del Pollaiuolo le plus grand dessinateur et anatomiste avant Michel-Ange, y consacrèrent successivement leurs talents. Le pavé en marbre, représentant des arabesques, est le complément de toutes ces magnificences.

SAINTE-MARIE-NOUVELLE.

Eglise dont l'intérieur est de la fin du treizième siècle, et le portail de celle du quinzième (1470); aussi leur style présente des différences. L'intérieur est demi-gothique, et déjà dans le portail on voit apparaître les pilastres, les ordres superposés et le fronton. Ses architectes furent successivement trois moines dont le dernier, Jacques Talenti, était élève d'Arnolpho di Lapo, ce grand édificateur du Dôme. Michel-Ange trouvait cette église d'une rare élégance de dessin et de construction, et l'avait prise en telle affection qu'il l'appelait sa chère épouse, *la sua cara sposa*. Il admirait aussi la porte faite par Alberti, et qui est effectivement d'une grande beauté. L'intérieur offre cependant une singularité bizarre que ne présente, je crois,

aucun autre monument; à partir de l'entrée, les arcs des nefs diminuent par degrés de dimension, comme si on les voyait de loin en perspective. On a voulu ainsi les faire paraître plus grands par cette décroissance factice, et allonger en apparence le temple; mais il en résulte un effet faux et contraire aux intentions de l'artiste; l'œil, habitué à la diminution naturelle des lignes tendantes au point de vue, aperçoit aussitôt le mensonge.

Sur la façade se trouvent deux témoins de la science astronomique du seizième siècle; ce sont une armille de Ptolomée, et un cadran qui sert à mesurer l'arc céleste compris entre les tropiques. L'astronome, le mathématicien, auteur de cet ouvrage, qu'il entreprit par ordre de Côme Ier, était encore un moine dominicain, le père Danti; car, depuis le treizième siècle, les couvents florentins furent une pépinière où se cultivaient tous les arts, toutes les sciences, qui se rattachaient au culte. Les églises étaient des lieux où se tenaient des assemblées administratives et politiques, où se faisaient les élections, où les savants se réunissaient pour discuter et sans doute disputer. La vie publique se passait en partie sur les places et dans les temples. C'est là qu'on offrait des moyens d'instruction garantis par la puissance de l'état et de la religion. Puissance nécessaire dans un temps où la propriété particulière était moins en sûreté que de

nos jours, où le pillage et la dispersion d'objets précieux étaient souvent une peine illégale infligée aux proscrits.

Parmi toutes les peintures qui décorent Sainte-Marie-Nouvelle, il faut principalement s'attacher à la fameuse Vierge de Cimabue, peinte en 1267 ; elle sert de date à la renaissance de l'art, et a réellement un très-grand mérite si on la compare aux tableaux qui l'avaient précédée. Elle inspira un enthousiasme dont tous les historiens italiens ont parlé, et fut portée triomphalement, par le peuple, de la maison du peintre à la chapelle où elle est encore; Charles d'Anjou, déjà roi de Naples, l'honora d'une visite pendant qu'elle était encore dans l'atelier, et s'y rendit en grand appareil. Il est permis de croire que le conquérant, connu par la dureté de son caractère, et moins amateur d'arts que de combats, voulut flatter les Florentins, dont il venait d'être nommé protecteur. La Vierge, assise sur un trône soutenu par des anges, a la pose traditionnelle de l'époque; sa tête, assez belle de forme, est sérieuse et empreinte d'une tristesse qui se retrouve dans toutes les Vierges du temps. Les mains faiblement dessinées ont les doigts longs et fuselés. L'enfant Jésus n'a pas la grâce enfantine que l'école italienne a su lui donner plus tard. En général, il m'a paru que Cimabue et ses premiers successeurs ou ne recherchaient pas la beauté,

ou ne savaient pas y atteindre ; cependant entre ce tableau et ceux faits précédemment par les Grecs du Bas-Empire, et Giunta leur élève, il y a un intervalle immense. Cimabue a imité la nature ; et les artistes grecs, si toutefois on peut leur donner ce nom, travaillaient sur des poncifs raides et symétriques, que probablement ils se transmettaient depuis plusieurs générations. Ils étaient des ouvriers ; Cimabue fut un peintre.

De vastes fresques doivent surtout être remarquées ; les unes de Lippi, et les autres de Ghirlandajo ; on prétend que son élève, Michel-Ange, y a travaillé dès l'âge de seize ans, et qu'un groupe entier de figures est de lui. Si le fait est vrai, la précocité du talent de l'artiste est à citer, mais n'a rien d'invraisemblable, puisque l'on connaît des œuvres de Raphaël produites à dix-sept ans, et hors de la direction de son maître, tandis que Michel-Ange peignit ce groupe sous les yeux de Ghirlandajo. Parmi les personnages de ce tableau, plusieurs sont représentés sous les traits de Florentins célèbres ; on y voit Politien ; Gentile, qui fut chargé de l'éducation de Laurent de Médicis, et devint évêque d'Arezzo ; Marsile Ficin, Landino commentateur du Dante ; la belle Ginevra de Benci, et Ghirlandajo lui-même. Cet usage des artistes de cette époque et des précédentes, d'introduire dans leurs tableaux leurs amis doués de talents, sans doute a privé ces

peintures du beau idéal, et les a réduites souvent au genre du portrait. Mais qui de nous pourrait s'en plaindre? D'autres fresques, ornant la chapelle Strozzi, représentent l'enfer et le paradis; elles sont d'Orgagna. On y retrouve toute l'imagination qu'il a développée dans celles de Pise. Au dessus de la porte d'entrée est un grand crucifix de Giotto.

Santa Maria Novella renferme aussi plusieurs tombeaux que l'on doit citer sous le rapport de l'art, ou à cause des personnages qu'ils contiennent. Tels sont ceux des cardinaux Nicolas et Tadeo Gaddi; du patriarche grec Joseph qui, au concile de Florence, consentit à la réunion des Églises d'Orient et d'Occident; de sainte Villana, qui vécut au quatorzième siècle, et dont la tombe présente deux anges pleins de grâces, ouvrage de Rossellini. Mais la plus belle de ces sépultures est, sans contredit, celle de Philippe Strozzi, par Majano; Ghirlandajo repose aussi dans cette église.

Dans l'oratoire de Bianco, il faut examiner les peintures de Carlo Dolci et de Christophe Allori, ce grand coloriste florentin.

A côté de l'église, se trouve un cloître qui en dépend, et que l'on appelle le cloître vert, parce qu'il est décoré, dans son pourtour, de fresques monochrômes peintes avec de la terre verte. Ces fresques, bizarres par le choix de la couleur pour représenter des êtres humains, sont fort altérées,

et assez médiocres, quoique leur auteur, Paul Uccello, fût homme de talent. Dans ce même cloître est la chapelle des Espagnols, car chaque peuple chrétien a cherché à posséder, dans les grandes villes d'Italie, un sanctuaire qui lui fût spécialement destiné. Là se célébraient les fêtes patronales de la nation et les événements qui l'intéressaient. Cette chapelle obscure, en voûte surbaissée, mais richement ornée, est couverte de fresques de Taddeo Gaddi, et de Simon Memmi contemporain et ami de Pétrarque. Ainsi, elles sont du milieu du quatorzième siècle, et ont un très-grand mérite non seulement relatif, mais réel. C'est dans ces peintures que les figures de femmes commencent à avoir de la beauté, de la grâce, et que le coloris devient plus naturel et plus brillant. Parmi les portraits de dominicains placés dans ce cloître, on doit s'arrêter devant celui de Savonarole; sa figure est sévère, mais elle ne donne pas une idée de l'ardeur, de la fougue religieuse et politique qui éclatait dans ses discours.

Dans une chapelle souterraine existent encore quelques débris de peintures grecques des dixième et onzième siècles; il est inutile de parler de leur raideur et de leur anti-naturel.

La pharmacie dépendante du couvent a de la célébrité à Florence, et fait un assez grand commerce de remèdes. Les guides veulent absolument

la faire visiter par les voyageurs tombés entre leurs mains; mais, quoique bien tenue, elle n'a rien d'extraordinaire.

SAINT-LAURENT. — CHAPELLE DES MÉDICIS. — BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE.

L'église de ce couvent, dont la première fondation remonte au quatrième siècle, fut consacrée en 393, par saint Ambroise. En 1425, la république la fit réédifier par Brunellesco. Elle est divisée en trois nefs, séparées et soutenues de chaque côté par sept colonnes portant des arcs demi-circulaires. Ce nombre impair des colonnes est singulier, hors des usages de l'architecture; et, en examinant le monument, on ne trouve pas la raison qui a fait agir ainsi Brunellesco, puisque, reconstruisant à neuf, rien ne le gênait pour le tracé de son plan. Cette église, à plafond à rosaces dorées, est belle néanmoins de forme et de lignes, et la première de Florence où l'ordre corinthien ait reparu dans sa pureté et son élégance. Auparavant les architectes du moyen-âge l'avaient toujours altéré, soit dans son chapiteau, soit dans le rapport de son diamètre à sa hauteur. Démolissant souvent les monuments antiques pour employer leurs débris dans les nouveaux, prenant un chapiteau d'un

côté, un fût de l'autre, ils ne formaient qu'un ordre bâtard et de fausses proportions. Vingt-quatre chapelles, bâties aux frais de riches familles florentines, sont placées sur les bas côtés. Elles contiennent un grand nombre de tableaux bons, mais dont aucun n'est d'un mérite transcendant. Il n'en est pas de même des sculptures de la chapelle du Saint-Sacrement, de Desiderio; belles, remplies de grâce, de finesse, et d'une admirable exécution, elles méritent toute l'attention des amateurs. Le marbre s'est amolli, s'est plié sous la main de l'artiste. Au milieu de la grande nef est placé, à plate terre, le dessus de la tombe, en serpentine et en porphyre, de Côme l'ancien, justement surnommé le père de la patrie. Au dessous, est le caveau où reposent les restes du grand citoyen.

Saint-Laurent a deux sacristies, l'ancienne et la nouvelle, toutes deux célèbres, et qui méritent de l'être. Les plus grands artistes se sont appliqués à les décorer. L'ancienne fut élevée sur les dessins du fécond Brunellesco, que l'on retrouve dans toutes les constructions érigées de son temps à Florence; Donatello y a sculpté les médaillons de la coupole, les portes en bronze, les quatre évangélistes en marbre, et le tombeau de Jean de Médicis, père de Côme, et le premier auteur de la richesse et de la puissance de sa famille. Comme tous les Florentins célèbres de cette époque, il

réunit les talents de négociant, d'ambassadeur et de chef de la république. On doit aussi remarquer un mausolée en porphyre, que Laurent le magnifique et Julien élevèrent à la mémoire de leurs oncles, fils de Côme; cette tombe splendide, ornée de bronzes d'une parfaite ciselure, est d'André da Verrochio. Une belle fresque du Bronzino, une Nativité de Raffaellino, et un saint Laurent du Pérugin, complètent les magnificences de cette ancienne sacristie; et cependant la nouvelle les surpasse encore, sinon par la richesse de la matière, du moins par son emploi. Michel-Ange fut à la fois son architecte, son sculpteur, et maître de coordonner son œuvre en toutes ses parties; aussi ce petit temple possède-t-il, dans les deux tombes de Julien de Médicis et de Laurent, non pas le grand homme, mais le duc d'Urbin, un titre éternel de gloire; il faut l'espérer du moins, car de pareils ouvrages ne doivent pas périr. Faites dans le moment où le génie de l'artiste était dans toute sa force, ces deux tombes sont exemptes d'une certaine sauvage et rude étrangeté, qu'il a quelquefois affectée, surtout en avançant en âge; on y retrouve néanmoins toute sa fierté, toute la hardiesse de ses formes, toute l'expression qu'il sait donner à ses têtes. Les deux figures de la Nuit et de la Pensée, *il Pensiero,* resteront à jamais célèbres et comme des modèles à part, qui ne sont ni de l'an-

tique, ni de la sculpture moderne, mais de Michel-Ange. Un demi-jour habilement ménagé s'échappe de la coupole, et ajoute aux impressions que ces tombeaux feraient naître par eux-mêmes. Dans cette sacristie est encore placé un groupe, non achevé, de la Vierge et de l'enfant Jésus. La Vierge, quoique un peu sévère, a de la beauté, mais il me semble impossible d'approuver l'exagération musculaire et matérielle de l'enfant, qui ressemble à un jeune Hercule ; est-ce ainsi qu'il fallait représenter celui qui, dès son enfance, devait être un type mystique, et indiquer qu'il annoncerait une religion de grâce et de douceur? Michel-Ange, grand anatomiste, a quelquefois trop cédé au désir de montrer sa science, lorsqu'il a peint ou sculpté le nu. Les formes prononcées excluent l'élégance et la noblesse ; les sculpteurs grecs le savaient bien, et ne les ont employées que pour des esclaves, des gladiateurs, dont l'intelligence était censée peu développée.

Avant de quitter l'église, pour entrer dans la chapelle des Médicis, qui y est attenante et placée derrière le chœur, il faut examiner les deux chaires, exécutées d'après les dessins de Donatello, par son élève Bartoldo; ce sont deux chefs-d'œuvre où brillent l'expression et l'habileté du ciseau; leurs bas-reliefs sont classiques.

Cette chapelle, qu'on devrait plutôt appeler église,

vu ses dimensions, puisqu'elle a cent soixante-dix-neuf pieds de hauteur sur quatre-vingt-six de diamètre, fut fondée en 1604 par le grand duc Ferdinand Ier, et bâtie sur les dessins de son frère don Juan. Destiné à recevoir des tombeaux, ce temple sépulcral est le triomphe de la marbrerie, et contraste, par son éclat, avec l'austérité de sa destination. Il est impossible d'énumérer toutes les variétés de porphyres, de jaspes, d'albâtres, d'agates, de lapis, qui scintillent et surprennent la vue. On a rassemblé tout ce que l'Italie, la Sicile, et l'Orient, produisent de plus beau en ce genre. Quand on connaît la rareté, le prix de ces précieux matériaux et leur excessive dureté, qui rend si difficile leur mise en œuvre, on est effrayé de ce qu'ils ont dû coûter pour être mis en place. Parmi les tombeaux, deux sont principalement remarquables : ceux de Ferdinand Ier et de Côme II, son fils. La statue en bronze doré de Côme est de Jean de Bologne ; celle de Ferdinand, de Tacca. Les armoiries de toutes les villes de la Toscane sont représentées en pierres dures sur les parois de cette chapelle, à laquelle on travaille depuis deux siècles, et pourtant certaines parties attestent par leur état peu avancé qu'il faudra de longues années pour les terminer ; mais la coupole, qui était restée sans aucune espèce d'ornement, vient enfin d'en recevoir un digne de ce riche monument. Ce sont

des fresques de M. Benvenuti, bien composées, bien dessinées, et surprenantes par un éclat, une vigueur de ton qui leur donnent l'aspect d'une peinture à l'huile. Cet ouvrage fait le plus grand honneur au jeune peintre florentin.

A voir cette profusion de tableaux, de statues, de bas-reliefs, répandus dans les temples, dans les palais, et jusque dans les rues et les places publiques, on dirait que Florence ne s'est occupée que des arts, n'a vécu que pour eux; cependant son peuple fut guerrier, politique, et commerçant.

Les tombeaux des Médicis sont ainsi répartis : Dans l'église est Côme l'ancien, dans les deux sacristies les membres de la famille qui ne furent pas ducs, et dans la chapelle les souverains, excepté le premier, Alexandre, assassiné par son cousin Laurenzeto.

Dans le cloître, environné d'arcades, planté d'orangers croissant en pleine terre, et construit sur les dessins de Brunellesco, on voit la statue de Paul Jove, par Sangallo. Ce méprisable et vaniteux personnage, d'abord médecin, puis historien menteur, vénal, quêtant les bienfaits des souverains, déchirant ceux qui dédaignaient d'acheter ses éloges, se vantant d'avoir deux plumes, une d'or et une de fer, et qui, on ne sait comment, devint enfin évêque de Nocera, se décerna lui-même cette statue par son testament.

Du cloître, un bel escalier conduit à la célèbre bibliothèque Laurentienne qui, avant l'invention de l'imprimerie, et même long-temps après, fut regardée comme la plus riche de l'Europe. Ses vitraux, peints d'après les dessins de Jean d'Udine, ont une réputation méritée; on y retrouve toute l'élégance, tout le capricieux bon goût de l'élève que Raphaël affectionnait, et qu'il chargea de décorer le Vatican d'arabesques devenues un type de l'art. Longue de 143 pieds, large de 35, cette bibliothèque fut fondée par le pape Clément VII pour y réunir les manuscrits que les Médicis, ses ancêtres, avaient rassemblés, et qu'il augmenta considérablement. En 1808, on en comptait six mille; mais la suppression d'un grand nombre de couvents opérée cette même année, et la réunion de leurs archives et manuscrits ont beaucoup enrichi cette collection, qui se compose non seulement d'ouvrages en grec, latin, italien, vieux français et provençal, mais aussi de ceux en langues orientales. Ferdinand III a joint à cette bibliothèque un vaste cabinet destiné aux premières éditions des classiques.

Quatre-vingt-huit tables en forme de pupitres, et placées à droite et à gauche de la galerie, sont couverts des sept cents énormes manuscrits qui formaient primitivement la collection; reliés en bois et à fermoirs de métal, ce qui montre quel prix

on attachait à leur solidité et à leur conservation, ils sont tous attachés par des chaînes aux pupitres. Précaution utile au quinzième siècle ; car avant l'invention de l'imprimerie les amants des Muses ne se faisaient pas scrupule, dans leur appétence littéraire, de voler des livres. Presque tous ceux de la Laurentienne ont authentiquement appartenu à des savants, à des littérateurs, à des poètes illustres ou connus du moins, des quatorzième et quinzième siècles, et quelques-uns sont annotés de leur main. Parmi ces témoins du patient amour pour l'étude de nos ancêtres, on contemple avec plaisir et respect les lettres familières de Cicéron et celles à Atticus, transcrites par Pétrarque ; les Pandectes retrouvées et conquises par les Pisans en 1135, qu'ils rapportèrent en triomphe dans leur patrie, et dont l'écriture date, dit-on, du sixième ou septième siècle ; Pandectes qui donnèrent lieu à la renaissance de la *ratio scripta*, du droit romain. Si les Pisans enlevèrent ce trésor aux Amalfitains, à leur tour les Florentins s'en emparèrent en 1406 par le droit de la guerre, et il faut dire, à leur éloge, qu'ils en usèrent libéralement, et en répandirent des copies nombreuses dans les écoles. La bibliothèque conserve aussi les Actes du concile œcuménique de Florence, tenu en 1439, pour la réunion des Eglises grecques et latines en présence du pape, du patriarche de Constantinople, et de

l'empereur Jean Paléologue ; une copie du Décaméron, de Bocace, faite en 1384 ; un Plutarque de l'écriture du neuvième ou dixième siècle, parfaitement conservé ; deux manuscrits de Tacite, dont la date est incertaine, mais que l'on croit avoir été copiés entre le huitième et le neuvième siècles ; un Horace qui faisait partie des livres de Pétrarque, ainsi que le prouve une inscription écrite par lui-même ; une lettre du Dante par laquelle il refuse avec une noble fierté de rentrer dans sa patrie aux conditions honteuses qu'elle voulait lui imposer. Il serait trop long d'énumérer tous les volumes précieux que la Laurentienne renferme ; mais il en est deux qui méritent plus de détails par la polémique qu'ils ont fait naître. Un Virgile, sur parchemin, du quatrième ou cinquième siècle, le plus ancien connu, et d'une étonnante conservation ; il y manquait les premières pages, mais elles ont été retrouvées à la bibliothèque du Vatican par M. Mai, aujourd'hui cardinal. Il est à remarquer que l'Enéide de ce manuscrit ne contient pas les quatre premiers vers commençant par : *Ille ego qui quondam...* et qui se trouvent dans des manuscrits postérieurs et plusieurs éditions. Le poème débute par : *Arma virumque cano.* Dans un autre ancien manuscrit qui se trouve à Milan, ces quatre vers manquent aussi ; ont-ils été ajoutés par quelque moine littérateur des siècles suivants ? Il n'est pas

probable que Virgile, si exact observateur des convenances, ait commencé une œuvre épique par entretenir si longuement ses lecteurs de lui-même. Le second, qui doit fixer l'attention, est le fameux Longus, dans lequel Paul Courrier découvrit un passage inconnu qu'il joignit à sa traduction de Daphnis et Chloé, et qui fit naître une si âpre dispute entre lui et le bibliothécaire M. Furia; celui-ci accusait Courrier d'avoir fait volontairement sur ce passage une épaisse et large tache d'encre qui l'a rendu illisible. Désormais, Courrier en devenait l'unique possesseur. Comme il s'agissait d'une grave imputation dirigée contre un homme que j'ai connu, et qui a marqué parmi les hellénistes, j'ai examiné le manuscrit avec la plus sérieuse attention. Je suis forcé de convenir que Courrier m'a paru complètement dans son tort, et avoir méchamment maculé Longus. La tache est énorme, de trois ou quatre pouces de longueur et de deux de largeur. Voici comment elle a été faite : les barbes d'une plume ont été trempées dans l'encre et fortement traînées sur une feuille de papier immédiatement appliquée elle-même sur le passage en question. Or, est-il probable qu'on ait une distraction pareille, aussi inconcevable, surtout quand il s'agit d'un manuscrit précieux qui nous est confié, et qu'on doit, comme helléniste, lui vouer amour et respect ? Si Courrier a

eu tort dans le fond, sa faute s'est encore aggravée par la forme; sa défense est une injure perpétuelle adressée à son adversaire. J'ai cru devoir donner raison, contre un de mes compatriotes, à M. Furia, à un savant aussi honorable, aussi distingué. *Amicus Plato, magis amica veritas.*

Dans un manuscrit du *Canzoniere*, il ne faut pas oublier de voir le portrait authentique de Laure. C'est un original, ou une copie faite sur celui de Simon Memmi. Ce peintre, ayant demeuré long-temps à Avignon, peignit d'après nature l'amante platonicienne de Pétrarque.

Au milieu de la galerie, sous un bocal, est placé un doigt de Galilée, qui fut dérobé lorsqu'on ouvrit son tombeau à Santa Croce. J'avoue que je n'aime pas cette relique exposée à tous les regards; elle me semble une profanation des restes d'un grand homme. Ses travaux pour perfectionner le télescope, pour découvrir les satellites de Jupiter, le pendule, et les lois de la chute des corps graves, voilà ce qui doit exciter notre curiosité, et non ses ossements.

Près de cette bibliothèque est établie l'imprimerie en caractères orientaux, que Ferdinand I[er] fit fondre à Rome sur les types de ceux de la Propagande. Restée inactive, pendant près de deux siècles, elle a repris ses travaux depuis quelques années.

BIBLIOTHÈQUE RICARDI.

Cette bibliothèque, située dans la Via-Larga (rue large), tire son nom du palais qui la renferme. Construit en 1430 par Côme l'ancien, habité par Laurent, et par les premiers souverains de sa famille, il reçut aussi des hôtes illustres; Charles VIII, allant à la conquête de Naples, Léon X, l'empereur Charles-Quint, l'habitèrent quelque temps. Ferdinand II le vendit aux Ricardi en 1659, et le grand duc l'a racheté en 1814. Des habitants non moins célèbres y trouvèrent une généreuse hospitalité; c'est là que, sous la protection de Côme et de Laurent, se réfugièrent les savants chassés de Constantinople tombé au pouvoir des Turcs. C'est là que s'alluma le flambeau qui devait éclairer l'Occident. Ce palais, présentant une masse énorme et tous les caractères distinctifs de l'architecture florentine, eut trois constructeurs: Brunelleschi, Michel-Ange et Michellozzi. Le second perça, dans le rez-de-chaussée en bossages, des fenêtres cintrées; et le troisième couronna l'édifice d'une corniche, dont la saillie extraordinaire a pourtant à la fois de la grâce et de la sévérité.

Dans la cour, à colonnes et à portiques, sont des bas-reliefs en médaillons de Donatello, des statues,

et des inscriptions grecques qui ont fait naître de sérieux débats entre les savants ; les uns attaquant, les autres soutenant leur authenticité. Dans la chapelle, Benozzo Gozzoli, ce grand peintre du Campo Santo, exécuta, au milieu du quinzième siècle, une Gloire, une Nativité, et une Épiphanie, mais toujours avec les costumes de son temps. Ces fresques sont pleines d'esprit, de mouvement, et bien conservées. La galerie du palais est décorée d'allégories représentant les vicissitudes humaines. C'est un des beaux ouvrages de Luca Giordano que la rapidité de son pinceau a fait surnommer *Fa presto*.

La bibliothèque ne dépend point du gouvernement ; elle appartient à la ville depuis 1811, et possède environ vingt-cinq mille volumes, et trois mille cinq cents manuscrits. Sa fondation est due à Ricardo Romulus Ricardi, et date de 1558, époque où l'amour des littératures grecque et romaine était à son plus haut point, et nous rendit de si grands services en découvrant et conservant des œuvres que le temps eût achevé de détruire. Honneur donc aux érudits de ce siècle laborieux ! La collection s'est encore beaucoup enrichie par un autre membre de la même famille, le chanoine Gabriel Ricardi, qui, en 1789, lui laissa, outre ses livres imprimés, dix-huit cents manuscrits ; elle a été si souvent décrite que je me bornerai à

citer l'Histoire Naturelle de Pline, manuscrit du dixième ou onzième siècle, et le plus ancien de cet auteur; une Histoire de Venise, s'arrêtant à l'an 1275, traduite en français de la même époque, d'après le texte latin, et qui prouve que la prédilection pour notre langue existait déjà au treizième siècle. Le traducteur, Martino de Canale, annonce, dans son introduction, qu'il a préféré ce langage *parce que il cort parmi li monde, et est le plus délitable à lire et oïr que nul autre*. En effet, son caractère était dès lors la clarté et la précision. D'autres voyageurs ont relaté ce manuscrit, mais pour la gloire de notre langue, j'ai cru devoir en parler aussi; le Testament de Philippe Strozzi, le dernier des républicains florentins de bonne foi; homme généreux, mais qui ne connaissait pas ses contemporains; ce testament fut écrit au moment où Strozzi prisonnier allait se suicider.

A quelques pas de cette bibliothèque, et dans la même rue, se trouve celle de Marucelli. Fondée par un noble florentin, et ouverte trois fois la semaine, elle possède plus de 45,000 volumes. Ainsi, en comptant celle de l'académie des arts, Florence renferme six grandes bibliothèques, et près de 400,000 volumes imprimés ou manuscrits. Je ne crois pas que dans aucune autre ville de population égale, il existe un aussi vaste dépôt des connaissances humaines. Il y a donc à Florence,

dans le domaine public, cinq volumes par habitant, et à Paris, deux seulement. Londres est à proportion bien moins riche encore.

SAINT-MARC. — L'ANNONCIADE. — LE COUVENT DES ANGES.

La façade de St-Marc a été reconstruite en 1777, par Pronti da Rimini, moine de l'ordre des Carmes. Elle est à trois rangs de colonnes superposées. Elle m'a paru sans saillies, d'un profil maigre, surtout à côté des puissants monuments florentins, et pleine des défauts de l'architecture italienne de la fin du dix-septième siècle, et du milieu du dix-huitième. Son intérieur, qui a un autre aspect, est de Jean de Bologne. Cette église est ornée de belles peintures, de sculptures remarquables, et de tombeaux d'hommes illustres. Les deux statues de saint Antonin et de saint Zanobi sont de Jean de Bologne. Parmi les tombeaux, il faut remarquer celui du fameux Pic de la Mirandole, mort en 1494 à l'âge de 32 ans, et qui fut un prodige de science ou plutôt de mémoire; car, dans tout ce qui nous reste de lui, on voit qu'adoptant sans critique le faux et le vrai, et pensant par autrui, tout lui était bon, pourvu qu'il le trouvât dans les livres de ses prédécesseurs, et surtout des anciens.

Ses contemporains ont prétendu qu'à 18 ans il savait vingt-deux langues. Ils ont probablement voulu dire qu'il en connaissait les éléments, et le fait est encore incroyable. C'était un véritable érudit de son époque, un compilateur; et pourtant, les hommes de cette espèce nous ont rendu de grands services. En jurant par Platon, par Aristote, on rassemblait, on collationnait leurs œuvres, on les mettait en lumière. Aimable et sans jalousie envers ses confrères en littérature, Pic montra un beau caractère, et c'est par là qu'il mérite principalement notre respect et nos louanges. Sorti d'nne famille illustre, frère du prince souverain de la Mirandole et de Concordia, il comprit le charme de l'étude et en répandit le goût par son exemple. Ses thèses, ses dissertations ont été imprimées, et composent un énorme volume in-folio. Près de ce tombeau sont placés ceux du poète Benivieni, et d'Ange Politien littérateur célèbre et l'un des restaurateurs des lettres grecques. Ces tombes font naître une touchante émotion; elles rappellent que Pic de la Mirandole, Benivieni, Politien, furent unis par une vive affection, par l'amour du travail, et qu'ils demandèrent que leurs sépultures ne fussent point séparées.

Dans le couvent, joint à l'église, on montre la cellule d'un homme qui a laissé une moins bénigne mémoire, le terrible Savonarole. C'est là

qu'il se nourrissait de haine contre les Médicis, et lançait de sinistres prophéties. Il fut enfin pendu et brûlé par ses propres partisans : Machiavel a dit de lui, que dans les temps modernes les prophètes désarmés finissent par marcher au supplice.

La place de l'Annonciade, environnée de bâtiments uniformes en portiques à colonnes et surmontés d'un seul étage, est la plus régulière de Florence. Au milieu s'élève la statue équestre de Ferdinand I[er], fondue avec le bronze des canons conquis sur les Turcs. C'est un ouvrage médiocre de Tacca, lourd de forme et dur d'exécution. Deux fontaines, du même métal et d'un meilleur travail, sont de Louis Salvetti. Au fond de la place, un portique de même architecture précède la cour qui le sépare de l'église. Il est percé de trois portes; celles des deux côtés conduisent au couvent et à la chapelle de St-Sébastien, qui possède trois bons tableaux de Polaiuolo, de Paggi, d'Aurelio Lomi, et des statues de Novelli. La porte du milieu est décorée d'une mosaïque de David Ghirlandajo, homme de talent, mais qu'il ne faut pas confondre avec son frère Dominique, artiste si remarquable du quinzième siècle, par la pureté de son dessin, la beauté de ses contours, les progrès qu'il fit faire à la perspective et à l'art de la mosaïque, et qui dirigea les premières études de Michel-Ange.

Les lunettes (1) de la cour sont enrichies de peintures de Cosimo, de Baldovinetti, de Pontormo, d'André del Sarto; celui-ci y a représenté, avec sa grâce ordinaire, la naissance de la Vierge, et, sous les traits de sa femme, une des figures qui entourent sainte Anne. Lui-même s'est placé dans l'Adoration des Mages.

L'église, à une seule nef et en forme de croix, a été gâtée par les ornements modernes qu'on y a prodigués et qui jurent avec le style simple et sévère de la place et de la cour. Si elle est moins belle, elle n'en est pas moins riche. Sa chapelle della Santissima Virgine Annunciata, si célèbre dans toute la Toscane, est étincelante de métaux précieux et de pierres dures. L'autel est en argent massif, et ce qui vaut mieux, parce que l'art l'emporte sur la matière, il supporte une tête de Jésus-Christ, par André del Sarto. Parmi les objets dignes d'attirer l'attention, il faut citer, dans la chapelle de la Vierge du Bon Secours, construite aux frais et sur les dessins de Jean de Bologne, un crucifix et des bas-reliefs en bronze, la coupole, peinte par Poccetti, et derrière l'autel un tombeau en marbre avec deux génies que le fondateur de ce

(1) On appelle, en architecture, lunette une baie en voussure pratiquée dans les côtés d'une voûte.

petit temple destinait à sa sépulture. Dans les autres chapelles, un Christ mort soutenu par Nicodème, de Bandinelli; une Assomption que l'on dit du Pérugin, ce qui est douteux; le Christ entre les deux larrons, magnifique ouvrage de Stradan, et enfin un admirable tableau de Christophe Allori, un des plus beaux qui existent. Composition, expression, dessin, éclat et puissance de couleur, habileté du pinceau, tout s'y trouve.

La grande coupole, qui égale en diamètre le Panthéon romain, est une des merveilles de l'architecture florentine. Ainsi que les chapelles, elle fut élevée par Baptiste Alberti, et aux dépens de Louis de Gonzague, souverain de Mantoue. Je n'ai pu savoir l'époque précise de cette vaste construction; mais comme Gonzague régna de 1327 à 1360, on peut connaître ainsi la date approximative. Cette coupole fut peinte, au seizième siècle, par Volterrano. Il y fit briller les qualités qui le distinguent, la correction du dessin, la dégradation aérienne des teintes, et la parfaite connaissance de la perspective vue de bas en haut. C'est un des derniers ouvrages de cet habile artiste que nous connaissons peu en France, attendu qu'il ne s'est guère occupé que de grandes machines à fresques. Thorwaldsen, successeur de Canova, et qui tient aujourd'hui le sceptre de la sculpture à Rome, a récemment orné le maître-autel d'un bas-relief.

Les Anges, couvent fondé en 1294, possèdent quelques bons tableaux d'AlexandreAllori, d'Empoli, de Grisoni, et de Rosselli. Les bâtiments, d'une grande étendue, contiennent trois cloîtres; Ammanato fut l'architecte du premier, et Silvani, des deux autres. Je ne fais mention de cette habitation des Camaldules, que parce que deux hommes célèbres, et qui eurent en Italie une grande influence sur la marche de l'esprit humain, y reçurent leur éducation : Côme l'ancien et son petit fils, Jean de Médicis, qui monta sur le trône pontifical sous le nom de Léon X. Nommé cardinal à onze ans, il continua ses études sous une règle sévère. C'est aux Camaldules que Démétrius Chalcondyle et Pierre Éginète lui inspirèrent l'amour de la littérature grecque, que Michellozzi lui enseigna la langue latine, et que le célèbre Bibiena, devenu plus tard cardinal lui-même, initiait le jeune Médicis aux secrets de la poésie toscane. Les cellules de cette enceinte rappellent des noms chers à tous les hommes d'intelligence, à tous les amis de la renaissance littéraire.

SAINTE-CROIX.

Commencée en 1294, par ordre de la république, sur les plans du fécond architecte Arnolpho

di Lapo, cette église coûta des sommes énormes à l'état. De riches citoyens soulagèrent cependant le trésor, en contribuant à la dépense qu'exigeait un si vaste édifice dont la longueur est de quatre cent trente pieds, et la largeur de cent vingt-cinq. Néanmoins sa façade n'a jamais été achevée. Un grand mur nu s'élève au dessus des trois portes d'entrée; celle du milieu n'a pour toute parure, dans l'intérieur de son cintre, qu'une statue en bronze, de Donatello, représentant saint Louis, non notre grand roi, mais l'archevêque de Toulouse, mort en 1299, qui appartenait aussi à la race des Capétiens, par son père Charles II, roi de Naples. Deux saints sortis du sang royal de France, furent inscrits au calendrier dans le même siècle. Divisé en trois nefs, par deux rangs de colonnes, dont les chapiteaux sont incorrects, ce temple sombre, sans ornements, d'une architecture sévère, convient à sa destination; il était le Panthéon de Florence; c'est là que sur décret public, la sépulture était accordée aux grands hommes, aux savants, aux littérateurs, aux artistes célèbres. Plusieurs cependant, ce ne sont pas les moins illustres, n'y furent pas placés immédiatement après leur mort, et ne reçurent cet honneur que trop tardivement. Galilée l'attendit long-temps, et son monument funèbre se ressentit de ce délai, car il fut élevé à l'époque de la complète décadence de la

sculpture italienne. Machiavel, quoique sa cendre reposât à Sainte-Croix, n'obtint que trois siècles après, en 1787, le souvenir de ses concitoyens; et le Dante (1) n'a qu'un moderne cénotaphe (2), exécuté par M. Ricci, puisque le grand poète mourut dans l'exil, et que ses restes mortels ne furent jamais apportés dans sa patrie. Il faut pourtant convenir que si Florence fut sans pitié pour le vivant, elle l'honora dès qu'il cessa de respirer. En 1396, elle demanda sa dépouille mortelle à Ravenne où Alighieri termina son errante carrière de proscrit. La preuve de nouvelles tentatives faites en 1429, est déposée aux archives. Quatre-vingt-dix ans après, les Toscans s'adressèrent encore à Léon X, et parmi les signataires de la pétition, se trouve Michel-Ange offrant de consacrer à une noble tombe son talent d'architecte et de sculpteur. Depuis ces tentatives infructueuses, les Florentins ne pouvant posséder le corps, rendirent un éclatant hommage à l'esprit, et fondèrent un professorat pour expliquer et commenter la Divine Comédie. Michel-Ange ne pouvait manquer à cette église, à ce Panthéon; mort à Rome à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il devait être

(1) Son vrai nom était Durante Alighieri.

(2) Un cénotaphe est un tombeau dressé à la mémoire d'un mort.

déposé à St-Pierre, dans le temple où son génie avait élevé la coupole; mais Côme Ier le fit enlever de nuit et transporter à Florence. Il fournit les marbres du tombeau, et trois élèves de Buonarotti, Jean dall' Opera, Cioli, et Lorenzi, s'empressèrent de le décorer de trois statues représentant l'Architecture, la Peinture et la Sculpture; elles sont bonnes isolément, quoique loin de ce qu'on aurait désiré pour un hommage rendu à un tel artiste, mais leur ensemble est manqué sous le rapport de l'ordonnance et de l'expression. Il est bien rare que plusieurs sculpteurs puissent sentir, exprimer de même, et s'entendre pour donner de l'unité à un ouvrage complexe. Le tombeau de Léonard Bruni l'Arétin, non pas l'infâme satirique, mais l'habile historien, date du quinzième siècle; c'est un bel ouvrage de Rossellini. Près de ces mausolées s'élève celui d'Alfieri; il passe à Florence pour le chef-d'œuvre de Canova. Cependant me sera-t-il permis de faire une observation critique, et que je présente avec doute; car, lorsqu'on juge Canova, il faut se défier de soi-même. Il m'a paru que l'admirable exécution de ce monument avait trop néanmoins de cette morbidezza, de ce fini précieux, de ces caresses faites au marbre qui distinguent si éminemment ce sculpteur, et qu'un peu plus d'austérité, de rudesse même dans le travail, eussent mieux convenu au sévère et passionné poète

tragique. Parmi toutes les tombes de Santa Crocce, on remarque encore celles de Lanzi, historien de la peinture italienne; du sénateur Buonarotti, descendant de Michel-Ange; de la comtesse Albani, érigée sur les dessins de M. Percier, par la reconnaissance d'un peintre français, et peut-être par un sentiment plus doux, car on prétend que M. Favre était marié en secret à la comtesse.

Sainte-Croix possède aussi des peintures et des sculptures célèbres. Au dessus de la grande porte, un crucifix de Giotto placé à contre jour et que l'on voit difficilement, sa Vierge couronnée par Jésus-Christ; la voûte et les murailles d'une chapelle peinte par Taddeo Gaddi, d'abord élève de Giotto, et puis son émule; dans la sacristie, de magnifiques fresques du même artiste; dans l'église, une belle Assomption d'Allori, un saint Roch d'André del Sarto, un saint François de Cimabue, un autre de Castagno; dans le chœur, des fresques d'Ange Gaddi, fils de Taddeo, représentant l'invention de la Croix, et l'entrée de Constantin à Jérusalem. Dans toutes ces fresques, on découvre toujours l'ignorance absolue des costumes. La belle coupole de la chapelle Niccolini, et quatre sibylles, sont le chef-d'œuvre de Volterrano; cette chapelle, incrustée de marbres et de pierres dures, est d'une grande magnificence. Celle des Médicis, construite par Michellozzi, aux frais de Côme l'ancien, est ornée d'un tableau en

terre cuite de Luca della Robbia, et d'un autre de Philippe Lippi. Mais la plus remarquable peinture de ce muséum sacré est l'Entrée de Jésus à Jérusalem, par Cigoli et son élève Biliberti; c'est un des plus beaux tableaux, non seulement de l'église, mais de la Toscane. Sainte-Croix est riche en ouvrages des peintres du treizième et du quatorzième siècles. Parmi les sculptures, il faut, après celles des tombeaux, s'attacher aux ornements du maître-autel, à un bas-relief de la Vierge, par Rossellini; au grand tabernacle, orné d'une Annonciation de Donatello; aux deux statues en terre cuite de saint Dominique et de saint Bernardin, de Luca della Robbia, grand sculpteur, habile potier, qui devina la chimie et perfectionna les émaux; à la chaire en marbre et en bronze de Majano, ouvrage digne de toute sa réputation.

Le couvent de Sainte-Croix contient deux cloîtres. Dans le premier, qui eut pour constructeur Brunellesco, on voit la chapelle des Pazzi, rivaux acharnés des Médicis; Luca della Robbia l'a décorée de ses ouvrages, et Donatello, de statues en pierre représentant des anges. Le second, qui eut également Brunellesco pour architecte, l'emporte sur le premier par le joyau qu'il possède, par l'admirable Cénacle de Giotto; œuvre magnifique, même sans avoir égard au temps où elle fut accomplie, et qui fait déjà pressentir ce que deviendrait la pein-

ture sous les pinceaux de Vinci et de Raphaël. A la noblesse, à la pureté du dessin, à la vérité de l'expression, s'unit la perfection des détails. Tout est accusé avec une scrupuleuse exactitude, et largement toutefois. La couleur est bonne, solide, et a résisté aux injures de cinq siècles. Giotto étudiait assidûment la nature; mais lorsqu'on observe dans ses têtes une beauté, une vigueur de formes qui le mettent à une si grande distance de ses contemporains; quand on voit ses draperies d'une si élégante simplicité, et qu'il répudie déjà les costumes bourgeois dont les devanciers revêtaient sans scrupule leurs personnages, on ne peut s'empêcher de croire que, frappé de la beauté des statues antiques, il eut, pendant son séjour à Rome, le bon esprit de les imiter; bien qu'on ne les eût pas encore recherchées avec soin, comme on l'a fait plus tard, cependant la capitale du monde chrétien en renfermait assez pour inspirer un homme doué d'un sentiment des arts si vrai et si profond.

Les vitraux de Sainte-Croix sont remarquables par leur ancienneté et l'éclat de leurs teintes; je n'ai pu savoir s'ils étaient de fabrique italienne ou étrangère; cependant, à leur conservation, je les soupçonne d'origine française. De tout temps on fabriqua en Italie des verres colorés; mais il paraît qu'on y mettait trop de fondant, et leur surface se dépolissait au contact de l'air. On prit donc

l'habitude de les tirer d'Angleterre, et surtout de France, où cette espèce de verrerie était portée à un haut degré de perfection.

C'est sur la place de Sainte-Croix, qu'arriva, au treizième siècle, en 1266, un grand événement: le passage de l'état aristocratique au populaire. La bourgeoisie, irritée de l'insolence des nobles, et depuis long-temps favorisant, en secret, le parti des papes contre celui des empereurs, prit les armes, nomma un capitaine du peuple, le conseil des anziani, se divisa en vingt-quatre quartiers ou compagnies, et porta à l'aristocratie un coup dont elle ne put jamais se relever, malgré ses efforts et les nombreuses guerres civiles qu'elle fit naître. Maintenant cette place, si tumultueuse autrefois, sert à des fêtes publiques, et de rendez-vous aux mascarades du carnaval.

COLLÉGIALE D'OR SAN MICHELE.

Après que la terrible peste du quatorzième siècle eut cessé ses ravages, Giotto et Taddeo Gaddi édifièrent cette église, en 1337, pour y placer une Madone peinte sur bois, que l'on prétendait douée de la faculté d'opérer des miracles; elle était en grande vénération à Florence, et le gouvernement voulut complaire au peuple abattu par tant de

malheurs et ranimer ses espérances. Pendant que le monument s'élevait, Orcagna construisait et sculptait le magnifique tabernacle destiné à la Vierge miraculeuse.

Entièrement isolé d'autres constructions, ce temple est d'une architecture toute particulière et mixte ; il n'a point le caractère florentin, il n'est pas gothique non plus, et encore moins grec ou romain. Sur toutes ses faces, de grandes murailles lisses sont percées de trois rangs d'arcades, dont les pieds droits, minces en bas, vont s'élargissant d'étages en étages, en sorte que le faible porte le fort, et une corniche à peine saillante et soutenue par de très-petits machicoulis, termine carrément le faîte. Elle dissimule entièrement la toiture. Les arcs du rez-de-chaussée, peu élevés en raison de leur largeur, sont à cintres demi-circulaires, ceux du second rang légèrement elliptiques, et les troisièmes, redevenant à plein cintre, se divisent intérieurement en deux arceaux au moyen d'une colonnette. Des niches pratiquées, sur les diverses faces, dans les pieds droits inférieurs, contiennent des statues en bronze et en marbre, presque toutes de la main des grands maîtres. Il suffit de nommer Ghiberti, Verrochio, Donatello, Jean de Bologne et Baccio da Montelupo. Les trois plus belles statues, saint Marc, saint Pierre, et saint George, sont de Donatello et faisaient l'admiration

de Michel-Ange ; il est de tradition à Florence que trouvant le saint Marc plein de vie et de mouvement, il lui disait : *Perchè non mi parli?* pourquoi ne me parles-tu pas?

Dans l'intérieur, les objets les plus dignes d'attention sont un groupe de la Vierge et de l'enfant Jésus, de Simon da Fiesole; un autre de trois figures par Sangallo, et le tabernacle d'Orcagna. Autrefois ce temple s'énorgueillissait de précieuses fresques de Landini, de Gaddi, d'André del Sarto; par une barbarie inexplicable elles furent ensevelies en 1770 sous un badigeonnage à la chaux. Celles des piliers ont seules échappé à cet assassinat.

L'église n'occupe pas toute la hauteur du monument. Depuis Côme Ier les deux étages supérieurs servent d'archives et de dépôt pour les actes publics et les testaments. Je n'ai pu savoir à quoi ils étaient employés avant cette destination, mais sans doute on ne les avait pas construits sans nécessité.

Telles sont les églises qui offrent le plus d'attraits à la curiosité. Florence en possède quarante-une; mais les décrire toutes, dépasserait le but que je me suis proposé. Je ne rédige pas un Guide des Voyageurs.

THÉATRES.

Passer des églises aux théâtres est un contraste; mais il existe dans les mœurs du pays. La foi, la dévotion, l'amour du plaisir, s'emparent des mêmes cœurs, y sont également vifs et sincères. Le matin le Florentin, le Romain, dont la vie est presque toute extérieure, se rendent dans les temples, exaltent leur ame par les chants religieux, par la vue de chefs-d'œuvre de tous genres; et le soir, par une autre cause, sous une autre forme, ils retrouvent les mêmes sensations. Les moines et les ecclésiastiques, il est vrai, ne vont plus aux spectacles comme ils se le permettaient depuis leur renaissance jusqu'au milieu du dix-huitième siècle; mais les théâtres, surtout ceux destinés à la musique, ne sont point anathématisés, et aux yeux de l'Église italienne, acteurs et spectateurs ne commettent aucun péché.

Florence a cinq théâtres, ce qui est trop pour une ville de cent mille habitants; aussi sont-ils tous assez médiocres; il est impossible en effet, quel que soit le goût des Italiens pour le spectacle, que cinq troupes d'acteurs fassent d'assez bonnes recettes pour être bien payées; et au théâtre comme à la guerre, l'argent est la principale cause du succès.

Ces théâtres, situés dans des rues assez étroites, n'ont aucune façade, sont contigus à d'autres bâtiments, et rien ne les distingue extérieurement d'une maison de particulier. Quatre appartiennent à des sociétés ou académies, ainsi qu'on les appelle en Toscane, dont une est composée de trente nobles. Dans presque tous, on joue principalement l'opéra. Le plus petit, celui d'Ognissanti, est exclusivement destiné à la comédie et à la tragédie ; un autre, Goldoni, a été construit nouvellement, sur le modèle des théâtres antiques. Le parterre, de forme demi-circulaire, est en gradin ; ses débouchés, le portique couvert qui l'entoure, peuvent faire croire aux spectateurs qu'ils assistent à une représentation romaine. Cependant le proscenium était incompatible avec les exigences actuelles ; il a donc fallu arranger la scène comme celles des autres salles modernes.

Je ne parlerai que de la Pergola et du Cocomero, noms assez singuliers pour des théâtres, car le premier signifie une treille, et le second un melon d'eau ou pastèque. Tous deux sont les plus importants, les plus fréquentés, et parfaitement disposés pour bien voir et bien entendre. Le plafond est plane et peu élevé. Aucune galerie, aucun ressaut ne brisent le son. Des rangs de loges, privés des draperies qui ordinairement contribuent chez nous à l'insonorité, et un immense parterre à ban-

quettes, ayant la forme d'un carré long et s'étendant depuis l'entrée jusqu'à l'orchestre des musiciens, sont les dispositions acoustiques les plus favorables adoptées pour ces deux théâtres. Le public payant à la porte, hommes et femmes, ne peut entrer qu'au parterre, où les places sont numérotées et correspondantes au chiffre du billet que l'on a reçu; toutes les loges sont réservées à ceux qui les louent à l'année ou pour une saison, et aux actionnaires. Les femmes ne vont pas en toilette au spectacle, et s'y rendent pour passer les soirées, sans gêne et sans apprêts; voilà pourquoi les salles sont peu éclairées, excepté les jours de gala où les familles nobles étalent leurs diamants héréditaires, qui, dans ce pays, se substituent comme des biens fonds; au reste, cette demi-obscurité fait paraître la scène plus brillante et mieux distinguer les acteurs. La mise en scène, les décorations, sont de beaucoup inférieures aux nôtres, et peintes en général avec négligence et dureté. Ce bel art de la perspective théâtrale qui prit naissance en Italie, et, si l'on en croit les historiens, y produisit de merveilleuses illusions, semble maintenant avoir émigré en France.

Le public, très-indulgent, et pardonnant beaucoup de fautes pour lesquelles nous sommes impitoyables, a renoncé à son ancienne habitude de causer pendant le récitatif et lorsque les seconds

sujets étaient seuls en scènc; maintenant il écoute avec une patience méritoire. Il est vrai qu'au lieu de se borner à de stupides canevas comme autrefois, on s'est attaché à représenter des pièces d'un intérêt réel, ou imitées des nôtres, ou tirées des romans anglais et français. Pendant mon séjour à Florence, deux actrices seulement méritaient la faveur publique; l'une, au Cocomero, fille d'un réfugié milanais, et jouant le grand opéra pour soutenir sa famille; l'autre, française, Mme Dérancourt. Les chanteurs étaient tous médiocres ou mauvais; leur jeu est forcé, sans élégance, sans naturel, et ils ignorent presque entièrement l'art de se conformer aux costumes; chose étonnante dans un pays où ils ont sans cesse sous les yeux des statues, des bas-reliefs, représentant les vêtements de l'antiquité et du moyen-âge. Ce n'est qu'à Rome, au théâtre tragique, que j'ai trouvé de la fidélité dans l'habillement des acteurs, et encore le goût des plumes et de l'oripeau pointait un peu. En général les représentations manquent d'ensemble, ce qui tient à ce que chaque entrepreneur se borne, faute de moyens pécuniaires, à un ou deux bons sujets; le bas prix des places contribue autant que la multiplicité des théâtres à cette mauvaise composition des troupes. Il en coûte, pour aller au parterre ou louer une loge, deux tiers de moins qu'à Paris. Au reste, quel que soit le

spectacle, l'Italien s'y rend exactement; pour sa vive orgnisation, la musique et les émotions qu'elle procure sont nécessaires; aussi accueille-t-il avec enthousiasme ce que nous jugeons de sang-froid. Il est encore une autre cause de son assiduité aux représentations scéniques; en Italie, ce que nous appelons en France, société, réception amicale, n'existe presque pas, surtout dans la bourgeoisie. Les nobles forment des cercles ou donnent chez eux de rares et fastueuses soirées; le grand nombre prend donc les théâtres pour lieux de réunion. Il est bien à Florence quelques sociétés charmantes et liées d'une mutuelle affection; ce sont des réunions qui se forment chez des personnes connues par leur amour pour le développement de l'intelligence; là les arts, la littérature, les sciences exactes, l'économie politique, sont tour-à-tour le sujet d'entretiens exempts de morgue et de jalousie. Plusieurs femmes y tiennent un rang distingué, ouvrent également leurs salons aux adeptes, et leur présence n'en exclut pas une expansive gaîté. Ces observations s'appliquent à toute l'Italie méridionale; de ses grands centres de population, Florence est néanmoins le plus sociable. La foule d'étrangers qui s'y fixent pendant l'hiver, lui donne un air exotique et presque parisien.

PALAIS.

Les palais de Florence, presque tous bâtis au temps de la république, par des nobles et de riches marchands, sont en trop grand nombre, et plusieurs ont entre eux trop de ressemblance, pour qu'il soit utile de les mentionner tous. Le Guide des Voyageurs en décrit vingt-quatre, et encore il ne cite que les principaux. Il faut donc restreindre encore sa liste, et ne s'occuper que de ceux qui présentent un réel intérêt, et font naître des souvenirs.

Le palais Capponi, vaste et beau, est presque trop moderne, puisqu'il fut construit au seizième siècle par Fontana. J'aimerais mieux que, plus ancien, il eût été habité par ce fier Capponi qui répondit à Charles VIII, voulant agir en maître à Florence son alliée : Battez vos tambours, nous sonnerons nos cloches. L'escalier est magnifique, et l'intérieur contient une suite de tableaux représentant les actes patriotiques de trois membres célèbres de la famille. Le possesseur actuel de ce palais, et descendant direct de ces hommes éminents, est lui-même remarquable par son mérite.

Gherardesca. Dans la cour de ce palais, un bas-relief représente l'affreux supplice d'Ugolin. Ce

cruel tyran appartenait à une des branches des Gherardeschi.

Martellini contient une galerie de tableaux et la statue de David, chef-d'œuvre de Donatello.

Pandolfini, noble et charmante construction élevée sur les dessins de Raphaël. L'entablement jouit d'une grande réputation, et il la mérite par la grâce avec laquelle il termine l'édifice. Cette élégance cependant n'est point en désaccord avec la sévérité accoutumée de l'architecture florentine. Ce palais s'appelle maintenant Nencini, du nom de ses possesseurs.

Altoviti appartint à Rinaldo degli Albizzi, tribun populaire, violent antagoniste de Côme de Médicis, et qui, après avoir fait bannir illégalement ce père de la patrie, fut, peu après, très-justement banni lui-même par les Florentins lassés de sa libérale tyrannie. La façade est ornée des portraits de Toscans illustres. C'est Baccio Valori, bibliothécaire de la Laurentienne, qui en fit noblement la dépense.

Rucellai. Construit sur les dessins d'Alberti, il appartint toujours à la même famille, qui l'occupe depuis de longues générations. Le premier auteur de sa fortune fut Bernard, surnommé Rucellai, à cause de la teinture violette par l'orseille, dont il avait apporté le secret de l'Orient. Ce secret lui valut des richesses immenses, dont lui et ses descendants firent un noble usage. Cette famille fut

toujours unie au parti populaire, mais ses opinions furent modérées. C'est sous son patronage, dans son palais, que se forma cette académie platonicienne, à la fois littéraire, politique, républicaine, et qui, plus tard, eut tant d'influence sur les derniers troubles qui agitèrent Florence, au commencement du seizième siècle, lorsque la république se soulevait contre l'inévitable pouvoir d'un seul. Elle s'assemblait dans le jardin Rucellai, orné de statues et de bas-reliefs antiques; et c'est pour être lus sous ses ombrages, que Machiavel composa ses discours sur les décades de Tite-Live, et ses dialogues sur l'art de la guerre. Si les possesseurs de cette vaste demeure favorisèrent la philosophie, ils accordèrent aussi le secours de leur opulence aux représentations scéniques. Machiavel fit représenter dans ce jardin sa comédie de la Mandragore, et un Rucellai y donna la tragédie de Rosamonde. De pareils spectacles accompagnés de la pompe théâtrale, et les décorations qu'ils nécessitèrent, firent faire un pas immense aux perspectives aérienne et linéaire. Le peuple, surpris des effets, inconnus jusqu'alors, qu'on obtenait par leur moyen, ne voulait pas croire que de simples toiles peintes pussent produire une si complète illusion, et se persuadait que les bâtiments, les paysages étaient réellement figurés en relief. Tous les chroniqueurs affirment cette naïve incrédulité.

En face du palais sont les vestiges du portique Rucellai. Les portiques, en usage à Florence au temps de la république, et formant le complément des habitations nobles ou des riches négociants, étaient un signe de grandeur ou de fortune, et, comme tels, sujets à exciter beaucoup de jalousies. Dans la belle saison, la famille, les amis, les clients, s'y rassemblaient, s'y livraient au plaisir de la conversation, et à des jeux dont les plus en honneur furent, avant l'invention des cartes, le trictrac et les échecs. A cette époque, un échiquier, souvent formé de pierres précieuses, entrait dans le nécessaire portatif d'un chevalier. Souvent aussi, sous ces colonnades et ces arceaux, il se traitait de graves affaires politiques ou commerciales. Cette vie en dehors du domicile était un reste des antiques habitudes.

Arozzi fut élevé par Benedetto da Majano et Crocana, pour Strozzi l'ancien, père du malheureux Philippe, si barbarement immolé à la vengeance de Côme Ier. Les fils de Philippe, réfugiés en France, vouèrent aux Médicis une haine immortelle, et l'un d'eux obtint le bâton de maréchal. Ce palais n'a point intérieurement d'objet d'art digne d'attention, tout ce qu'il contenait de précieux ayant été confisqué au profit des musées publics; mais sa masse énorme, la grandeur de ses matériaux, l'art avec lequel ils furent appareillés,

frappent d'étonnement; il est le type de la construction florentine. L'entablement de Cronaca passe pour le plus beau qui existe, et tous les écrivains qui se sont occupés de l'architecture toscane, l'ont cité comme un modèle. Les quatre belles lanternes attachées à la façade attestent les services rendus à l'état par les Strozzi. De remarquables anneaux, forgés par le serrurier Grosso Caparra, les soutiennent. En Italie, le nom de tout artiste ou artisan habile et le souvenir de leurs ouvrages, sont religieusement confiés à la tradition; ainsi se forme pour le peuple un faisceau de gloire nationale.

Peruzzi. Son architecture noble et simple est un modèle du genre toscan. Son portique, dont l'arcade est actuellement murée, doit attirer l'attention. Les Peruzzi, associés des Bardi, furent long-temps à la tête du commerce florentin, et firent élever ce palais dans le temps de leur splendeur ; mais étant devenus banquiers d'Édouard II, roi d'Angleterre, que ses projets de conquêtes en France obligeaient à de continuels emprunts, ils se trouvèrent en avance de 1,365,000 florins d'or, somme monstrueuse pour un siècle où le numéraire avait une valeur relative sept ou huit fois plus considérable que celle de notre époque. Édouard, n'ayant pu satisfaire à ses engagements, les Peruzzi furent obligés de déposer leur bilan. Cette faillite, véritable catastrophe financière pour le commerce

européen, causa la ruine d'un grand nombre de maisons italiennes, allemandes, et belges.

Orlandini del Beccuto, eut successivement différents maîtres; il appartint originairement à la famille Chiarucci, et fut acheté, au seizième siècle, par les Gondi; ceux-ci, après l'avoir reconstruit entièrement, finirent par l'abandonner, et vinrent s'établir en France, où ils firent une grande fortune pécuniaire et politique, par la faveur de Catherine de Médicis, protectrice de tous les Florentins; élevés plus tard aux honneurs de la pairie, ils comptèrent parmi leurs descendants le fameux cardinal de Retz, si débauché, si turbulent dans sa jeunesse, promoteur de la fronde, et qui enfin, dans son âge mur, édifia le monde chrétien par sa pénitence et en payant ses dettes, chose assez rare alors chez ses pareils, et je crois même de notre temps. Les Gondi, fixés en France, vendirent ce palais aux Orlandini, qui l'agrandirent encore, sous la direction d'Antonio Ferri. Depuis peu, on l'a dégagé de maisons qui l'entouraient, et dont le sol a servi à créer un jardin. Lorsqu'il appartenait aux Chiarucci, il servit de refuge en 1419, au scandaleux Coscia, Jean XXIII, dont Florence avait embrassé le parti. On accusa alors Côme l'ancien d'avoir augmenté sa fortune en s'appropriant une partie des trésors de ce pape; mais le fait manque de preuves, et semble démenti

par la considération qui entoura toute sa vie ce père des Médicis, et par l'amour que les Florentins lui portèrent si long-temps.

Borghèse appartenait autrefois aux Salviati, dont faisait partie cet archevêque de Pise, qui fut un des chefs de la conspiration des Pazzi contre Laurent et Julien de Médicis. Chacun des palais de Florence rappelle de grands événements produits par la haine ou l'amour de la patrie, par le crime ou la vertu. Celui du prince Borghèse, le plus vaste, peut-être, de la ville, a été dernièrement augmenté et modernisé sous la direction de M. Baccani; on regrette qu'il ait perdu cette physionomie du moyen-âge, qui donne aux monuments florentins un caractère spécial et si curieux. Cette immense construction contient une longue galerie et trente-un salons souvent remplis par la foule d'étrangers que le prince accueillait avec un noble et gracieux empressement; on prétend qu'il a pu en compter plusieurs milliers à quelques-unes de ses brillantes soirées. Le rez-de-chaussée du palais supporte des colonnes d'ordre ionique, et l'édifice est couronné par une corniche composite en marbre blanc; au dessus, s'élèvent les armoiries du prince accolées des deux figures colossales du Tibre et de l'Arno. Dans la cour d'honneur, on voit une fontaine décorée d'une copie de la Vénus du Capitole, et plusieurs autres statues également en marbre.

Situé sur l'un des quais de l'Arno, le palais Corsini, sauf sa grandeur, ressemble, à son extérieur, ainsi que je l'ai déjà dit, à un de nos hôtels du faubourg Saint-Germain, et n'a point l'aspect toscan. Dans l'intérieur, l'architecture florentine se révèle par l'étendue des appartements. L'escalier, à doubles rampes, est un ouvrage d'Antonio Ferri. Le vestibule contient la statue du pape Corsini, qui prit le nom de Clément XII. Élu en 1740, il fut l'auteur de la splendeur de sa famille, en l'élevant au rang des princières. Le grand salon, de quarante brasses de longueur et de vingt-cinq de largeur (1), soixante-et-onze pieds huit pouces sur quarante-cinq, est décoré de statues et de bustes précieux; mais le plus bel ornement de ce palais est sa collection de tableaux, la plus riche de Florence, après celles du palais Pitti et des Uffizi. Elle possède les portraits du Dante et de Pétrarque, le carton de celui de Jules II par Raphaël, et l'admirable tête de la Poésie, chef-d'œuvre de Carlo Dolci; admirable, quoiqu'elle ne soit pas sans reproches; peut-être lui manque-t-il l'animation? C'est une Poésie méditative plutôt qu'inspirée, mais quelle gracieuse beauté de forme, quelle suave couleur, quelle étonnante habileté du pinceau.

(1) La brasse toscane vaut 1 pied, 9 pouces, 6 lignes.

CASCINE.

On appelle ainsi un assemblage de bâtiments destinés à des laiteries, faisanderies, rendez-vous de chasse, placés au milieu d'un mélange charmant de bois, de prés, de terres cultivées, qui dépendent d'un élégant casino, où le grand duc vient de temps en temps passer quelques heures, et, le jour de l'Ascension, donner un bal à la noblesse. On arrive à cette promenade, car le souverain en laisse jouir le public, par la porte del Prato, et son entrée touche presque aux murs de la ville. Un des côtés de ce parc, d'une vaste étendue, longe le cours de l'Arno, et sert principalement de lieu de réunion aux équipages et aux cavaliers, à des jours et à des moments réglés par les saisons; car, en Italie, tout se fait encore ponctuellement. Les nobles y déploient un grand luxe de voitures et de harnais; mais ce n'est plus ce luxe empesé et fastueux d'autrefois. Tout est maintenant à l'anglaise ou francisé. Sans être éclatants, ces équipages sont d'un grand prix, et beaucoup viennent de Londres et de Paris. De longues allées touffues, et des carrés de prairies placés entre elles, rappellent, par leur disposition, la partie en plaine du parc de St-Cloud, excepté que la végétation n'est pas la

même. Au cascine, le chêne toujours vert s'arrondit ou se courbe en berceau, et le pin maritime élance son tronc dépouillé de branches et de feuillage, pour étendre sa cime en large parasol. Cet arbre est un des plus beaux et des plus élégants ornements des jardins méridionaux. Nous n'avons aucune idée en France, si ce n'est dans quelques cantons de la Provence, du magnifique effet qu'il produit; à mesure que l'on descend vers l'extrémité de la presqu'île italienne, il devient plus majestueux; lorsqu'il s'unit au cyprès pyramidal, le contraste des formes est superbe, et nos habiles peintres de paysages ont su en tirer un très-heureux parti. En de certains endroits réservés du parc, et enclos de barrières, des faisans, des biches, des troupeaux, donnent de la vie et du mouvement à leurs solitudes. De plusieurs percés on aperçoit les grands monuments de Florence. Le Dôme et le Campanile semblent encadrés dans la verdure. C'est du milieu de l'allée parallèle au fleuve que part le pont suspendu pour rejoindre l'autre rive; il est dû à des ingénieurs français, MM. Seguin.

POGGIO IMPERIALE.

J'ai peu de choses à dire sur cette résidence d'été du grand duc, située en dehors de la ville, mais

à peu de distance du fort St-George, et des jardins de Boboli. Après avoir suivi la rue Romaine, on entre dans une allée de chênes verts et de cyprès tracée sur la pente d'une colline, et l'on arrive au palais, dont l'architecture, quoique du temps des derniers Médicis, est beaucoup plus moderne que celle de la plupart des constructions florentines, ce qui, en vérité, dépayse l'observateur. L'œil est tellement accoutumé, à Florence, aux masses imposantes, que, lorsqu'il en retrouve d'un peu plus légères, elles lui semblent une anomalie. L'intérieur du palais, meublé avec une noble simplicité, ne contient rien de bien remarquable en peinture et en sculpture, surtout en comparaison des collections Pitti et des Uffizi. Le parc, bien planté, renferme une ménagerie assez dépeuplée. Il faut cependant citer un énorme léopard, le plus beau peut-être qui existe en Europe. Cette villa royale est partout entourée de champs et de cultures. L'olivier descend au fond des vallées de ce terrain accidenté, et remonte sur les coteaux opposés.

Tels sont les principaux objets dignes de fixer l'attention des voyageurs dans la capitale de la Toscane; la description de ceux d'un intérêt secondaire eût converti cet opuscule en un ouvrage trop étendu. Chaque ville importante de l'Italie pourrait fournir à l'impression de plusieurs volumes.



ROUTE DE FLORENCE A SIENNE.

De Florence à Sienne, la route, tracée sur un terrain accidenté, est parfaitement entretenue. Aux soins des cantonniers on reconnaît la surveillance des chefs, la bonne administration toscane, quelquefois, il est vrai, un peu minutieuse, ainsi qu'il arrive toujours dans les petits états, mais du moins sans cesse occupée de ses devoirs et de l'intérêt général. Le pays est montueux, et cependant peu arrosé. Entre Florence et Sienne il n'existe aucun cours d'eau de quelque importance. Presque toutes les crêtes des montagnes et des collines sont couronnées de villages anciennement fortifiés, et de châteaux dont les tours se détachent pittoresquement sur le ciel de l'horizon. On sent que la prudence a jadis indiqué ces positions élevées, que des guerres fréquentes ont désolé ce pays; inévitable résultat de l'ancienne division du territoire en tant d'états indépendants et rivaux. Florence, Pise, Sienne, Pistoie, Vol-

terra, situées à quelques milles les unes des autres, se combattirent pendant quatre siècles, et pouvaient se surprendre à tous moments; il fallut donc multiplier les lieux de défense. Depuis que la tranquillité a régné dans ces campagnes, peu à peu des habitations isolées sont descendues sur les coteaux, et enfin dans les vallées; on s'aperçoit à leur construction d'un goût plus moderne, que la vieille fortification n'est plus nécessaire. La population est plus belle, d'une stature plus forte que celle de Florence et de ses environs. Les femmes surtout justifient les éloges que leur donnaient Brantôme et nos guerriers, lorsque sous le commandement de Montluc ils défendirent si bravement, au seizième siècle, les Siennois contre les attaques des Florentins. Le sol, médiocre et souvent mauvais, est cependant très-bien cultivé; près de Sienne il devient volcanique. C'est là que commence cette longue chaîne de volcans éteints qui, sauf quelques interruptions dans ses anneaux, s'étend jusqu'à l'extrémité du royaume de Naples. Les champs, presque toujours en pente, sont couverts d'oliviers dont le rare feuillage permet de semer sous leur ombre légère le froment et le maïs. La vigne, trop souvent disposée en hautain comme dans toute l'Italie, partage les soins du cultivateur. Le nombre des mûriers diminue à mesure que l'on s'éloigne de Florence, et même cet arbre dis-

paraît presque entièrement dans certains cantons. Les prairies artificielles sont négligées; à peine voit-on quelques luzernières, et les prés composés de lupins, de lin et de turneps, dont j'ai déjà parlé, sont également rares. Cependant le terrain rougeâtre m'a paru propre à recevoir le sainfoin. A moitié chemin de Florence à Sienne, commence la race grise et à grandes cornes des bœufs de l'Italie méridionale, race qui se distingue par ses membres effilés. Ces bœufs gris de cette partie de la Toscane semblent avoir dégénéré et n'approchent pas, pour la beauté, de ceux de l'Apulie et de la campagne de Rome. C'est près de Sienne que se trouvent les carrières de ce magnifique marbre, si connu dans toute l'Europe, dont les teintes sont si variées, et la terre jaune, qui est une argile fortement imprégnée d'oxide de fer et probablement soumise autrefois à l'action d'un feu souterrain. Une variété rouge foncé est encore plus oxidée. Ces terres servent à la peinture à l'huile et pour la fresque.





SIENNE.

Si les habitants de Pistoie et de Volterra furent autrefois, de tous les Toscans, les plus portés aux séditions, et renommés pour la dureté de leurs mœurs, ceux de Sienne ont toujours été considérés comme les plus enclins à la joie, à l'amour des plaisirs, et ils justifient encore cette bonne réputation. Leur langage est célèbre par sa pureté, sa concision, sa poétique élégance; mais ces brillantes qualités sont obscurcies par une prononciation rude et gutturale extrêmement désagréable. Ordinairement le ton de la voix est en rapport avec les dispositions de l'ame; ainsi on ne s'étonne pas de voir le Provençal et le Catalan sujets à la colère, à de brusques mouvements, joindre à leurs paroles d'âpres intonations; mais il est singulier qu'un peuple gai et bienveillant emprunte les mêmes accents pour exprimer ses pensées.

Cette douceur de mœurs ne nuisait point au courage des Siennois; témoin leurs exploits du

moyen-âge, et la défense désespérée qu'ils opposèrent aux Florentins au commencement du seizième siècle. Ceux-ci ne triomphèrent enfin que grâce à des forces supérieures, à l'appui de Charles-Quint, et après un siége de huit mois. Les assiégés trop peu nombreux pour percer les lignes de circonvallation qui les enveloppaient, ne cédèrent qu'à la famine. Dès ce moment ils perdirent leur liberté et déclinèrent rapidement; leur population de 60,000 ames tomba en peu de temps à 20,000, et ne dépasse pas, aujourd'hui, 22 à 24,000. Florence fit tout ce qui était en son pouvoir pour anéantir la prospérité de Pise et de Sienne, et n'y réussit que trop bien. On a remarqué, depuis long-temps, que les gouvernements républicains sont plus inflexibles que les autres, plus guidés par leur intérêt personnel, et qu'ils abusent davantage de la victoire. La masse entière de la nation prend part à l'administration, ou influe directement sur son esprit et sur ses actes; elle a de l'énergie, mais, dépourvue d'instruction, elle manque de cette générosité, de cette élévation de pensée qui seule provient d'une bonne éducation, et d'une honorable position sociale. Dans les anciennes républiques, les esclaves furent toujours cruellement traités, et presque paternellement dans les grandes monarchies asiatiques.

Le dimanche 23 septembre, jour de mon arrivée

à Sienne, la joie y éclatait de toutes parts. Une réunion d'amateurs, de dilettanti, jouait un opéra. De huit heures du soir à deux heures du matin, des troupes de chanteurs, composées d'artisans et d'ouvriers, et remarquables par l'ensemble et la justesse des voix, faisaient retentir les rues d'une bruyante harmonie. Placés aux fenêtres ou sur le pas de leurs portes, les habitants accueillaient avec de vifs applaudissements ces nocturnes concerts, fort agréables pour eux sans doute, mais qui charmaient beaucoup moins des voyageurs invoquant vainement le repos et le sommeil. Sienne offrait en ce moment un parfait contraste avec la silencieuse Florence.

La ville renferme un grand nombre de nobles et de riches propriétaires, si l'on en juge par la beauté de leurs voitures, de leurs livrées et des chevaux. Sauf la différence des lieux et de leur aspect, on croirait être près du bois de Boulogne, lorsqu'on voit, vers la fin du jour, ces somptueux équipages promenant leurs élégantes maîtresses sur la route de Florence. Les vêtements des deux sexes sont évidemment tirés de Paris, ou du moins calqués sur des patrons venus de cette capitale de la mode.

Sienne, située sur une montagne, divisée en plusieurs crêtes, et place forte avant qu'on eût perfectionné les moyens d'attaque, est une ville

d'un pittoresque admirable. Partout elle offre un mélange heureux de verdure et de fabriques d'une belle forme; partout, des terrasses qui précèdent ou entourent la plupart de ses monuments, l'œil plonge dans de jolis vallons, parties intégrantes de la cité; partout, de ses murs d'enceinte on découvre un immense horizon présentant à la fois les gracieux détails de nos campagnes françaises, et les lignes nobles et sévères des champs méridionaux de l'Italie. Le soir, au coucher du soleil, ce spectacle est magnifique.

Le pavé n'est point, comme celui de Florence, composé de dalles irrégulières, mais de grandes pierres taillées en parallélogrammes, et régulièrement assemblées; ainsi que je l'ai déjà fait observer, elles sont plus faciles à réunir, mais présentent moins de résistance à la pression des voitures. Les rues étroites et tortueuses, où un étranger s'égare facilement, sont presque toutes en pente assez douce, excepté aux environs de la grande place del Campo. Les bâtiments particuliers n'ont point la force et la grandeur des constructions florentines, et ressemblent assez à ceux de nos anciennes villes du midi de la France; ainsi qu'à Pise la même cause a produit le même effet. On sent, à la vue de ces habitations moins solides, plus modestes, que les guerres civiles ont été moins fréquentes, les mouvements populaires moins dange-

reux qu'à Florence ; qu'à Sienne on ne démolissait point à force ouverte les maisons de ses adversaires, et qu'ainsi l'on n'avait pas besoin de se construire des châteaux de défense au milieu de la ville. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu, au moyen-âge, à Sienne comme à Florence, des luttes entre le peuple et la noblesse. A l'imitation des Florentins, par le même esprit de défiance et de jalousie, les Siennois privèrent plusieurs fois les nobles de toute participation au gouvernement, et le concentrèrent dans les mains des commerçants, de la classe moyenne qui, par parenthèse, ne tarda pas à devenir aussi exclusive, aussi arrogante que les seigneurs; mais ces combats politiques n'eurent point le même caractère de violence et de cruauté.

Sienne possède une Université fondée en 1203. Depuis quelques années, elle a été organisée comme celle de Pise, et les moyens d'instruction sont les mêmes; cependant ses écoliers sont moins nombreux et ses professeurs moins rétribués. Ceux-ci, lorsqu'ils se distinguent dans la carrière de l'enseignement, cherchent donc à passer à Pise; c'est une des principales causes de l'infériorité de l'Université siennoise. Peut-être est-ce trop de plusieurs grands centres d'études dans un état de quatorze cent mille ames seulement. Un seul rassemblerait l'élite des professeurs, et les élèves y gagneraient. D'ailleurs c'est un problème à résoudre, que de

savoir s'il convient de tant multiplier le haut enseignement, de créer une foule d'hommes habiles, et surtout de demi-savants; après avoir consacré plusieurs années à la science, et répudié des occupations faciles et lucratives, ils ne savent comment utiliser leurs talents, et accusent la société et les gouvernements de l'abandon qu'ils éprouvent. En Toscane comme en France, on se plaint de cette exubérance d'avocats, de médecins, de savants, sans clientelle. En conscience, on ne peut créer des procès, des malades, des académies, pour les occuper.

Le tombeau du célèbre Nicolas Arringhieri, professeur de droit au quatorzième siècle, a été transféré du cloître de Saint-Dominique à l'Université. Cette tombe est ornée d'un bas-relief remarquable par la beauté du travail et la vérité des poses; il date de 1374, et représente la classe du professeur.

La bibliothèque publique, placée dans le local de l'ancienne académie des Intronati, possède soixante mille volumes, en y comprenant cinq à six mille manuscrits. Comme à Florence, elle a été beaucoup augmentée par la réunion d'autres bibliothèques, et entre autres de celle de Saint-Augustin. Parmi les manuscrits les plus précieux, est un recueil grec des Evangiles, auquel on assigne la date du huitième ou neuvième siècle. Il appartenait, dit-on, à la chapelle impériale de Constan-

tinople, et fut vendu à Venise, lorsque l'empire grec s'écroula sous les coups des Musulmans; acheté par l'administration du grand hôpital de Sienne, il a été enfin déposé à la bibliothèque de la ville. Sa reliûre est magnifique, et décorée de nielles que je crois plus modernes que le manuscrit; je n'y ai pas reconnu la raideur de style et d'exécution des artistes du Bas-Empire. Au reste, je ne puis rendre compte des autres manuscrits précieux; car, bien que le bibliothécaire sût que mon compagnon de voyage, M. Bignan, était un helléniste distingué, il ne s'attacha qu'à nous montrer de belles éditions modernes, et surtout de Bodoni. Un seul individu, un jeune homme, était occupé à lire dans ce vaste recueil des connaissances humaines. Cette absence de lecteurs m'étonna, d'autant plus que Sienne est une ville inoccupée, réduite au seul commerce de consommation locale, et qu'il doit y avoir bien des heures dans la journée, où la lecture serait un passe-temps utile et agréable; mais en général, l'Italien chérit le *dolce far niente*, si insupportable aux Français. Cependant il faut rendre justice aux savants et aux artistes italiens; lorsqu'ils se livrent au travail, c'est avec ténacité. L'immensité de leurs œuvres en est la preuve. On cite un commentateur de Virgile qui produisit sept volumes in-folio sur le premier vers de l'Enéide.

Aux moyens d'instruction que présentent l'Université et la bibliothèque, il faut ajouter le collége Tolomei, qui ne compte qu'un petit nombre d'élèves, attendu qu'on ne peut y être reçu que sous certaines conditions. Il fut fondé pour les enfants de la noblesse. Il est à remarquer que beaucoup de fondations de cette espèce furent faites dans le dix-septième siècle. Les nobles ne voulaient pas se mêler, même pour leurs études, avec la roture; et cependant on sentait la nécessité de la tirer de la grossière et brutale ignorance où elle vivait. Pour qu'elle ne repoussât pas l'instruction, on composa avec sa fierté en lui créant des colléges spéciaux. Rendons hommage à la France, en disant que ce fut le pays où il y eut le moins d'établissements de cette espèce. Le grand Condé et son frère, le prince de Conti, étudièrent à l'Université de Paris. Un fait curieux, c'est que, sous la domination française en Toscane, sous l'administration de la princesse Elisa Bacciochi, le principal de ce collége, ayant demandé la permission de recevoir des enfants de la bourgeoisie, se vit sèchement refusé. A son retour dans ses états, le grand duc s'est montré plus libéral, et aujourd'hui la distinction est abolie; pas entièrement néanmoins, car pour être admis, il faut encore appartenir au *popolo grasso,* comme disent les Toscans, au peuple riche. Il existe aussi à Sienne, une maison d'édu-

cation pour les jeunes filles nobles. Je n'ai pu savoir si celles des classes roturières y entrent maintenant.

Le nom d'Institut des Beaux-Arts indique quel est le but que se propose cet établissement. Aussi s'est-il appliqué, non seulement à propager le goût et l'enseignement de la peinture et de la sculpture, mais à compléter la série des œuvres siennoises, et à rassembler des tableaux des premières époques de la renaissance; il en possède de fort anciens, qui ont été recueillis dans les églises. Chaque peuple italien a élevé la prétention d'avoir vu naître les plus anciens peintres. Sienne aurait peut-être le droit de réclamer la priorité, puisque des miniatures d'Odéric remontent à la date précise de 1213. Quelques tableaux sont même antérieurs à l'an 1200; mais il y a incertitude de savoir s'ils sont l'ouvrage d'artistes bysantins ou siennois. Le plus authentique est la Vierge de Guidone qui précéda Cimabue. C'est un travail remarquable pour le temps où il fut exécuté, et qui s'éloigne déjà de la raideur grecque, et du faire de pratique apporté de Constantinople en Italie. Ainsi, l'on peut suivre les progrès de l'école, depuis ses premiers rudiments jusqu'aux jours où elle brilla de tout son éclat: « École riante au milieu d'un peuple « toujours gai; le choix des couleurs et l'air des « visages y produisent une impression tellement

« agréable, que des étrangers ont été quelquefois « jusqu'à la préférer à celle de Florence. » C'est en ces termes que Lanzi s'exprime, en commençant le chapitre consacré aux peintres siennois; et en effet, le contraste est frappant entre eux et les florentins. A Sienne, ils ont sacrifié aux grâces, et se sont distingués par le coloris; mais un coloris solide, vigoureux, et tel que le présente et l'exige la nature italienne. Ainsi, aspect moins sévère, facilité d'invention, expression et vigueur: telles sont les qualités de cette école, qui les emprunte au caractère national. On l'a mal-à-propos, dans plusieurs ouvrages, confondue avec la florentine. Différence d'organisation, de mœurs, beauté des modèles, surtout du sexe féminin, politique même, et rivalité de peuple à peuple; tout l'en a séparée. Le peintre siennois est poète; le florentin, penseur. Cet esprit poétique est inhérent à la race siennoise. C'est elle qui a produit, qui voit naître encore le plus grand nombre d'improvisateurs, et la ville montre toujours avec orgueil la couronne de laurier, que le célèbre Perfetti obtint au Capitole. L'improvisation y monta triomphante, et pour elle se renouvelèrent les honneurs décernés au Tasse et à Pétrarque. Guido ou Guidone; Mino da Turrita, dont la mosaïque de Saint-Jean de Florence date de 1225; Ugolino; Duccio Boninsegna, auteur du tableau placé dans la maison de l'Œuvre à Sienne,

vaste composition, et qui fait époque dans l'histoire de l'art; Simon Memmi, qui peignit le portrait de Laure, la vie de saint Ranieri au Campo Santo, et une Assomption au milieu d'un chœur d'anges, renommés par leurs grâces et leur légèreté aérienne; Lorenzo et ses deux fils, Pierre et Ambroise Lorenzetti, peintres allégoriques, et qui surpassèrent en ce genre le grand Orcagna; Andrea Vanni, le Rubens de son temps, et, comme lui, unissant l'exercice de l'art aux soins des ambassades et des affaires publiques; Domenico Bartoli, qui fit faire de sensibles progrès à la perspective, et déploya dans ses peintures, à l'hôpital des Pélerins, une richesse, une variété de pensées dont on n'avait pas encore d'exemple, sont les peintres siennois les plus remarquables des treizième et quatorzième siècles. Leurs confrères et eux-mêmes formaient une corporation, ou plutôt une tribu nombreuse, puissante, régie par des statuts, prenant part au gouvernement de l'état, et dans laquelle les talents furent souvent un héritage de famille. Les plus anciens tableaux de la ville, et qui passent pour être antérieurs à l'an 1200, sont la Madonna delle Grazie, celles de Tressa, de Bethléem, Saint Pierre, dans l'église du même nom, et Saint Jean-Baptiste, à Sainte-Pétronille; mais, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas certain qu'ils appartiennent à un pinceau italien. Le lecteur

voudra bien excuser ces détails sur une école trop peu connue en France, et qui mérite d'être étudiée par nos jeunes artistes.

Les grandes familles possèdent à Sienne de vastes palais, mais qui ne présentent rien de remarquable à l'extérieur, excepté quelques-uns qui, ainsi que plusieurs maisons de simples particuliers, sont décorés de fresques, la plupart fort anciennes, et remontant à la renaissance; d'autres, plus modernes, datent de la fin du quinzième siècle et du seizième. La maison Bambacini a été ainsi ornée par le Sodome et Peruzzi. Le premier a peint, sur la façade, la Vierge et le Christ mort; et le second, une Madone et saint Jean-Baptiste. Ces deux fresques, quoique produites par des peintres de seconde ligne, jouissent d'une grande réputation. Quelques-uns de ces palais sont construits en briques; celui Buonsignori, d'une architecture gothique du bon temps, est surmonté d'une belle corniche. Sur la façade de la maison Nastasi, Jacques del Capanna a représenté en clair-obscur les travaux d'Hercule. Le plafond de la grande salle du palais Piccolomini est peint par Van-Orlay, flamand élève de Raphaël, et qui travailla avec lui aux cartons des tapisseries du Vatican. Au palais Petrucci, on montre encore les cloches en bronze fondues par Marzini et Benedetto Cozzarelli; car, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, en Italie le moindre objet

d'art est matière à souvenir, et transmet la mémoire de l'artiste ou de l'ouvrier. Parmi ces habitations, il ne faut pas oublier la demeure de sainte Catherine de Sienne, et l'atelier de teinture de son père. L'une et l'autre ont été, par décrets publics, convertis en magnifiques chapelles où l'or et le marbre brillent de toutes parts. Ces oratoires renferment de précieuses peintures de Francesco Vanni, représentant divers traits de la vie de Catherine, sainte si douce, si aimante, plaignant le diable parce qu'il n'avait jamais aimé, et qui fut la promotrice de cette Fête-Dieu, où les fleurs et les parfums se mêlent à la prière; jeune femme qui, avant l'âge de vingt-cinq ans, avait acquis une grande influence politique et religieuse, et dont l'éloquence détermina Grégoire IX à ramener à Rome la cour papale d'Avignon, et à mettre terme à la captivité des soixante-dix ans, comme les Italiens l'appellent. Près des tableaux de Vanni, on voit un Christ en croix, de Giunta de Pise, qui est peut-être le plus ancien peintre toscan; ouvrage du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art. Le dessin en est maigre, le coloris bronzé, et les extrémités sont trop longues; mais l'entente du clair-obscur et du modele est bonne. En tout c'est une œuvre de beaucoup supérieure à celles des praticiens grecs du même temps. On s'aperçoit que Giunta, cherchant à imiter la nature, abandonnait

la routine de ses devanciers. Il florissait environ quarante ans avant Cimabue, et mourut jeune à ce qu'il paraît, puisque les peintures que l'on connaît de lui furent produites de 1210 à 1236.

Le casin des nobles, qui s'y rassemblent pour jouer et passer les soirées, fut dans l'origine la bourse des marchands, et bâti aux frais de la ville et du commerce. Il est orné d'un charmant portique ou loge, et, sauf ses plus petites proportions, ressemble beaucoup à celui des Lanzi à Florence. Il doit être à peu près de la même époque.

Aux côtés du casin, se trouvent deux passages en pente rapide et en partie couverts, qui conduisent à la place del Campo. Cette place, d'une vaste étendue, et à laquelle onze rues aboutissent, était jadis le lieu où s'assemblaient les citoyens, pour élire les magistrats de la cité, et délibérer sur les affaires publiques; Forum du moyen-âge, où sans doute bien des intrigues furent ourdies, bien des ambitions déçues. Elle a la forme d'une immense coquille concave, de cinq cent cinquante-deux pas de circonférence, et construite sur un plan incliné, dont la différence de niveau doit être de vingt-cinq à trente pieds. Son plus grand développement est dans la partie supérieure, et les stries convergent et se réunissent vers le bas. Ces stries sont figurées par de longues arêtes en pierres; l'intervalle qui existe entre chacune d'elles est en

briques. Autour de cette coquille, règne un très-large trottoir qui la sépare des maisons environnantes. Le tout forme un bel ensemble, malgré sa bizarrerie et son incommodité pour les marchands de comestibles qui y séjournent maintenant. Aux temps de la splendeur de Sienne, on y donnait des fêtes et même des joutes sur l'eau, qu'on amenait par des aqueducs souterrains, à ce que disent les ciceroni; mais la chose m'a paru impossible. A cause de la pente, le liquide se serait écoulé dans la partie la plus basse, la plus étroite, et peu profonde. Les bateaux n'auraient eu ni assez d'espace, ni assez de fond, pour naviguer. Il faut sans cesse, en Italie, se défier des récits obligés et traditionnels des guides, que beaucoup de touristes admettent trop facilement. Dans la portion la plus élevée de la place, mais non sur son axe, car rarement les monuments italiens sont symétriques et régulièrement situés, est une fontaine ornée de célèbres sculptures en bas-reliefs, par Jacques della Quercia; malheureusement elles sont dans un triste état de dégradation.

Au bas de la place et parallèlement au petit diamètre de la coquille, est situé le palais del publico, l'ancienne maison commune, aussi bâti en briques. Vaste et d'une architecture gothique, il fut construit par les frères Angelo et Agostino, et contenait tout ce qui était nécessaire à l'administration de la république, aux archives, aux salles

de délibérations, et aux tribunaux. Les archives contiennent des documents très-précieux, sur la forme du gouvernement, la manière de délibérer, les usages du temps, le prix des marchandises et les salaires des artistes et des ouvriers employés par l'état. En général, en tenant compte du poids des espèces, et non de leur valeur nominale, on voit que ces salaires étaient en apparence, aux treizième et quatorzième siècles, sept à huit fois moins considérables que ceux d'aujourd'hui, mais égaux en réalité, puisqu'avec une once d'or ou d'argent on obtenait autant d'objets bruts ou manufacturés, qu'on peut en acquérir maintenant avec sept ou huit. Les profits du producteur, la dépense du consommateur, étaient donc les mêmes. Un exemple tiré des archives siennoises éclaircira la question. Tandis qu'il sculptait la chaire de la cathédrale, et pendant deux ans, Nicolas de Pise reçut, par jour, huit sols d'argent pour lui, quatre pour son fils, et six pour ses élèves. En tout vingt sols. Le sol équivalait alors en poids à notre franc. Mais si, en comparant les différences causées par la rareté ou l'abondance du numéraire, on multiplie par huit, on trouve cent soixante francs par jour, et cinquante-huit mille quatre cents par année. Ceux qui se sont récriés sur la modicité du traitement de Nicolas, ne l'ont donc fait que faute d'avoir apprécié les valeurs relatives. Parmi les nombreuses

peintures du palais, je me contenterai d'indiquer la fresque, par Sermino, de la Vierge et de l'enfant Jésus placés sur un trône entouré d'anges et des saints protecteurs de la ville; ouvrage remarquable par sa grandeur et son mérite réel; sa date est de 1287. La galerie où l'on a représenté des républicains illustres de l'antiquité, mais par un anachronisme énorme de costumes, en habits siennois. Le curieux portrait en clair-obscur du général Guido Ricci se préparant à une expédition; près de lui, sont fidèlement représentées les machines de guerre alors en usage, et peintes par Lando ingénieur militaire de la république. Enfin, la salle du Consistoire, par Beccafumi, artiste de premier ordre, et le plus habile peut-être que Sienne ait produit. Grand compositeur, doué de l'esprit d'invention, il se plut à employer les effets extraordinaires, les raccourcis vus de bas en haut, et surmonta les difficultés de dessin et de coloris avec un rare bonheur; ses peintures du Consistoire ont un éclat, une fraîcheur admirables. Au milieu de la voûte, il a placé cette fameuse figure de la Justice que Vasari cite, avec enthousiasme, comme un chef-d'œuvre de dégradation de teintes; en effet, les pieds sont dans l'ombre, et par des passages insensibles le corps s'éclaircit, et la tête devient étincelante de lumière. Il faut aussi visiter dans la salle des Arbalètes, les fresques d'Ambroise Lorenzetti,

exécutées en 1338. Les autres peintres qui ont travaillé à embellir ce monument sont : Martino, Manetti, Sodoma, Tornioli, Ventura Salembeni, et Petruzzi. Le palais contient encore le théâtre et la prison, qui est placée au dessous de ce lieu de plaisir; on est péniblement affecté de cet inconvenant contraste. Au dessus de l'aile gauche et du côté du théâtre et de la prison, s'élève un campanile d'une hauteur prodigieuse et d'une étonnante légèreté. Près de son sommet, il s'élargit considérablement, et l'on doute, en le voyant, que sa base puisse supporter son poids. Ici encore ce campanile n'est pas au milieu de la façade.

Les eaux alimentant la fontaine del Campo, sont amenées par des aqueducs souterrains de cinq milles de longueur. Il fallut deux siècles pour les achever; ouvrage étonnant par sa grandeur, sa solidité, qui fait l'admiration de ceux qui le visitent, et montre à quel point de richesse étaient parvenues ces petites républiques italiennes. Il ne faut pas croire cependant que leur trésor public fût assez riche pour subvenir aux dépenses de toutes ces immenses constructions qui couvrent le sol de la Toscane; les particuliers y concouraient, soit par patriotisme, soit pour capter l'affection du peuple; mais elles furent surtout entreprises et terminées par les corporations civiles et religieuses, qui mettaient une gloire rivale à se surpasser dans

l'édification de ces monuments. Noble lutte sans danger pour la patrie, et tournant à son honneur !

Après la place del Campo, la plus étendue est celle du Dôme, située sur un des points culminants de la ville, et à laquelle on arrive péniblement par des pentes rapides. Ses quatre faces sont formées par quatre constructions importantes, le palais du grand duc, celui de l'archevêque, l'hôpital de Santa Maria della Scala, et la cathédrale. Le palais du grand duc, le moins étendu de ces quatre monuments, est d'une grande simplicité à l'extérieur et intérieurement ; on voit qu'il n'a pas été destiné à être souvent habité. Celui de l'archevêque n'a rien non plus de remarquable, si ce n'est l'extrême hauteur de ses murailles dans le bas de la montagne, et qui vont en diminuant à mesure qu'elles approchent du sommet et de la place; c'est une œuvre lourde, massive, édifiée probablement au temps où les évêques avaient quelquefois à se défendre dans leur domicile.

L'hôpital, un des plus anciens de l'Europe, et fondé en 832, par Sorore, qui institua l'ordre charitable des frères servants, est vaste, bien tenu, d'une parfaite propreté. Les salles aérées sont fréquemment blanchies à la chaux, et les malades couchent seuls dans des lits de fer, séparés par de larges ruelles. Une charité éclairée paraît présider à cette administration. Au bas de l'hospice, sur une ter-

rasse, d'où l'œil plonge sur un vallon, se trouvent l'amphithéâtre de dissection et le jardin de botanique, non de végétaux exotiques, mais de plantes usuelles et médicinales, pour l'instruction des jeunes médecins et des pharmaciens. L'église, trop ornée peut-être pour un asile de douleur, date de 1446. Son architecte fut Guidoccio Cozzarelli. L'objet d'art de ce temple le plus remarquable est l'immense fresque de Sébastien Conca, qui décore l'hémicycle du chœur et en couvre toute l'étendue. Représentant la piscine probatique (1), elle offre la solution d'un curieux problème de perspective; des colonnes peintes sur la surface concave du demi-dôme, et courbées elles-mêmes en sens contraire de la concavité, sont calculées avec tant de justesse que du point de vue, le milieu de l'église, elles paraissent rectilignes et perpendiculaires. C'est, au reste, un tour de force perspectif plus étonnant qu'agréable; car, pour peu qu'on se dérange du point pour lequel tout a été tracé, ces colonnes semblent torses et difformes. L'artiste aurait pu se dispenser de placer une colonnade sur un mur qui, horizontalement et de bas en haut, est à double courbure. Il faut visiter les cinq fresques de l'infir-

(1) La piscine probatique était celle où l'on purifiait les victimes qui devaient être immolées dans le temple de Jérusalem.

merie peintes par Dominique Bartoli, au commencement du quinzième siècle; pleines de verve, de mouvement et d'invention, qualités propres à l'école de Sienne, elles sont célèbres, et Raphaël et Pinturicchio leur firent de nombreux emprunts pour les costumes nationaux et les harnais des chevaux; le cicerone qui nous les montrait, se servit de la même expression rapportée par le président de Brosses, dans sa spirituelle description de Milan. Il nous disait: *Sono fatte per uno pittorissimo queste fresche*. Ces fresques ont été faites par un *peintrissime*. Le superlatif est si familier aux Italiens, qu'ils l'appliquent même aux substantifs.

La cathédrale achève d'enclore la place; vaste édifice dominant toutes les constructions de Sienne, et qui, par la richesse de ses matériaux, sa beauté et l'élégance de sa façade, est l'ornement de la ville. Ce dôme employa le talent de plusieurs architectes, et fut probablement terminé, tel qu'il est aujourd'hui, au quatorzième siècle, puisque sa façade est de 1339. Il paraît cependant que l'intention primitive aurait été de lui donner une étendue bien supérieure à celle qu'elle a maintenant; des commencements de fondations et de murs, dont les prolongements sont perpendiculaires à un des côtés de l'église et s'y rattachent, semblent l'indiquer; d'ailleurs la tradition du pays le confirme. Dans cette hypothèse, le vaisseau actuel de

cette cathédrale n'aurait été que les croisillons d'une immense nef. Quelque patriotisme et quelques sentiments généreux qui animassent alors les cités du moyen-âge, l'entreprise était trop au dessus des finances publiques et particulières d'un si petit état; il fallut donc y renoncer, et fermer les croisillons du côté de la nef projetée.

La façade, qui n'est pas d'une grande élévation, mais légère et d'une admirable délicatesse de sculpture, présente dans son architecture un caractère mixte; ainsi la grande et les deux petites portes sont à plein cintre, et surmontées de triangles aigus. Aux deux côtés du fronton, aussi triangulaire, s'élèvent deux aiguilles toutes chargées de colonnettes, de festons et d'ornements. Contre l'ordinaire du gothique, ces aiguilles à jour et si sveltes sont moins hautes que le fronton, en sorte que l'aspect général de la façade est pyramidal. Elle est décorée de statues d'anges et de prophètes dues au ciseau de Jacques della Quercia. Des têtes d'animaux, emblèmes des villes alliées de la république, sont placées au dessus des chapiteaux. Les triangles qui surmontent les arcs des portes, renferment les bustes de trois saints que Sienne a vus naître dans ses murs. En somme cette façade, si remarquable par la finesse et l'élégance de toutes ses parties, ne m'a point paru avoir le caractère religieux qui est obligatoire pour un tel monu-

ment, et qui se retrouve dans presque toutes les églises épiscopales de l'époque ; l'œil est fatigué de la multiplicité de ses ornements, et l'on néglige l'ensemble pour chercher les détails. Il n'en est pas de même pour la belle et simple cathédrale de Pise.

L'intérieur me paraît supérieur au dehors et plus en rapport avec sa destination. Il est construit en assises alternatives de marbre blanc et noir ; les blanches ont environ le double de hauteur ; le temps, ayant altéré leur éclat, adoucit la dureté de contraste que ce mélange de couleurs si disparates a dû présenter dans sa nouveauté. La voûte très-élevée et la coupole hexagone sont peintes d'azur et semées d'étoiles d'argent. De belles proportions distinguent les colonnes et les arceaux. Dans la frise qui les surmonte, tout autour de la nef, et sur un développement de deux cents mètres à peu près, on a placé les bustes de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'au milieu du treizième siècle. Les noms sont écrits au dessous de ces bustes. En 1600 on effaça celui de la papesse Jeanne, et l'on fit bien ; car l'histoire de cette femme devenue pape est un conte, forgé dans des temps d'ignorance, et dont les premiers écrivains protestants s'emparèrent par esprit de parti. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'à l'appui de leurs assertions ils ont cité un passage du seul manuscrit authentique d'Anastase, de la

bibliothèque Ambrosienne, et que cependant ce passage n'y existe pas (1). Plusieurs auteurs de bonne foi, et surtout le président de Brosses, ont parfaitement traité ce point de controverse historique, et démontré que la croyance populaire reposait sur un mensonge ou une absurde tradition. Vainement voudrait-on argumenter en faveur de l'existence de cette papesse, de ce que son buste a été mis avec ceux des papes. La raison serait frivole; car il est certain qu'ils n'ont point été posés dans la frise successivement et à mesure de chaque règne, mais au contraire, qu'ils furent sculptés tous à la fois, dans le même style, et qu'en les plaçant on n'a pas toujours observé l'ordre chronologique.

Le pavé de la cathédrale, sans doute un des plus étonnants, et le plus beau peut-être sous le rapport de l'art, est une véritable et immense nielle représentant des sujets tirés de l'Ancien Testament et les Vertus Théologales. Chaque sujet est renfermé dans un compartiment, et en général les figures sont de proportion demi ou deux tiers de nature; car plusieurs artistes y ayant travaillé

(1) Il est vrai que deux autres manuscrits du même Anastase parlent de la papesse; mais ils ne sont que des copies postérieures de plusieurs siècles. Il est évident que les copistes ont interpolé le passage.

à diverses époques, ils ne se sont point astreints à un module uniforme. Voici le procédé employé et dont les Siennois se prétendent les inventeurs. Les figures, les accessoires, les fonds du tableau, sont en marbre gris demi-teinte, ou plus foncé pour les ombres; le blanc est réservé pour les clairs. Le tout est découpé selon la forme exigée par l'objet représenté, et appliqué sur un champ de mastic. Mais comme on n'aurait ainsi obtenu que de grandes masses, et qu'il n'eût pas été possible de rendre les détails des extrémités, les traits du visage et les teintes de transition, on a eu recours à la véritable nielle; des hachures profondément gravées dans le marbre ont reçû un stuc plus ou moins coloré. Antonio Federighi, Buoninsegna, et Beccafumi, sont les principaux auteurs de ce superbe ouvrage; mais sa plus belle partie est due à Beccafumi, de simple berger devenu un des plus célèbres artistes du seizième siècle, et l'honneur de l'école siennoise. Le dernier compartiment qu'il ait fait est de 1531. Sur ce même pavé, près de la porte, on voit un vaste écusson qui renferme une louve et un griffon se tenant par la patte, en signe d'alliance. La louve est l'emblème de Sienne, et le griffon celui de Pérouse. Autour du grand écusson, d'autres plus petits contiennent aussi les armes de plusieurs villes alliées. La louve, toujours accompagnée de Rémus et de Romulus, est placée, soit

en ronde bosse, soit en bas-relief, sur tous les monuments de Sienne, fière de son titre de colonie romaine, et ne pouvait être absente de la cathédrale bâtie aux frais du public.

Deux grandes colonnes appliquées au montant de la porte soutiennent la tribune décorée de quatre bas-reliefs dont les sujets sont la Visitation, le mariage de la Vierge, l'enlèvement de son corps, et l'Assomption; ouvrage d'un réel mérite, il doit attirer l'attention des amateurs.

La chaire hexagone, portée par des colonnes de marbres les plus précieux, est un magnifique échantillon de la sculpture du treizième siècle. Très-beau, en effet, si on considère les détails, la finesse, la vérité d'expression, et la manière dont le marbre est travaillé, mais ayant, à mon sens, les défauts de la chaire de Pise qui est du même auteur. La confusion des lignes, la superposition des personnages, la multitude des figurines dont les rangs supérieurs ne laissent voir que des têtes ou tout au plus des demi-corps, sont pareilles. Sans une extrême attention on ne peut saisir l'ensemble de ces bas-reliefs; cependant il faut excepter de ces reproches celui du Jugement Dernier; sa composition est plus nette, et l'exécution est admirable.

La chapelle d'Alexandre VII possède de belles portes, d'élégantes colonnes en bronze, ainsi qu'une charmante coupole, et deux statues du Bernin,

saint Jérôme, et sainte Madeleine que l'artiste avait d'abord destinée à représenter une Niobé. Le dessus de l'autel, en lapis lazuli et ornements en or, est une œuvre capitale de Buoninsegna, qui date de 1310. L'autel lui-même, et le tabernacle en bronze, sont dignes de tant de richesse par leur beauté et la pureté de leur style. Le premier fut exécuté par Balthazard Peruzzi ; et le second, par Piétro del Vecchietta dont la patience consacra plusieurs années à cet ouvrage, et le termina en 1472. Carlo Maratta, le dernier grand peintre de l'école romaine, et qui, dans le dix-septième siècle, la releva de la dégradation où elle était tombée, a décoré cette chapelle de ses tableaux.

En face de cette chapelle on voit, dans celle de Malte, le tombeau de Zondondari, siennois, et l'un des grands maîtres de l'Ordre; elle est ornée de peintures du Pérugin et de Beccafumi. Les bas-reliefs de l'autel sont de Jacques della Quercia.

Les vitraux de la rose ou fenêtre circulaire qui se trouve dans presque toutes les cathédrales gothiques ou du moyen-âge, sont d'un éclat et d'une beauté remarquables. Ils furent fondus et assemblés en 1549 par Pastorino; Pierino del Vaga, un des élèves de Raphaël, en donna le dessin.

Je ne donnerai point le catalogue des tableaux répandus dans l'église et les chapelles; je me bornerai à faire mention de ceux de la bibliothèque,

espèce de sacristie où l'on garde d'anciens antiphonaires, énormes livres de chœur d'une magnifique écriture; ils contiennent aussi de belles et vives miniatures de Beneditto Matera et de Gabriel Mattei. Ces manuscrits étaient autrefois plus nombreux; le temps ne les a point détruits; mais quelques-uns sont déposés à la bibliothèque publique comme témoins de la calligraphie de l'époque, et d'autres ont été envoyés en Espagne par le cardinal de Burgos, qui, sans doute, abusa de sa puissance, car les Italiens ont un patriotique attachement à tous les objets d'arts qu'ils possèdent. Les fresques de cette sacristie furent exécutées par Pinturicchio, sur les dessins de Raphaël âgé à peine de 20 ans, et qui déjà était jugé digne de donner des leçons à un artiste dont la réputation était faite depuis longtemps; celui-ci reconnut noblement la supériorité du peintre d'Urbin, et se laissa guider sans murmures. Bien mieux conservées que celles du Vatican, et surprenantes par la fraîcheur de leurs teintes qui ont résisté à plus de trois siècles, ces fresques révèlent déjà tout le talent de celui qu'aucun peintre n'a pu égaler. Elles tiennent encore de la manière un peu étroite et sèche du maître de Raphaël, du Pérugin; mais on y admire la finesse de l'expression, la vérité de la pantomime, l'art de grouper les personnages, et la diminution perspective des objets. Ces dix tableaux représentent la vie

d'Æneas Sylvius, secrétaire de l'empereur Frédéric III, qui joua un rôle important comme littérateur et savant, fut une des lumières du concile de Bâle, et qui, après avoir défendu la suprématie des assemblées œcuménique sur les papes, se trouva fort embarrassé pour soutenir le contraire lorsque, sous le nom de Pie II, il parvint lui-même au trône pontifical. Rendons toutefois justice à sa science, à la protection qu'il accorda aux lettres, à la pureté de ses mœurs, et surtout à son noble courage. Après avoir organisé une confédération armée pour combattre les Turcs qui menaçaient d'envahir l'Allemagne et l'Italie, confédération qu'il devait commander et conduire lui-même; il mourut de fatigue au moment où il allait s'embarquer sur l'Adriatique. Ces fresques furent faites par l'ordre et aux frais de son neveu qui devint pape lui-même, et succéda au monstre Alexandre VI. Au milieu de la sacristie on voit, sur un piédestal, un groupe antique des trois Grâces, et tant soit peu scandaleux; elles sont entièrement nues. Il faut convenir que leur place est singulièrement choisie; mais en Italie ces contrastes sont choses communes, et n'étonnent nullement les indigènes.

Contre deux pilastres de la coupole on voit encore un trophée de la valeur siennoise, et qui date de 1260. Il se compose des deux antennes du Carrocio que les Siennois conquirent sur les Floren-

tins à la sanglante bataille de Monte-Aperto, où les exilés florentins, aidés par les citoyens de Sienne, défirent entièrement l'armée de leur mère-patrie. Le Dante a rappelé ce terrible événement, qui fit rentrer à Florence tous ces proscrits, changea la constitution, et anéantit pour long-temps le gouvernement populaire, en faisant passer le pouvoir aux mains de la noblesse gibeline.

Un des côtés de la montagne sur laquelle le Dôme est bâti, étant en pente rapide, a engagé l'architecte à placer le Baptistère au dessous du chœur; en sorte qu'il a la position, et, à l'intérieur, la forme d'une cave. Cependant sa façade, qui donne sur une petite place, est belle; il contient plusieurs fresques. Celle du côté droit offre de grandes beautés, et des têtes dont la régularité de traits, l'expression noble et calme, et le coloris sont singulièrement remarquables. Je crois que cette fresque est du commencement du quinzième siècle; mon doute provient de ce que, à mon grand regret, j'ai oublié le nom de l'artiste.

L'église de Saint-Martin fut construite en 1537, sur les plans de Pasquino del Peloro, et sa façade par Fontana date de 1613. Aussi a-t-elle le caractère de l'architecture moderne. Ce temple, d'une vaste étendue, est d'un aspect imposant. Il contient un patriotique tableau, représentant la bataille de Camollia, gagnée en 1526 par les Siennois. Le

peintre Lorenzio Cini y combattit bravement, et a retracé une fidèle image de ce qui se passa sous ses yeux. On trouve donc dans cette peinture un air de vérité qui n'est pas ordinaire dans les représentations de ce genre d'action. Tant que les villes d'Italie ont conservé leur indépendance, elles n'ont jamais négligé de perpétuer, par des monuments, des tableaux ou des statues, le souvenir de leurs hauts faits, ou la gloire de leurs grands citoyens. Semblables en cela, comme en leur peu de puissance, aux petites républiques de la Grèce, elles réparaient ce qui leur manquait de forces réelles, en intéressant toute la population à la défense commune. C'est ainsi qu'après le glorieux combat de Monte-Aperto, les Siennois érigèrent le clocher de Saint-Georges, dont chacune des trente-huit fenêtres portait le nom d'une des compagnies qui eurent part à la victoire.

Saint-Dominique, situé sur une hauteur, est un noble et magnifique témoin de la richesse siennoise. Outre plusieurs tableaux précieux, cette église possède une œuvre pittoresque qui doit fixer l'attention des amateurs de l'art et de ses progrès; c'est une Madone de Guido di Ghezzo, peinte en 1221, et antérieure aux premiers ouvrages de Cimabue; on y voit, comme dans celles de Giunta, que la manière bysantine commençait à se perdre. A ce sujet, je ferai remarquer que, depuis

le commencement du treizième siècle, jusqu'au milieu du quatorzième, toutes les Madones italiennes, quels que soient leurs auteurs, se ressemblent par les traits et la composition; même pose du corps, qui est toujours élevé sur un trône; même tête, vue de trois quarts, penchée et plus empreinte de tristesse que de joie maternelle; même position de l'enfant Jésus, toujours placé sur un des genoux de sa mère, regardant les spectateurs et presque toujours aussi soutenu par le bras gauche de Marie. Cette tristesse, répandue sur la figure de la Vierge, était-elle une indication de prescience du grand sacrifice que l'Homme-Dieu devait accomplir trente-trois ans plus tard au mont Calvaire? Y avait-il des types traditionnels dont on n'osait pas s'écarter? Ce qui semblerait le prouver, c'est que M. Didron vient de découvrir aux monastères du mont Athos un manuscrit qui, pour la peinture religieuse en Grèce, établit des formes et des règles invariables. Derrière le maître-autel, est percée une fenêtre d'où l'on découvre une admirable vue; à gauche et en face, l'œil plonge dans un vallon rempli de maisons aux lignes variées, aux teintes chaudes et puissantes de l'Italie; mêlées à de la verdure, elles remontent sur les flancs de la montagne opposée, et sont couronnées par la cathédrale, par l'immense dôme et ses mille aiguilles de marbre. A droite, se déroule une riche

campagne, s'abaissant par plans successifs, tantôt chargés d'arbres touffus, tantôt d'oliviers, de vignes grimpant sur l'érable, et de fermes qui ont l'apparence de palais.

Comme je l'ai fait pour Florence, je me borne aux églises les plus importantes de Sienne. Le nombre des temples consacrés au culte est si considérable dans toutes les villes italiennes, qu'il faudrait des volumes pour décrire ce qu'ils ont de remarquable. Je me contenterai d'indiquer encore Saint-François, bâti aux frais de la république, et dont le cloître renferme une magnifique fresque du Christ à la colonne, par Sodome; la Conception, ornée de dix superbes colonnes de granit, presque toutes monolithes; Peruzzi fut son architecte.

Le jardin public, carré, entouré d'arbres, et contenant au milieu un gazon, est un lieu de réunion pour les nombreux oisifs d'une ville, qui manque de manufactures et de commerce. A une des extrémités, on voit un petit monument à quatre colonnes, portant une inscription; elle annonce qu'en 1778, Pierre-Léopold, grand duc de Toscane, se confiant à l'affection des Siennois, a converti l'emplacement de la citadelle en promenade. Cette forteresse avait été construite par Côme 1er; au commencement de la dynastie ducale des Médicis, il craignait une révolte des habitants.

En cessant de parler de Sienne, qu'il me soit permis de rappeler que, pendant nos guerres d'Italie, trois cents Français s'étant présentés devant cette ville, cinq mille hommes de troupes ennemies se retirèrent sans coups férir et *con pipa in gola*, la pipe à la bouche, comme disait notre cicerone. Nos exploits, loin d'avoir produit une impression fâcheuse sur la population siennoise, sont au contraire admirés et préconisés par elle.



ROUTE DE SIENNE A ROME

ET CAMPAGNE ROMAINE.

De Sienne à Radicofani, situé sur la limite de la Toscane, la route et le terrain varient souvent d'aspect et de qualité. Une poste après Sienne, le sol devient aride, fortement accidenté, et s'élevant sans cesse. Presque partout il est volcanique; ce que démontrent un tuf d'un rouge ardent et la lave dont on se sert pour paver ou mac-adamiser

la voie publique. Toutes les fois cependant que ce sol et son abaissement le permettent, l'intelligence des habitants et leur travail font reparaître l'olivier, la vigne, le maïs et les céréales. Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, le mûrier est peu cultivé, et pourtant il prospérerait dans une terre analogue à celle de nos Cévennes et du département de l'Ardèche, qui produisent les plus belles soies que l'on connaisse. Depuis Sienne, la race des bœufs gris et à longues cornes se multiplie, et plus on approche des frontières romaines, plus l'autre race disparaît. Les moutons, qui pâturent des herbes aromatiques, ne sont pas couverts d'un suin malpropre, et m'ont paru devoir être lavés fréquemment, si j'en juge par la blancheur de leur toison; cet usage s'est probablement perpétué depuis Virgile, qui en parle dans ses Géorgiques, et il devrait être adopté par nos cultivateurs français; il est favorable à la santé de l'espèce ovine, et ne nuirait point au prix de vente de la laine, puisque l'acheteur sait très-bien en défalquer le poids présumé du suin.

Les habitations isolées sont rares, et cela doit tenir à l'aridité des champs, qui exige un grand espace pour obtenir une même somme de produits. Trop éloignées l'une de l'autre, ces fermes ne pourraient se donner un secours mutuel; aussi sont-elles presque toutes réunies, formant des villages, et placées sur des hauteurs; des tours, de

puissants châteaux ordinairement les dominent, et servirent d'asile aux populations voisines, aux temps des guerres féodales; quelques-uns sont solitairement élevés sur des pointes de rochers. Celui de Radicofani est un véritable lieu de partage, et le point culminant de deux pentes opposées; de loin et à mesure que l'on monte, en venant de Sienne, ses murailles ruinées, assises sur un ancien volcan, produisent par leur masse et leur hauteur le plus bel effet. Obligé de contourner la montagne, pour parvenir à la base qui le supporte, le voyageur l'aperçoit successivement sous tous les aspects. Entre le roc et le bourg, qui n'est qu'une seule et longue file de maisons, un vaste éboulement de laves frappe d'étonnement, et semble indiquer quelque commotion qui a détaché de la roche principale ces énormes débris. Ce sont eux que l'on réduit en fragments pour l'entretien des routes. On prétend que c'est dans ce château que Ghino di Tacco, d'abord médecin, et ensuite fameux chef de brigands, retint prisonnier, au quatorzième siècle, le riche abbé de Cluny, qui se rendait aux eaux de Sienne pour sa santé, et qu'il le guérit par une diète austère. Un vieux chroniqueur italien assure que l'abbé perdit, il est vrai, ses trésors, mais qu'il retrouva ses facultés digestives.

Au sortir de Radicofani, on entre dans les États

Romains, et, pour arriver jusqu'à la ville éternelle, on traverse deux bassins, formés par diverses chaînes de montagnes, se divisant en volcaniques et calcaires. Aucune ne garde de la neige toute l'année, excepté le Soracte, qui en conserve quelquefois dans ses ravins tournés du côté du nord.

Les chaînes volcaniques sont les monts Cimini et Albani ; elles se dirigent de la Méditerranée vers l'Apennin, et, sauf quelques flexions, courent du sud au nord. Ces montagnes, de formes coniques et en pentes assez douces, sont d'une grande fertilité et couvertes d'une riche végétation et de cultures, comme tous les détritus de volcans.

Les cimes calcaires, aigues et déchirées, contrastent avec les premières par leur aridité ; elles composent la chaîne de l'Apennin et celle secondaire des monts Lepini.

Le premier des bassins, situé au nord-ouest des autres, accumule ses eaux dans le lac de Bolsena, et les décharge dans la mer par la rivière de Marta. Le second, au centre, est traversé par le Tibre, qui écoule ses affluents et lui-même près d'Ostia. Un troisième, au-delà de Rome et au midi, est presque entièrement occupé par les fameux Marais Pontins, en grande partie desséchés sous le pontificat de Pie VI, et dont un grand canal et ses embranchements conduisent les eaux à la Méditerranée. Telle

est la constitution géologique de la Campagne Romaine. Le sol en est moitié montueux et moitié en plaine, moitié volcanique et moitié calcaire.

BASSIN DE BOLSENA.

Le premier bassin, qui a environ quinze lieues du nord au sud, et dix-huit de l'est à l'ouest, commence à la descente de Radicofani, et c'est à Ponte Centino que se trouve la douane romaine, avec laquelle il est des accommodements, quand on sait se conformer à un certain usage. Là aussi disparaît la sûreté des routes toscanes, et commence le danger de rencontrer des bandits. Malgré les brigades de dragons, établies à chaque poste, de temps en temps les arrestations s'y multiplient. Soit que le service de la force armée ne s'y fasse pas avec assez d'intelligence, soit que les habitudes perverses d'une partie de la population, surtout des montagnards et des bûcherons, l'emportent sur les soins du gouvernement, il est certain que les chemins sont peu sûrs. Quelques jours avant notre départ de Florence, deux arrestations avaient eu lieu sur le territoire romain, et les voleurs, irrités d'une morale intempestive que leur avait faite un des voyageurs, s'étaient vengés en lui coupant une oreille. Le lendemain de notre arrivée à Rome,

deux de mes compatriotes, M. et Mme du Curtyls, furent dévalisés à la Storta, à trois lieues de la capitale. Aussi trouvâmes-nous prudent, d'après les conseils des maîtres de poste, de nous faire escorter. Les habitants nous disaient avec le plus grand sang froid, avec le flegme italien, qu'il n'était pas étonnant que les vols fussent plus fréquents en ce moment, attendu que le choléra et le couronnement de la reine d'Angleterre ayant empêché les voyageurs de venir en Italie depuis long-temps, les brigands cherchaient à se dédommager.

De Ponte Centino on arrive à Acqua Pendente, première ville de la terre pontificale, laide, sale dans son intérieur, et dépourvue d'industrie, mais placée dans une superbe position; c'est, extérieurement, la plus pittoresque de Sienne à Rome. Élevée sur des roches abruptes, riches de forme et de couleur, abondante en eaux retombant en cascades, comme son nom l'indique, surmontée de tours et de clochers d'un beau caractère architectural, entourée d'une vallée profonde couverte d'arbres puissants et de vertes prairies, elle offre un aspect admirable, surtout au coucher du soleil, lorsqu'elle est embellie par les teintes chaudes et vigoureuses du soir, et que l'ombre de ses rocs et de ses bâtiments se prolonge et se mêle à l'obscurité du vallon; les peintres de paysage la prennent souvent pour le sujet de leurs études.

C'est là que nous trouvâmes à l'auberge un cuisinier lyonnais, qui, jadis soldat sous Napoléon, fait prisonnier à la Bérésina, puis rendu à la liberté, et promenant ses talents de cuisine en cuisine, s'était enfin fixé comme *capo di cucina*, à l'hôtel de l'Aigle. Trois piastres d'étrennes resserrèrent les nœuds d'affection entre deux citoyens de l'antique Lugdunum.

D'Acqua Pendente à Santo Lorenzo, on marche sur un plateau fertile; ce village était autrefois situé dans un bas-fond malsain et marécageux. Pie VI le fit reconstruire à l'extrémité du plateau, dans une position plus élevée, plus saine, et on l'appelle San Lorenzo Nuovo. Cette réédification exécutée aux frais de l'état est une preuve des nombreuses sollicitudes de ce pape pour le bien-être de ses sujets; pontife à qui les Italiens rendent enfin justice, et qui sut unir la gloire d'importantes améliorations à celle de confesseur de la foi.

A la sortie de San Lorenzo, et au commencement d'une longue descente, se déroule, tout-à-coup, une de ces magnifiques vues si fréquentes dans l'Italie méridionale. On a devant soi plusieurs lignes de collines chargées de belles forêts, entrecoupées de prairies, et s'abaissant par de successives ondulations jusque près du lac de Bolsena, qui réfléchit radieusement les rayons du soleil. Les bords de ce lac, si dangereux en été par ses exha-

laisons fiévreuses, sont ornés d'une végétation luxuriante et entourés de coteaux couverts de vignobles, d'oliviers et de nombreuses habitations. L'espace entre le lac et le pied des collines est évidemment un terrain d'alluvion et une conquête du temps sur les eaux; leur superficie actuelle est d'environ 16,000 hectares; elles sont peu profondes et entourent deux petites îles, Bisentina et Martina, qui ne sont que des rochers assez élevés. Bisentina fut témoin de l'exil et de la mort d'Amalasonte, reine des Goths, assassinée par ordre de son mari Théodat. On a voulu jeter de l'intérêt sur cette princesse, qui cependant fut coupable ellemême de meurtres odieux.

Bolsena, assise sur une coulée basaltique dont les prismes s'aperçoivent parfaitement, et nommée Vulsinii par les Etrusques et les Romains, était une des douze grandes villes formant la confédération d'Etrurie; elle parvint à un tel point de splendeur, que lorsque Rome en fit la conquête, les vainqueurs y trouvèrent deux mille statues. Aujourd'hui la population de cette cité pauvre et sans ressources commerciales ne dépasse pas dix-huit cents ames; les seuls vestiges d'antiquités qu'elle possède sont les débris d'un temple, que l'on croit être celui de la déesse Vulturna, et quelques fragments d'aqueducs. Son château, très-fort avant l'invention de l'artillerie, est situé sur la cime d'une

des colonnades de basaltes, et domine la ville; ces basaltes, hexagones, d'une grande dureté, et sonores quand on les frappe, surgissent du sol comme des tuyaux d'orgues. Des arbres, des arbrisseaux, croissent dans leurs fissures; la vigne sauvage y serpente en longues guirlandes et produit un effet charmant.

De Bolsena on se rend à Montefiascone par une belle route. Dès l'entrée des états pontificaux le chemin est formé d'un gravier volcanique appelé rapillo qui se durcit à l'humidité; aussi la route est-elle excellente et entretenue par le système de Mac-Adam. De Bolsena à Montefiascone on parcourt une poste. Cette dernière ville, patrie de l'abbé Casti et siége épiscopal du célèbre cardinal Maury, est bâtie sur un ancien volcan de forme conique; elle contient 5,000 habitants. Sa cathédrale, à huit pans et placée au sommet du cône, a une belle apparence; de loin son château, ses murailles d'enceinte, leurs hautes tours colorées par le soleil italien, donnent à cette petite cité un remarquable aspect; mais lorsqu'on pénètre dans son intérieur, on ne voit plus que des rues malpropres, étroites et tortueuses. Montefiascone possède un collége où l'on fait d'assez bonnes études. Cependant, ce qui étend au loin sa réputation, ce n'est point la science; elle doit uniquement sa célébrité à ses vins recherchés dans toute l'Italie, et que l'on recueille sur des coteaux qui s'étendent

et s'abaissent graduellement jusques aux bords du lac de Bolsena. Ces vignobles sont parfaitement cultivés et *con amore* selon l'expression italienne.

Au delà de Montefiascone et en approchant de Viterbe le terrain malsain recommence; c'est une plaine volcanique, ondulée, coupée de ravins, dont le sol sans arbres et de couleur rougeâtre se compose de cendres durcies et de roches brûlées, mais qui se couvre, dans la saison des pluies, d'une forte végétation et de riches pâturages. Là commence une culture faite, pour ainsi dire, par des êtres inaperçus; on n'y découvre aucune habitation, excepté dans le lointain sur les cimes escarpées de quelques montagnes. En parlant de la Campagne de Rome, je dirai, tout à l'heure, comment ces terrains fiévreux sont ensemencés ou destinés à la pâture, comment on y fait les récoltes, pourquoi ils ne sont propres qu'à la grande culture, et pourquoi la petite se réfugie sur les collines et le penchant des Apennins.

Viterbe, que l'on croit fondée par Didier, roi des Lombards, est situé à 380 mètres au dessus de la mer, et peuplé de 12 à 14,000 habitants; mais son enceinte en pourrait contenir quatre ou cinq fois davantage; aussi est-elle remplie de maisons délabrées et même de champs cultivés. Depuis que les villes réunies à l'Etat-Romain et à celui de Venise ont perdu leur indépendance, leur adminis-

tration locale, ou leurs petits souverains qui, quoique absolus et souvent tyranniques, donnaient cependant du mouvement à la population, elles ont rapidement décliné. L'industrie, le commerce, les arts, auxquels les princes et les républiques attachaient une si grande importance, ont disparu et ne subsistent plus que dans le souvenir des prospérités et de la gloire passées. Néanmoins, Viterbe est encore une belle et noble cité; ses rues sont larges; elle possède quelques palais, de nombreuses et magnifiques fontaines, des portes remarquables, et plus de cinquante églises. Il faut visiter la cathédrale, le palais communal, bâti au milieu du treizième siècle, dont la cour contient des tombeaux étrusques ornés d'inscriptions et de bas-reliefs. D'autres antiquités étrusques et romaines sont renfermées dans une des vastes salles de ce palais. Parmi ces antiquités, les plus curieuses sont des tombes en terre cuite avec des figures en ronde-bosse couchées sur le couvercle. Ces monuments funéraires sont d'autant plus curieux que les tombeaux antiques ne sont décorés ordinairement que de bas-reliefs. Le palais de l'évêché est digne aussi d'attention; un souvenir historique y est attaché; c'est là que se tint le conclave qui, en 1281, nomma le pape Martin IV français et tourangeau. Divisés par leur ambition et des intrigues politiques, les cardinaux, au bout de 33 mois de conclave,

ne voulaient pas encore procéder à l'élection. Alors le peuple de Viterbe commença par les mettre au pain et à l'eau pour toute nourriture, et finit par enlever la toiture de leur logement, ce qui persuada les plus récalcitrants. La population de Viterbe est renommée pour sa beauté, et on l'appelle, dans les Etats-Romains, la ville aux belles filles; elles ne démentent point cette réputation. En effet, rien n'est gracieux comme de voir ces jeunes citadines, aux formes vigoureuses et cependant élégantes, se rendre aux fontaines en portant sur leurs têtes des vases qu'elles tiennent en parfait équilibre sans y porter la main, sans qu'aucune contrainte ralentisse leur marche. Quoique la plupart des habitants s'adonnent à la culture des environs, la ville possède aussi des manufactures de draps, de toiles, et de cordes; celle de draps a quelque importance, et ses produits servent à la consommation des possessions pontificales. Je n'ai pas pu savoir combien elle fabriquait de pièces de lainage.

En approchant de Viterbe, on s'aperçoit qu'on s'est élevé au dessus de l'aria cattiva, puisque la culture permanente reparaît. L'œil est agréablement surpris de la ceinture verdoyante, des vignobles, des vergers, des maisons de campagne, des jardins potagers, qui entourent la cité. On ne peut donc point accuser de paresse, ainsi qu'on le fait trop légèrement, les cultivateurs romains,

Toutes les fois que le sol n'est pas trop ingrat, que les exhalaisons délétères n'obligent pas les paysans à se retirer sur les hauteurs, ils sont aussi actifs, aussi industrieux que ceux des autres contrées. Ouvrez-leur un nouveau débouché, montrez-leur un profit assuré, à l'instant l'ardeur et l'intelligence se réveillent. Je ne citerai, pour preuve, que ce qui se passa aux environs de Rome, en 1808, au sujet de la soude, *salicornia herbacea* ; cette plante y était, avant cette époque, à peu près inconnue; mais le blocus continental ayant fait monter à un prix excessif le sel alcalin qu'elle produit, quelques fermiers commencèrent à la semer, et vendirent leur récolte sur le pied de 600 fr. les trois cents kilogrammes. L'année suivante tous leurs confrères suivirent un si profitable exemple, et la récolte, recueillie sur 15,000 hectares, monta à une valeur de trois millions de francs. Les fermiers auraient continué, si la découverte de la soude artificielle n'avait pas porté une atteinte mortelle à cette nouvelle industrie.

Près de Viterbe on voit le petit lac de Bulicano; son eau sulfureuse est à une température très-élevée. Partout, dans cette contrée, subsistent encore les traces de feux souterrains.

C'est dans ce bassin de Bolsena que se trouve Canino, devenu célèbre par le séjour de Lucien Bonaparte, et par le beau château qu'il y a construit,

ainsi que des bains d'eau minérale et des usines pour l'exploitation d'une mine de fer.

C'est encore dans le même bassin que, sur une hauteur volcanique, est situé le bourg de Corneto, si connu depuis une vingtaine d'années, si fameux par les découvertes archéologiques faites dans ses environs; c'est là, dans des tombes étrusques, dans un nécropole, qu'ont été trouvées ces immenses richesses artistiques, ces armures, ces tableaux placés sur les parois intérieures des tombeaux, ces bijoux, et surtout ces admirables vases répandus aujourd'hui dans tous les musées, et qui montrent à quel point de perfection le dessin, la sculpture plastique, et la ciselure, étaient portés chez les peuples d'Étrurie. Les antiquaires de Rome et d'Agincourt pensent que ces vases sont l'œuvre d'une école fondée par des artistes venus de Corinthe ou de Sycione sous la conduite de Démarate, père du premier Tarquin. Ils auraient donc 2,400 ans d'antiquité; et, en effet, le style de ces peintures semble révéler leur origine; le style en est plus sévère, plus primitif, pour ainsi dire, que celui qui a présidé aux ornements des vases de même nature et de même destination, que l'on découvre en si grande abondance à Nola et dans plusieurs provinces du royaume de Naples. En voyant ceux-ci, on sent l'empreinte du talent plus fin, plus gracieux, plus moderne, peut-être, des peintres de

la grande Grèce ; mais si l'aspect des vases napolitains est plus agréable par l'élégance des détails, par leur couleur moins austère, celui des vases étrusques est plus grandiose et plus noble. Il semble que leurs figurines ont été tracées par des mains plus fermes et plus sûres de leurs traits.

BASSIN DU TIBRE.

Ce bassin, séparé de celui de Bolsena par la chaîne du mont Cimino, a environ vingt lieues de littoral sur la Méditerranée, et neuf à dix de profondeur depuis ce littoral jusqu'aux premières lignes de l'Apennin. De Viterbe à Rome le sol devient de plus en plus pauvre ; cependant on y voit quelques cultures ; l'olivier y reparaît de temps en temps, et il n'est pas aussi aride que le côté opposé de Rome à Albano. C'est du sommet de la route, qui serpente sur le Cimino, et au point de partage, que l'on aperçoit, tout-à-coup, la Sabine et le Latium aux vastes plaines sombres et dépeuplées. Le voyageur, qui, pour la première fois, traverse cette contrée, éprouve un sentiment de respect et de vive curiosité en contemplant un espace circonscrit, où se sont accomplis tant d'événements célèbres, où s'élève toujours la ville éternelle, où le paganisme est tombé devant les prédications de

quelques prêtres obscurs mais puissants par la mission divine, où la foi chrétienne a affranchi l'espèce humaine en proclamant qu'elle devait être sagement libre, où cette foi, source de civilisation, a rendu toute leur dignité au présent sur la terre, et à l'avenir dans le ciel. Si c'est sur la fin du jour que l'on parvient au point culminant, le spectacle est des plus imposants. Tout ce Latium, composé, en grande partie, de tufs jaunes et rouges, et colorés par les rayons du soleil couchant, semble un vaste cratère encore incandescent, et l'imagination se plaît à placer Rome au milieu d'une immense fournaise; les vapeurs, d'une teinte ardente, échappées des cours d'eau et promenées çà et là, ajoutent à l'illusion.

Le Latium est principalement le siége de l'aria cattiva, qui pendant l'été, le rend inhabitable et pénètre jusque dans les quartiers les plus bas ou les moins peuplés de Rome. D'où provient ce mauvais air, qui a commencé à sévir contre les habitants au troisième ou quatrième siècle de notre ère? C'est un problème qui n'a pas encore été résolu d'une manière satisfaisante. Est-ce de la diminution de la culture et de la dépopulation de cette campagne? mais il y a dans le royaume de Naples, dans la Campanie, la Pouille, la Sicile, et en Grèce, des lieux jadis habités, cultivés, et aujourd'hui aussi dépeuplés, aussi incultes, et qui,

cependant ne produisent point le même fléau. Est-ce le voisinage des Marais-Pontins ? mais ils existaient du temps des anciens Romains; Auguste et plusieurs empereurs essayèrent vainement de les dessécher. Grâce aux travaux de Pie VI, moins puissant, mais plus heureux que les maîtres du monde, ces marais sont considérablement assainis, et pourtant le mauvais air subsiste toujours. Est-ce de l'extrême sécheresse qui fait entr'ouvrir la terre et facilite l'émanation de miasmes? mais alors pourquoi, dans l'enceinte de Rome, les quartiers les plus dangereux sont-ils ceux où l'on cultive et arrose des légumes, et notamment aux environs de la place du Peuple, et de Monte-Pincio? Le seul fait qui soit malheureusement trop certain, c'est que cet air fait naître des fièvres tenaces, souvent mortelles, et qui atteignent cruellement les basses classes du peuple, mal vêtues et mal nourries; toutefois les classes riches, lorsqu'elles prolongent leur séjour en ville pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, ne sont pas à l'abri des émanations délétères, et je sais, par ma propre expérience, qu'on éprouve alors un malaise très-prononcé, et un réel affaiblissement dans les facultés du corps et de l'esprit. La pensée est moins nette, l'attention fatigue, et le moindre exercice procure des douleurs aux articulations. Il faut donc conclure par ne donner aucune conclusion, et

avouer que, si l'on ne peut nier l'existence du mauvais air, on ignore d'où il provient. Au reste, ces miasmes ne s'élèvent pas à une grande hauteur dans l'atmosphère; et ordinairement à 30 ou 40 mètres au-dessus de la plaine qui les laisse échapper, on n'a plus rien à craindre.

Entre Viterbe et Rome on rencontre Monterosi, ville peuplée de 2,000 habitants; elle n'offre rien de remarquable, et possède cependant une triste célébrité, car ses alentours sont les plus exposés aux attaques des brigands.

De Monterosi on va à la Storta, située sur un tertre, et dernière poste avant d'entrer à Rome; c'est de ce lieu que se développe encore davantage l'immensité monotone de la Campagne Romaine, ses lignes austères, et la magnifique ceinture de montagnes qui l'entoure à l'ouest, au nord, et au levant. C'est là que serpente le Tibre, *flavus Tiberinus*, dont les eaux troubles et toujours jaunâtres sont, par leur couleur, en rapport avec le sol qu'elles traversent; il entraîne tant de limon, ses dépôts sont si considérables à son embouchure, que le port construit par Trajan est actuellement à 2,400 mètres du rivage. Ce roi des fleuves, ainsi nommé parce qu'il avait l'honneur de baigner les murs de Rome, n'est en réalité qu'un courant médiocre; à peine égale-t-il nos rivières de troisième classe, telles que le Doubs et

l'Yonne. Cependant il a l'avantage d'être profond dans la partie inférieure de son cours, et presque toujours navigable de la mer à la capitale. Dans sa partie supérieure et avant d'avoir reçu l'Anio, il a plutôt l'allure d'un torrent que d'un fleuve, tantôt resserrant ses eaux dans un canal étroit, tantôt les éparpillant sur une vaste surface de sables et de galets, tantôt presque à sec, et tantôt se répandant par dessus ses bords. Ses crues énormes et subites sont le fléau des contrées qu'il parcourt; souvent elles ont mis en péril la population romaine, et il est étonnant que les anciens et les modernes n'aient pas entrepris des travaux d'art pour s'en garantir. Si l'on en excepte le Pô, aucun fleuve d'Italie n'a d'importance par sa masse, et presque tous sont torrentiels. La constitution géologique du pays en est cause. Toute en longueur et coupée, dans son milieu, par une chaîne de monts parallèle aux deux mers, cette contrée ne peut voir sortir de l'Apennin que des fleuves de 25 à 30 lieues de cours, soit qu'ils sortent du versant nord pour tomber dans l'Adriatique, soit qu'ils naissent sur le versant méridional pour se rendre à la Méditerranée.

Près de Rome, à droite du chemin et sur une berge qui le domine, on voit un sarcophage de médiocre apparence, de couleur sombre, ayant la forme des autels appelés tauroboles, qui est celui

de Vibius Marianus et de sa femme Reginia Maxima; mais que les postillons et les ciceroni prétendent renfermer les restes de Néron, bien qu'il paraisse certain, d'après les historiens, que le monstre fut déposé dans le tombeau de sa famille. Quoi qu'il en soit, lorsqu'à la triste lueur du soir on considère ce chétif monument, on ne peut s'empêcher, au nom de Néron, de se rappeler la fin à la fois ridicule et terrible de cet homme, qui, chargé de crimes, parricide, perdant l'empire du monde, et prêt à se faire donner la mort par un de ses affranchis, était encore possédé de sa manie musicale et s'écriait : quel dommage qu'un si habile chanteur périsse!

La route de Viterbe, ancienne voie Cassia, se termine à l'entrée du Ponte Molle, autrefois nommé Milvius, et construit, au milieu du septième siècle de la fondation de Rome, par Æmilius Scaurus. Il a été restauré plusieurs fois. Une tour, placée à sa naissance, du côté de la campagne, en défendait l'accès. Elle subsiste encore; mais en 1805, on y a pratiqué une large ouverture en forme d'arc de triomphe. L'aspect de ce pont, dont une partie est antique, réveille de grands souvenirs. C'est là que Cicéron plaça le préteur et les soldats chargés d'arrêter les ambassadeurs Allobroges complices de Catilina, et que Constantin se posta pour combattre Maxence. Charlemagne,

d'après son itinéraire, dut aussi passer sur Ponte Molle, lorsqu'il vint à Rome recevoir ou plutôt saisir la couronne d'Occident. Pour arriver à la ville, par la place del Popolo, du Peuplier et non pas du Peuple, comme disent par erreur la plupart des voyageurs (1), il faut encore parcourir deux milles remplis, à droite et à gauche de la route, de maisons de plaisance, d'hôtelleries d'ordre inférieur, qui en font une espèce de faubourg dont les habitations ne se touchent pas, et sont séparées par des jardins.

Mais, avant de pénétrer dans le chef-lieu de l'Église catholique, il faut jeter un rapide coup d'œil sur cette Campagne de Rome, qui lui forme une assez triste ceinture; toutefois pas aussi aride, aussi désolée qu'on veut bien le dire; car, n'en déplaise aux poètes, aux voyageurs écrivains et aux artistes, il m'a paru que ces messieurs avaient considéré cet antique Latium au travers du prisme de leur imagination, et singulièrement exagéré la tristesse de l'inculture actuelle de l'*ager romanus*. Sans doute, au premier aspect, à la fin de l'été et pendant l'automne, ces vastes plaines semblent stériles; leur nudité apparente, leur dépopulation,

(1) Avant la construction de la place le terrain était occupé par un bois de peupliers.

néanmoins pas aussi complète qu'on le prétend ; ces longues lignes d'aqueducs sombres, d'une forme si majestueusement monotone et dont je vais m'occuper; un palais des Césars entièrement ruiné, des tombeaux, de vieilles tours féodales placées à distance, quelques débris du moyen-âge, et surtout une couleur de chaume également répandue sur tous les champs, leur donnent un aspect sauvage. Mais si l'on veut bien prendre la peine d'examiner et de voir quels sont les réels produits de cette terre tant calomniée, peut-être les premières impressions seront-elles rectifiées. Habitué à m'occuper de statistique, je tâcherai de redresser de belles, de poétiques, mais à mon sens, d'inexactes descriptions.

Le mauvais air, qui règne sur les terrains bas compris entre le lac de Bolsena et les Marais-Pontins, et qui engendre, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre, de dangereuses fièvres intermittentes, oblige les habitants à adopter un genre particulier de culture ; il se borne aux céréales et aux fourrages naturels, car tout autre produit exigerait des soins constants que le climat ne permettrait pas de lui donner. La trop grande étendue des biens, soit nobles, soit ecclésiastiques, et inaliénables, contribue aussi, dans quelques lieux moins malsains, à l'obligation de ne les couvrir alternativement que de blés et de prairies. Tant

que le prince Borghèse possédera 22,000 hectares ; le duc Sforza Cesarini, 11,000 ; les princes Pamphili et Chigi, chacun plus de 5,000 ; le Chapitre de Saint-Pierre et l'Hôpital du Saint-Esprit, encore de plus vastes surfaces; tant que 64 corporations s'en répartiront 75,000, et 113 familles romaines 126,000, le genre de culture actuelle subsistera. Les moyens de bonne exploitation manquent pour de pareils fermages, même dans les pays les plus salubres. Ainsi comment surveiller exactement tous les détails des travaux, comment tirer tout le parti possible d'une tenance de 8,600 hectares, située à Campo Morto, et dont M. de Tournon a donné la description? Chaque année elle a besoin, pour ensemencer, de 1,000 hectolitres de froment et de 420 d'autres grains, produisant à raison de neuf pour un pour le blé, et de quinze pour les autres semences, 15,300 hectolitres. La culture exige 320 bœufs attelés à 65 charrues; 250 autres bœufs sont annuellement mis à l'engrais, et 800 vaches, et 100 buffles pâturent sur les jachères ; 2,000 moutons les parcourent aussi. Il faut 100 chevaux pour monter les surveillants et le transport des denrées. La ferme nourrit également 250 juments et leurs poulains. Elle réunit pour les semailles 400 ouvriers étrangers, et 800 à l'époque de la moisson. Cette immense propriété, malgré son luxe apparent de produits, ne s'affermait cependant, en 1820,

que treize francs l'hectare, un peu moins de six francs l'arpent de Paris, et pourtant le prix du blé était à peu près le même qu'en France, vingt francs l'hectolitre; mais les bras mal employés ou indolents, loin des yeux des maîtres, augmentaient énormément les frais. Si tel était le fermage d'une terre habitable toute l'année, et occupant à résidence fixe 180 cultivateurs, combien celles placées en des lieux malsains doivent-elles être moins profitables à leurs possesseurs!

Mais néanmoins, l'obstacle le plus réel est l'aria cattiva, puisque les tenanciers de la plupart de ces fermes, ne pouvant habiter leurs champs qu'à rares intervalles de temps, ont pris le parti de se retirer sur les lieux élevés, et d'en descendre trois fois seulement pour labourer, couper les foins et moissonner. Passé ce travail, qui s'accomplit promptement à l'aide d'émigrants venus des vallées de l'Anio, du Velino, de la marche d'Ancône et du royaume de Naples, comme en France les Lorrains arrivent au secours des grands cultivateurs des environs de Paris, les fermiers retournent chez eux respirer un air plus pur. Mais s'ils résistent à l'insalubrité du climat pendant une quinzaine de jours, grâce à des précautions hygiéniques et à une bonne nourriture, il n'en est pas de même des ouvriers étrangers exposés à l'ardeur du soleil et à la fraîcheur meurtrière des nuits, car ils couchent

sous de simples appentis en paille. Les bâtiments ne sont et ne peuvent être assez vastes pour les contenir, puisque souvent deux à trois cents sont occupés sur la même propriété. On vient de voir que celle de Campo Morto en employait huit cents. Leur nombre total, dans la Campagne de Rome, est de 20,000 pour le labourage et la fauchaison, et de 30,000 pour la moisson. Soumis à de rudes travaux, passant en peu de jours et sans transition du climat tempéré et de l'air pur de leurs montagnes à celui d'une plaine brûlante et laissant échapper des miasmes pestilentiels, ces malheureux sont fréquemment saisis de fièvres terribles. Le temps de la moisson est le plus dangereux ; alors la mortalité est quelquefois effrayante, et il n'est pas rare de voir chaque soir transporter en charrette, aux hôpitaux presque toujours éloignés de la ferme, dix à douze victimes de la journée. Le froid nocturne et la dureté du véhicule redoublent leur mal. Il ne reste donc toute l'année, dans l'exploitation, que les hommes indispensables au service journalier et à la garde des récoltes mises dans les greniers.

On conçoit que la moyenne et petite culture, cette culture assujettissante et de tous les moments, n'est pas possible au milieu de si meurtrières émanations; mais, la preuve que la terre est cultivée autant que le climat le permet, c'est que la Campagne de Rome exporte une grande quantité de

fourrages, notamment pour Alger, quelquefois du blé, quand la récolte est abondante, de la laine, des chevaux, des moutons, et une quantité considérable de l'espèce bovine. Les génisses et les veaux sont surtout exportés en Toscane. Leur race est celle d'Apulie, grande, de belles formes, de couleur grise, parée de vastes cornes, et dont j'ai déjà fait mention. La somme de ces exportations varie entre cinq et sept millions, et cette différence provient de la plus ou moins grande sortie des céréales et autres grains. En outre, cette Campagne fournit annuellement cinq à six mille bœufs à la consommation de Rome et des petites villes voisines; elle n'est donc pas stérile, seulement ses productions sont peu variées, et c'est le climat qui en est cause.

Le sol arable est exploité par un assolement de deux, à trois, à quatre années, selon que les blés sont plus recherchés, et que leur prix est plus élevé. Dans l'intervalle d'une semence à l'autre, le terrain reste en friche, ou plutôt il se convertit en prairies naturelles; arides pendant les chaleurs, elles se couvrent d'une herbe épaisse dès que les pluies automnales viennent ranimer la végétation, et nourrissent alors une immense quantité de troupeaux, dont les bergers, à cheval et portant de longs bâtons surmontés d'une pointe d'acier, semblent armés de lances. Ces pâturages, exempts

de frais de cultures, sont d'un revenu très-considérable et qui surpasse de beaucoup celui que les grains peuvent procurer; de plus ils sont à l'abri de l'intempérie des saisons. Aussi les papes ont-ils fait tous leurs efforts pour les restreindre, et engager, obliger même, en plusieurs circonstances, les propriétaires à ensemencer une quantité de terrain proportionnelle à l'étendue de leurs fermes. Sixte IV alla jusqu'à permettre, par un édit, au premier venu, de cultiver, pour son propre compte, le tiers des terres restées incultes ou plutôt qui n'étaient pas soumises à un assolement régulier. Jules II et Clément VII employèrent un moyen plus d'accord avec les droits de la propriété, en permettant l'exportation des blés toutes les fois que leur prix ne dépasserait pas certaines limites. Sixte-Quint établit une caisse de prêts pour les cultivateurs. Pie VI rendit libre l'exportation en tout temps et fit asseoir l'impôt foncier avec plus d'équité. Pie VII abolit la fixation de la valeur des grains pour l'approvisionnement de Rome et confirma la liberté d'exportation; il fit plus, et, par le *proprio motu*, il ordonna que les terres fussent régulièrement semées suivant la rotation qu'elles pouvaient supporter; une sanction pénale et une récompense étaient attachées à l'oubli ou à l'exécution de l'ordonnance. Un franc d'amende par hectare et une surtaxe punissaient le premier;

une prime de quatre francs par même contenance, encourageait la seconde. Ce pape chercha aussi à favoriser la division des grandes fermes en les frappant d'une imposition extraordinaire. Quels que fussent les défauts ou la bonté de ces édits, ils n'ont pas été exécutés, et l'intérêt personnel l'a toujours emporté sur la puissance papale. Ce débat n'est pas nouveau. Sous la république romaine et sous les empereurs, le gouvernement avait déjà essayé, tout aussi vainement, de diminuer l'étendue des pâtures que Caton l'ancien plaçait, comme produit, au premier rang, tandis qu'il n'accordait que le sixième aux céréales.

Le labour se fait en grand et avec promptitude. Le nombre d'hommes nécessaires aux principales opérations agricoles est trop considérable pour qu'on ne cherche pas à diminuer les frais en abrégeant le temps de leurs travaux; d'ailleurs, le soin de leur nourriture, la surveillance continuelle qu'ils exigent, sont extrêmement pénibles pour les fermiers. Entre Rome et Albano j'ai compté vingt-et-une charrues agissant toutes de front, marchant régulièrement sans se dépasser, et ressemblant de loin à un escadron de cavalerie.

Sans doute, le sort des hommes établis à poste fixe, dans ces fermes, et au milieu d'une atmosphère fiévreuse pendant six mois, n'est pas enviable; mais il ne faut pas croire non plus qu'ils

se trouvent à plaindre, et les bénéfices qu'ils font les consolent. Une grande exploitation est gouvernée, en l'absence du fermier, par un chef honoré du beau nom d'*il ministro*, et dont les gages doivent être très-considérables, si l'on en juge par ceux du principal berger, qui s'élèvent jusqu'à deux mille francs. Ce ministre, fidèle à l'étymologie de son nom, ne s'occupe qu'à parcourir les terres, et à surveiller d'autres surveillants qui dirigent la culture, la rentrée des grains, la tonte des laines, et la vente des denrées et des bestiaux. Sous lui sont également placés le maître vacher, *capo vaccaro*, et celui du haras. Chaque chef spécial commande à des sous-chefs dont le nombre s'élève quelquefois à 30 ou 40, et dont la seule fonction est de faire travailler les autres et de presser les valets sédentaires et les ouvriers étrangers. Ces hommes, d'une remarquable intelligence, font toutes leurs inspections montés sur les meilleurs chevaux du haras. La direction d'une tenance de plusieurs milliers d'hectares et la vente de ses produits sont une véritable administration; nous n'avons d'analogues en France, mais sur une bien moindre échelle, que dans la Normandie, le pays Chartrain, et les environs de Melun et de Provins. Les fermiers sont obligés, pour mettre en valeur ces immenses propriétés, de posséder par eux-mêmes des capitaux considérables qui varient de

soixante à cinq cent mille francs, selon la mensuration de la terre. Quelques-uns ont encore de plus grands capitaux à leur disposition, et prennent à bail jusqu'à dix à douze mille hectares. Peu d'hommes sont en état de régir de tels fermages; aussi s'entendent-ils entre eux pour faire la loi aux propriétaires. Les principaux valets qui, malgré les changements de fermiers, restent presque toujours sur le sol, sont très-attachés aux possesseurs et souvent résident à la ferme depuis plusieurs générations; mais ils finissent par agir comme nos vieux serviteurs français, et par être plus maîtres que le maître. Au reste, cet attachement provient des bons procédés que l'on a pour eux, et il faut rendre cette justice à la noblesse romaine, qu'elle est très-paternelle pour tous ceux qui sont à son service ou qui ont recours à son patronage, et que l'on comprend sous le nom de famille; usage qui a quelque chose de touchant, et qui dérive de l'ancienne clientelle des patriciens.

Ainsi que je l'ai déjà dit, n'attribuons point l'état actuel de l'*ager romanus* à la paresse de ses rares habitants; mais plaignons-les de résider dans une contrée qui commença à se dépeupler sous la fin de la république, lorsque la culture fut abandonnée à des esclaves, qui subit les ravages des barbares, les guerres dévastatrices des barons, et qu'enfin le mauvais air a envahie. A mesure qu'il

diminue, dès que le terrain commence à s'élever, près de Tivoli, de Frascati, d'Albano, on voit les productions agricoles renaître et varier, pour ainsi dire, en proportion de l'exhaussement du sol. Enfin, sur les collines, toute la végétation susceptible de prospérer sous 42 degrés de latitude, y reçoit des soins assidus.

En résumé, les vastes champs qui entourent Rome, présentent, plusieurs fois par an, un tableau différent; tantôt passablement peuplés, tantôt presques solitudes, et réduits aux seuls valets de fermes, tantôt brûlés par le soleil, ayant l'air de ne pouvoir rien produire, et tantôt parés de la verdure des céréales, des prairies, et animés par le mouvement de nombreux troupeaux. C'est surtout depuis le commencement de juillet jusqu'au milieu d'octobre, qu'ils sont le plus nus et le plus désolés.

Tels sont les divers aspects que présente cette Campagne. A mon sens, et d'après les sensations qu'elle m'a fait éprouver, elle n'est qu'un demi-désert.





AQUEDUCS.

ANCIENS AQUEDUCS.

On ne peut quitter la Campagne de Rome sans s'occuper des aqueducs qui la traversent en tous sens, sans décrire ces immenses travaux entrepris par les Romains pour fournir des eaux abondantes et salubres à leur capitale, et qu'ils étendirent ensuite à toutes les grandes villes de l'empire. Ils furent et sont encore une des preuves, la plus noble et la plus étonnante, de la puissance de ces maîtres du monde. Sous ce rapport et sous celui de l'art, il est donc utile, même dans leur état présent de ruine, d'en donner une briève description. Ces aqueducs, au nombre de dix, faisaient couler, dans des conduits tantôt souterrains, et tantôt portés par des arcades, 25,000 quinaires (1), dont trois mille étaient

(1) Le quinaire répondait à deux pouces, vingt-et-un vingt-deuxièmes de pouces fontainiers.

accordés aux besoins des champs et de l'agriculture, et 22,000 versés à Rome; cette dernière masse d'eau répondait à 65,000 pouces fontainiers de Paris; c'est-à-dire que rassemblée dans un seul canal, elle aurait égalé la force d'une rivière de vingt mètres de largeur, d'un mètre de profondeur, et suffisante pour porter les plus grands bâtiments de la navigation fluviatile. La longueur totale des constructions était de cent sept lieues, soit 428,000 mètres, savoir quatre-vingt-dix-neuf en canaux souterrains, et huit en arcades destinées à traverser des vallons, et à passer d'une colline à l'autre. Les conduits souterrains ne suivent pas toujours une pente continue; mais, quand il a été possible de les bâtir en forme de syphon, ils descendent par un plan incliné, et remontent sur un autre qui lui est opposé, et un peu moins élevé. Les calculs de la pesanteur des colonnes descendantes et ascendantes, étaient parfaitement exacts (1). Si ces aqueducs n'eussent pas été rompus par Vitiges, Totila et les autres barbares, pendant les divers siéges que Rome a subis, il est probable qu'ils subsisteraient encore

(1) On peut voir dans les deux livres que nous a laissés, sur la conduite des eaux, Frontin inspecteur des aqueducs sous l'empereur Nerva, combien les connaissances hydrauliques des anciens étaient avancées.

dans leur intégrité, tant les briques et les autres matériaux qui les composent sont habilement assemblés. Plusieurs de leurs parties n'offrent, après vingt siècles, aucune marque de dégradation; leur sombre couleur indique seule leur vétusté. Les conduits et les arcades ne sont pas toujours en ligne droite, même lorsque rien n'empêche de suivre cette direction, et il paraît que les architectes, sachant que les eaux sont plus saines après avoir été battues et quand elles ont absorbé l'air atmosphérique, voulurent faciliter cette absorption par les divers chocs qu'elles éprouvaient aux angles ou coudes des aqueducs.

Ce fut l'an 442 de la fondation de Rome, que le censeur Appius Claudius Cœcus amena, par un conduit presque toujours souterrain et de onze milles de développement, des sources prises à la base du mont Collatia, et qui fournirent à la partie basse de la ville 1,825 quinaires.

Quarante ans plus tard, Curius Dentatus et Lucius Papirius Cursor, tous deux également censeurs, voulant aussi abreuver les quartiers élevés, tirèrent de l'Anio, qui coulait sur un plateau de deux cents mètres de hauteur au dessus du niveau de la mer, 4,398 quinaires, et les répandirent sur les plus hautes collines comprises dans l'enceinte de Rome. Ces eaux coulèrent d'abord sous

terre, le long des flancs du plateau, et parvenues dans la plaine, furent portées par des arceaux. Leur cours entier était de quarante-trois milles.

La population augmentant sans cesse, cette quantité d'eau, déjà si considérable, ne pouvait plus suffire aux besoins et surtout au luxe des riches Romains. Un troisième aqueduc fut construit en 608, par ordre du sénat et sous la direction du préteur Marcius Ré. De nouvelles sources, prises dans la vallée supérieure de l'Anio, à trente-six milles de Rome, amenèrent au Capitole 3,295 quinaires, par un canal souterrain de cinquante-cinq milles de longueur, et une file d'arceaux de six milles.

Le quatrième aqueduc, édifié l'an 627 par les censeurs Caïus Servilius et Lucius Cassius Longinus, versait 440 quinaires pris à dix milles de distance, à la source Tepula.

Tous ces travaux furent accomplis sous la république, et quelque considérables qu'ils fussent, puisqu'ils comprenaient une ligne de constructions de cent vingt-cinq mille mètres, ou trente-une lieues et quart, on les vit encore surpassés par les empereurs.

Auguste conduisit deux nouvelles sources; celle de Marino, appelée Julia, par un conduit de quinze milles, dont six en arcades, et celle de l'Acqua

Vergine par un aqueduc de quatorze. L'eau de cette dernière source fut réputée la meilleure pour sa pureté, et sert encore à abreuver les Romains. Toutes deux versaient ensemble aux fontaines publiques 3,700 quinaires : la première 1,200, et la seconde 2,500. Le même empereur s'occupa aussi de la rive droite du Tibre, aujourd'hui quartier Transteverin, qui jusqu'alors n'avait pas eu sa part dans la distribution des eaux, et par un aqueduc de vingt-deux milles d'étendue, fit parvenir sur le mont Janicule 400 quinaires. Mais ces eaux, tirées du petit lac Alsietinus, maintenant nommé Martignano, et peu saines, étaient principalement réservées pour les arrosages des jardins et les naumachies; tant le soin de tout ce qui pouvait satisfaire l'avidité romaine pour les jeux publics, était important aux yeux du souverain. Ce conduit, le moins considérable de tous ceux construits sous la république et les empereurs, apportait cependant onze cent soixante pouces fontainiers, et plus que n'en recevait la capitale de la France avant que l'on eût creusé le canal de l'Ourcq.

Enfin, Caligula voulant faire oublier tous les ouvrages précédents, éleva deux gigantesques aqueducs. Le premier, de quarante-six milles de développement, et prenant à sa naissance 4,600 quinaires dont 3,312 étaient versés sur le mont

Aventin, transportait les fontaines Cérulea et Curtia provenant encore de la vallée de l'Anio, ce vaste réservoir que la nature semblait avoir destiné à satisfaire à toutes les exigences des Romains. Le second, terminé par l'empereur Claude, s'alimentait dans l'Anio même, et après avoir laissé clarifier ses eaux dans une vaste piscine près de Subiaco, conduisait son énorme tribut de 4,738 quinaires, sur une ligne de constructions de soixante-deux milles, dont les arcs avaient en quelques endroits jusqu'à trente-six mètres ou 110 pieds 9 pouces de hauteur. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces deux prodigieuses entreprises, qui à elles seules comprenaient plus du quart de la totalité des aqueducs et transportaient presque la moitié des eaux, furent commencées en 787 de Rome, et achevées en 803, dans le court espace de seize années.

Toutes ces rivières artificielles étaient distribuées dans la ville par 247 châteaux d'eau, selon leur degré de salubrité, leur emploi, et l'élévation où elles venaient aboutir. Divisées en limpides et troubles, les unes servaient à la boisson, aux bains, aux divers besoins du ménage, et les autres aux arrosements et aux naumachies. Presque toutes provenaient de la vallée de l'Anio, située à deux cent cinquante mètres au dessus du niveau de la mer; mais, en défalquant l'élévation du sol de

Rome et celle des aqueducs en entrant dans la ville, il restait une pente de cent trente-trois mètres, dont les architectes pouvaient disposer sur une longueur moyenne de trente milles. Les nobles débris de ces antiques arceaux sont encore, malgré les outrages du temps et des barbares, le plus austère et le plus magnifique ornement de la Campagne Romaine. Il est impossible de décrire l'effet que produisent ces longues et noires files d'arcades au travers desquelles scintillent les rayons du soleil, et nourrissent dans leurs fissures les mobiles festons du lierre et de la vigne sauvage. C'est la réunion de l'élégance et de la majesté.

AQUEDUCS MODERNES.

Le Tibre constamment trouble, et l'ignorance où l'on était au moyen-âge, et même plus tard, des forces mécaniques pour élever les eaux sur les hauts quartiers de Rome, la population toujours croissante depuis l'établissement d'un gouvernement plus régulier et la soumission des barons, obligèrent les papes à remplacer par trois aqueducs modernes, les anciens tous hors de service. Ils reprirent donc les trois principales sources, connues

jadis sous les noms de Virgo, Marcia Claudia, Alsietana, et aujourd'hui appelées Vergine, Felice, et Paola. Ce fut Nicolas V, régnant de 1447 à 1455, qui ramena l'eau Vergine; elle suffit à la consommation de la ville basse, et alimente treize grandes fontaines et trente-sept petites. Son produit est de 3,481 pouces fontainiers, ou 66,000 mètres cubes par vingt-quatre heures.

L'Acqua Felice fut conduite par Sixte-Quint et Urbain VIII, qui profitèrent d'une partie des anciens canaux de Claudius et de Marcius, et en ajoutèrent de nouveaux là où se trouvaient des solutions de continuité. Elle arrive sur le plateau de la porte Maggiore, à 47 mètres au dessus du quai du Tibre, et approvisionne les quartiers les plus hauts de la rive gauche, et quoique inférieure en qualité à l'Acqua Vergine dessert vingt-sept fontaines; sa masse est de 1,027 pouces et de 20,537 mètres cubes par jour.

Le troisième aqueduc reçoit l'Acqua Paola du nom du pape Paul V qui fit rétablir, par le célèbre Fontana, le canal de l'Acqua Alsietana et y ajouta un dérivé du lac Bracciano, situé à 145 mètres au dessus de la Méditerranée. Arrivé sur le Janicule ce conduit se divise en deux branches; l'une descend par la colline Vaticane et entretient les puissantes fontaines de la place St-Pierre et celles d'el Borgo; l'autre suit un des côtés du jardin Pamphile et fait

jaillir 1,800 pouces d'eau de la fontaine Paolina, qui, placée sur le point culminant de Rome, semble, avec ses cinq arcades, un arc de triomphe laissant échapper un fleuve. Cet aqueduc fournit 4,709 pouces, et donne, d'un soleil à l'autre, 94,000 mètres cubes. Sa grande élévation au dessus du Tibre et son abondance ont permis d'établir plusieurs usines étagées sur la pente du Janicule et qui sont mises en mouvement par une partie de l'eau qui sort de la fontaine Paolina.

Ces trois aqueducs forment ensemble une longueur de 108,000 mètres ou vingt-sept lieues; leurs conduits ont, dans l'intérieur de la ville une étendue presque égale et entretiennent constamment plus de cent fontaines dont trente-sept sont de véritables monuments; leur produit total est de 9,025 pouces donnant par jour un cube de 180,500 mètres. La population étant de 150,000 ames, c'est donc plus d'un mètre par jour et par tête, tandis que, à Paris, malgré les travaux hydrauliques entrepris depuis une trentaine d'année, chaque habitant ne jouit pendant la même durée de temps, que d'un pied métrique et sept vingtièmes. En établissant le calcul des différences, on trouve que le Romain peut, en comparaison du Parisien, disposer d'une quantité d'eau près de vingt-huit fois plus considérable.

Les travaux des papes, pour abreuver leur capitale, n'ont pas sans doute l'immensité de ceux de la république et des empereurs ; mais ils n'en sont pas moins étonnants ; et si l'on compare les faibles ressources de leur trésor et de leur territoire avec celles des maîtres du monde, peut-être trouvera-t-on qu'ils ont fait à proportion davantage.

FIN DU PREMIER VOLUME.





TABLE.





TABLE.

FIN.





